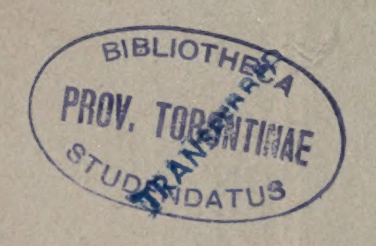
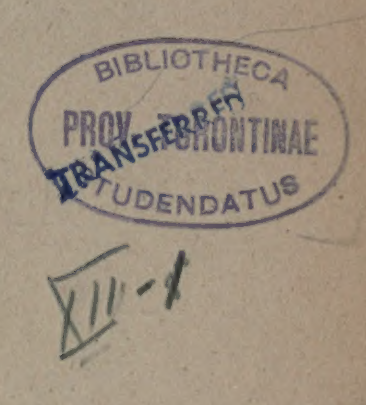



UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY


BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS
TRANSFERRED

LES

INSTITUTIONS DE TAULER

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE



LES

INSTITUTIONS

DE TAULER

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

NOUVELLE ÉDITION





PARIS

A. TRALIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, rue du Vieux-Colombier, 10

1909

AVERTISSEMENT

Les Institutions de Tauler sont comme l'âme et l'esprit des autres ouvrages qui nous restent de ce saint Religieux. Elles contiennent, en abrégé, les maximes les plus solides qui sont traitées plus au long dans tout le cours de ses écrits; et ce recueil qu'il en a fait lui-même doit être d'autant plus utile qu'il renferme, dans un très petit espace et en abrégé, un grand nombre d'institutions qui étaient dispersées ailleurs, et que l'esprit qui les peut envisager ici toutes à la fois en est plus vivement touché que s'il les voyait successivement et par parties.

Son dessein principal a été de donner des préceptes pour la conduite de l'âme, c'est-à-dire cette partie spirituelle et raisonnable par laquelle l'homme a la gloire d'être une image vivante de son Créateur.

Ce savant théologien, ayant donc considéré l'homme composé de corps et d'esprit comme une horloge mystique dont tous les mouvements extérieurs dépendent des intérieurs, s'est efforcé de donner la justesse et la proportion à l'entendement et à la volonté, ces deux principaux ressorts qui la font mouvoir, afin qu'il n'y eût en elle rien d'inégal ni de déréglé aux yeux de Dieu; mais qu'agissant sans relâche et sans interruption par le contrepoids de l'amour divin, suivant l'expression d'un Père, elle pût arriver heureusement au terme que l'auteur de la Grâce lui a marqué.

Ceux qui prendront la peine de lire cet ouvrage avec attention jugeront eux-mêmes, par le fruit qu'ils en retireront, que cet excellent maître de la vie spirituelle a parfaitement réussi dans le dessein qu'il s'est proposé; et l'on peut assurer par avance que tout son but étant d'unir l'homme à Dieu en le détachant des créatures, dont l'amour déréglé le sépare du Créateur, il ne l'a pas pu conduire par un chemin plus sûr que celui qu'il enseigne, puisque c'est celui que Jésus-Christ lui-même nous a tracé.

Il a d'abord très bien remarqué, avec toutes les plus grandes lumières de l'Église, que l'homme n'a point de plus redoutable ennemi que lui-même; qu'il est son propre tentateur; qu'il prend plaisir à s'aveugler pour se jeter avec plus de hardiesse dans le précipice; et qu'ainsi le premier conseil, le plus salutaire qu'on lui puisse donner, c'est de faire un saint divorce avec lui-même, d'exciter en son cœur une parfaite aversion de tous les désirs de la nature corrompue, et de l'obliger à se renoncer entièrement. C'est pourquoi il a établi sur les ruines et sur l'anéantissement de la volonté propre, comme sur un fondement inébranlable, ce grand édifice des vertus auquel il désire que l'homme nouveau travaille pendant son exil sur la terre.

Il recommande partout ce dégagement et cette abnégation; il invite, il exhorte, il sollicite, et on peut lui appliquer ce que saint Paulin dit dans une lettre qu'il écrit à Sévère : *Totus labor et plenum opus in expoliatione cordis est.* — Tout notre travail et notre grand ouvrage consiste à dépouiller notre cœur de ses affections.

Il n'a fait en cela que suivre les sentiments du grand saint Grégoire, qui nous apprend : Qu'autant la vertu prend en nous chaque jour son accroissement de l'esprit de Dieu, autant le nôtre diminue et s'affaiblit, et que notre avancement en Dieu n'arrive à sa perfection que par la ruine entière de notre vieil homme. Mais comme l'amour-propre qui nous attache à nos inclinaisons nous rend pénible la séparation de nous-mêmes, sans laquelle nous ne pouvons nous unir parfaitement à Dieu, et que nous ne pouvons, dans la vie de la grâce, mourir aux charmes et aux attraits de la nature que par une espèce de martyre spirituel qui, bien souvent, n'est pas moins sensible que celui qui tend à séparer l'âme d'avec le corps dans la vie naturelle, il a fallu nous y accoutumer peu à peu ; il a fallu nous apprendre à mourir sans cesse en esprit, comme nous mourons à chaque moment dans le corps, suivant la remarque d'un ancien ; et il a été nécessaire de nous former, par une conduite sage et judicieuse, à une chose que saint Basile lui-même a regardée comme très difficile : car l'abnégation de soi-même, dit ce Père, n'est

autre chose qu'un oubli général de tout ce que l'on a aimé dans la vie passée ; c'est une fuite et un éloignement de notre volonté et de nos désirs, qu'il est infiniment difficile de pratiquer dans la vie commune et ordinaire.

Tauler a tâché, sinon de lever entièrement ces difficultés, du moins de les proportionner à nos forces. Il encourage les faibles, il dirige les forts; il donne aux uns et aux autres cette sainte confiance qui les fait agir en véritables enfants de Dieu, et il leur apprend à se décharger du soin d'eux-mêmes sur sa bonté, dans l'espérance qu'il fera croître en eux sa grâce par cette même miséricorde qui a daigné la leur accorder. Surtout, il enseigne à l'âme à se former des ailes de charité, pour s'envoler comme une colombe jusque dans le sein de Dieu, ainsi que le souhaitait autrefois David, et y goûter par avance une paix que, selon l'expression même de Jésus-Christ, le monde ne nous saurait donner, une joie que le monde ne nous peut ravir, joie divine que ne connaissent point les hommes du siècle, parce qu'elle est un fruit de cette paix que le Sei-

gneur ne donne point aux méchants, comme il l'a dit par un de ses prophètes.

C'est la considération de ces avantages qu'on peut recueillir de la lecture des écrits de Tauler, qui a obligé le cardinal Bellarmin à lui donner ce titre si glorieux et si juste de « prédicateur éminent en piété et en savoir. » Aussi le célèbre abbé de Liesse, Louis de Blois, qui a soutenu la pureté de sa doctrine contre le zèle indiscret et peu charitable de ceux qui la voulaient rendre suspecte, l'appelle hardiment « le défenseur très zélé de la foi catholique, dont les écrits sont non seulement orthodoxes, mais même tout divins.... » et un célèbre évêque de notre France qui a continué l'histoire de Baronius, enchérissant sur ces deux premiers témoignages, ne craint pas d'assurer que c'est « un homme digne d'admiration, et que ses ouvrages sont pleins de l'onction et de la grâce de l'Esprit-Saint. » A quoi il ajoute une chose très remarquable : c'est que, par une espèce d'esprit prophétique, il a prédit les hérésies qui ne devaient prendre naissance que dans ces derniers siècles, et qu'il a gémi, par un sentiment de tendresse

pour l'Église, des plaies qui ne devaient l'affliger que longtemps après : ce qui doit donner sans doute sujet de s'étonner, ou du peu de jugement, ou pour le moins du peu d'attention de celui qui a voulu décrier ses ouvrages sans aucune preuve, et par cela seul que Luther lui avait donné quelques louanges et avait même cité quelques endroits de ses écrits pour appuyer ses monstrueuses impiétés. Comme si celui qui avait déjà profané le langage du Saint-Esprit, et qui s'était efforcé de trouver l'idée du libertinage et de la corruption dans la source de la pureté même, n'avait pas été capable d'abuser des paroles d'un docteur dont les maximes sont aussi éloignées des siennes que le mensonge est éloigné de la vérité!

Nous n'entreprendrons point ici de le défendre contre ces sortes de calomnies imaginaires et sans fondement ; nous savons qu'on ne peut rien ajouter à la justification qu'en ont faite les docteurs de l'Université de Cologne et le savant abbé de Liesse dont nous venons de parler. Il suffit de dire en passant qu'on a rehaussé le mérite et la gloire

de ce saint homme par les mêmes moyens qui étaient employés pour l'abaisser; car ceux qui ont voulu l'attaquer ont donné à ses défenseurs l'occasion de prouver la pureté de sa foi, et de faire voir combien ils l'ont jugé capable de servir à l'instruction et à l'avancement des âmes.

Que si l'on voulait connaître à fond l'opposition de sa doctrine et celle de cet hérésiarque, il ne faudrait que prendre la peine de comparer leurs opinions et leurs sentiments : car alors on verrait, d'une part, un docteur de chair et de sang qui travaille à favoriser la sensualité de la nature, à autoriser le règne de l'amour-propre, et à justifier les inclinations corrompues du cœur humain; et de l'autre, un religieux vénérable par la sainteté de ses mœurs, qui nous enseigne à assujettir le corps à l'esprit, et l'esprit à Dieu; à dompter les désirs de la volonté propre, et à renoncer à tous les attraits criminels des sens. Mais comme ce n'est ici ni le lieu ni le temps d'entreprendre ce parallèle, nous nous contenterons de rapporter quelques circonstances de la vie de notre auteur, lesquelles, faisant voir le soin parti-

culier que la divine Providence a pris de sa conduite, prouveront au lecteur que les Institutions de Tauler ne sont point des instructions stériles et de pure spéculation, mais que ce sont des leçons pratiques, et qu'il n'enseigne par ses écrits que ce qu'il avait enseigné auparavant par ses actions.

L'auteur du *Dialogue* qui contient les points principaux de la vie de cet homme de Dieu, ainsi que l'appelle Louis de Blois, et qu'on croit être Tauler même qui l'a composé par un mouvement de reconnaissance, afin que les faveurs singulières qu'il avait reçues de Dieu ne demeurassent pas ensevelies dans l'oubli, quoique par un sentiment d'humilité et de modestie il ait voulu cacher son nom, cet auteur, dis-je, remarque que la réputation de ce célèbre docteur s'était acquise par ses prédications, lui attirant des auditeurs de toutes parts. Il y eut un séculier qui vint de fort loin pour l'entendre : c'était une de ces personnes de la simplicité, de l'ignorance desquelles Dieu se sert d'ordinaire pour confondre l'orgueil de la science humaine et pour triompher de la sagesse du monde. Cet homme, après l'avoir

entendu prêcher quatre ou cinq fois, connut que le démon de la vaine gloire empêchait le fruit de ses prédications; et qu'encore que les choses qu'il disait fussent très bonnes en elles-mêmes, néanmoins parce qu'elles ne partaient que d'un principe défectueux et d'une éloquence étudiée, qui n'était point sanctifiée par l'Esprit de Dieu, elles ne frappaient que les oreilles du corps, sans passer jusqu'à celles du cœur. Il chercha donc l'occasion de lui rendre quelques visites, afin de trouver un moyen de lui faire remarquer un défaut qui était si préjudiciable à ses auditeurs et si pernicieux à lui-même. Aussitôt qu'il eut acquis assez de liberté auprès de lui pour lui pouvoir parler familièrement, il le pria de faire un sermon touchant la perfection de l'homme en cette vie. Ce sujet paraissant vaste et difficile à Tauler, qui n'était encore alors qu'un prédicateur humain et extérieur, il tâcha de s'en excuser; mais enfin il fut obligé de se rendre aux prières du laïque, et de lui promettre ce qu'il ne put pas refuser à ses importunités.

Le jour où il devait prêcher étant venu, comme on était averti qu'il devait traiter

une matière importante, il s'y trouva un concours extraordinaire. On peut juger par le discours qu'il prononça, et qui nous reste dans ses ouvrages, que ceux qui l'entendirent eurent sujet d'en être édifiés. Mais dans cet applaudissement général et cette approbation publique, le laïque seul qui avait demandé ce discours n'en fut pas parfaitement satisfait. Comme Dieu lui faisait tout voir avec d'autres yeux que ceux de la chair, et qu'il ne s'arrêtait pas à la surface des choses, mais les pénétrait jusqu'au fond, il remarqua en ce prédicateur des défauts cachés que les autres n'avaient pu apercevoir, et l'étant allé trouver, au lieu de le louer comme tous les autres par des témoignages trompeurs, il lui fit connaître qu'encore qu'il eût trouvé quelque ordre et quelque beauté dans son discours, il lui semblait néanmoins qu'il y manquait quelque chose; qu'il ne lui était pas facile de lui dire précisément ce que ce pouvait être, mais que lui qui connaissait les intentions et les mouvements de son cœur, le devait savoir mieux que personne. Il lui dit ensuite, avec tout le zèle dont Dieu le remplissait, combien les

prédicateurs, qui sont les interprètes de la parole de Jésus-Christ, doivent être les parfaits imitateurs de sa conduite et de ses vertus; que l'Esprit-Saint peut seul leur révéler les choses qui appartiennent à l'esprit; qu'ils peuvent bien, à la vérité, frapper les sens par des gestes et par des paroles passagères, mais qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse toucher les cœurs.

Tauler, qui jusqu'alors n'avait remarqué dans ce laïque qu'un esprit médiocre et peu ouvert, attribua d'abord le sentiment désavantageux qu'il avait eu de son sermon à la faiblesse d'un jugement qui blâme ce qu'il ne peut comprendre. Mais quand cet homme lui eut rapporté fidèlement tout son discours, il ne douta plus que ce ne fût un homme qui lui fût envoyé de Dieu pour le faire rentrer en lui-même; et sentant que les reproches de sa conscience s'accordaient avec ceux de ce vertueux séculier, il fut frappé de la même crainte qui faisait appréhender à saint Paul, le plus humble de tous les prédicateurs, qu'ayant prêché les autres, il ne devînt lui-même réprouvé : c'est pourquoi il résolut au même instant, par l'avis de celui que Dieu

lui avait envoyé pour directeur, de se punir par un long silence du plaisir qu'il avait pris à faire briller une éloquence tout humaine, et de se condamner à la solitude et à une entière séparation du monde, pour expier la satisfaction qu'il avait eue à paraître en public. Sa retraite fut expliquée désavantageusement : on voulut faire passer pour une folie aux yeux des hommes ce qui était vraiment une sagesse aux yeux de Dieu, en sorte qu'il se vit en état de dire avec l'apôtre : Nous sommes insensés pour l'amour de Jésus-Christ ! Cependant tous les bruits qu'on fit courir à son sujet ne l'empêchèrent pas de persévérer dans la sainte résolution qu'il avait prise, et il passa ainsi deux années entières dans l'exercice d'une pénitence austère et laborieuse, dans la prière, dans le jeûne, dans les veilles et dans la lecture des Saintes Écritures, afin d'acquérir les trésors spirituels dont il désirait ensuite enrichir les autres. Après qu'il eut travaillé en secret pendant ce temps, exposé aux calomnies des personnes du siècle et au mépris de ses propres frères, il demanda, par le conseil du laïque, qu'il lui fût permis d'instruire son

prochain des choses qu'il avait apprises pendant sa retraite; et cette nouvelle s'étant répandue par toute la ville, ceux qui avaient autrefois admiré son éloquence voulurent encore l'entendre, et juger par eux-mêmes si tout ce qu'on avait dit de lui était vrai.

Ce fut en présence de tout un peuple réuni pour l'entendre que Dieu, n'étant pas encore satisfait d'une pénitence de deux ans, acheva de purifier par une humiliation publique et solennelle ce qui restait de désagréable à ses yeux dans son serviteur : car le saint religieux s'étant présenté pour parler devant cette nombreuse assemblée, il eut la honte et la confusion de ne pouvoir prononcer une seule parole, et il fut contraint de se retirer sans s'être expliqué autrement que par de profonds gémissements et une abondance incroyable de larmes. Dieu lui fit ainsi pratiquer à la lettre ce que dit saint Bernard du prédicateur : La tourterelle est l'image de ce que doivent faire en secret les dispensateurs de la parole sainte : elle gémit plutôt qu'elle ne chante; elle nous apprend comment nous devons soupirer dans cet exil. Et plus bas : Vous deviendrez vraiment de

ces saintes tourterelles, si vous enseignez ainsi aux hommes à gémir; et vous y parviendrez, non en leur parlant seulement, mais en gémissant vous-même : car en ceci, comme en toute autre chose, l'exemple est, sans comparaison, plus puissant que la parole.

Tauler poussa donc du fond de son cœur les saints gémissements que ce Père demande aux prédicateurs ; et plus tard, il lui fut donné de parler d'une manière si efficace, que celui qui a écrit sa vie assure que ses auditeurs étaient tellement touchés de ses discours, qu'ils demeuraient en l'écoutant dans une sorte d'extase. Puisque les ouvrages de cet homme de Dieu sont comme le recueil de ses prédications apostoliques, et qu'on les peut appeler le fruit de ses larmes, la récompense de ses prières et le prix de sa pénitence, il les faut lire dans ce même esprit d'abaissement et d'humilité avec lequel il les a composés. Hé, que les personnes qui sont accoutumées aux raisonnements d'une philosophie mondaine et basse ne nous disent point que ces ravissements de l'âme, cette union parfaite et immédiate avec Dieu, ce

fond d'anéantissement dont parle Tauler, sont des analogies mystérieuses et un langage que l'infirmité de l'homme n'entend point! car, s'il est vrai, d'une part, selon saint Paul, que l'homme animal, c'est-à-dire attaché aux sens, ne conçoit point les choses de l'esprit de Dieu, les prenant pour une folie, et n'y peut rien comprendre à cause qu'on en doit juger spirituellement, il est vrai, de l'autre, que l'homme spirituel, c'est-à-dire éclairé et gouverné par le Saint-Esprit, sait discerner toutes ces choses; qu'il entend le langage de cet Esprit divin; qu'il en connaît les mouvements, en observe et en adore la conduite, marche dans ses voies et goûte ses douceurs.

Si donc le lecteur est conduit par l'esprit de Dieu, et qu'il pratique les enseignements qui lui sont proposés dans les Institutions chrétiennes de ce saint homme, il éprouvera la vérité de ces belles paroles de saint Cyprien : Qu'il n'en est pas des trésors du ciel comme des richesses de la terre; que l'Esprit de Dieu, libéral dispensateur de ceux-là, n'est point renfermé dans un certain espace d'où il ne puisse sortir; mais qu'il se répand

sans cesse et se déborde pour ainsi dire avec excès, et qu'il suffit que notre cœur soit ouvert et brûlé de la soif des divines miséricordes pour qu'il soit inondé d'un torrent de grâces, à mesure qu'il sera dilaté par la foi. C'est le fruit que nous avons à espérer du meilleur ouvrage de ce théologien sublime et pieux, et c'est le motif qui nous a engagé à faire passer dans notre langue ses Institutions, si capables d'aider les âmes vraiment désireuses de leur avancement.

APPROBATION

De l'Ordre des Frères Prêcheurs

Ayant toujours considéré les *Institutions de Tauler* comme un bien qui appartenait à toute l'Eglise, et non point comme une richesse particulière de notre Ordre, c'est avec joie que nous en procurons au public une traduction fidèle qui en est comme une nouvelle publication. Nous sommes obligés de rendre ce témoignage à la vérité, que le traducteur a fait passer dans son ouvrage non seulement le sens des paroles, mais aussi l'esprit de pénitence et de renoncement à soi-même dont tout ce livre est pénétré. Les personnes à qui Jésus-Christ a donné des sentiments de conversion y pourront apprendre qu'elles trouveront Dieu là où elles se quitteront elles-mêmes. Ceux qui aspirent à la perfection y verront expliquée en plusieurs endroits, et d'une manière toute pleine d'onction, cette grande parole de saint Paul, *que le juste doit vivre de la foi.* Les Directeurs y pourront découvrir des règles certaines pour le discernement de la piété solide, les caractères de l'orgueil de l'esprit et de la véritable humilité, aussi bien que l'enchaînement, la liaison des vices et l'union des vertus. Enfin tous les Chrétiens pourront s'y convaincre de la corruption du cœur de l'homme, et de la grande dépendance où nous sommes des secours continuels de notre Dieu. C'est le sentiment que nous portons de cet Ouvrage, après l'avoir lu très exactement.

La traduction des *Institutions de Tauler*, que nous avons lue avec tout le soin et toute l'exactitude possibles, nous paraît excessivement bien faite et conforme au texte latin, avec lequel nous l'avons conférée. Cet auteur, qui écrivait environ deux cents ans avant le concile de Trente, s'est acquis tant d'estime dans l'Église, qu'il n'a pas besoin de notre approbation. Les personnes qui aiment la piété et la dévotion solide se trouveront sans doute fort obligées à celui qui s'est donné la peine de les mettre en notre langue; et nous prierons Dieu que, par sa grâce, il touche le cœur de ceux dont l'esprit recevra beaucoup de lumière par la lecture de cet excellent ouvrage.

LES

INSTITUTIONS DE TAULER

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

CHAPITRE PREMIER

DE L'ÉNORMITÉ DU PÉCHÉ ET COMMENT ON PEUT S'UNIR A DIEU SAINTEMENT PAR UNE VÉRITABLE ET SINCÈRE PÉNITENCE

Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche.

(*Matth.*, ch. 3, 4.)

Jésus-Christ notre Dieu et notre Seigneur très fidèle, qui, par la sainteté de sa vie, par les préceptes et les conseils qu'il donne dans son Évangile, nous a enseigné le chemin le plus court et le plus sûr pour arriver à la béatitude éternelle, commence sa prédication sainte par ces paroles : *Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche*. En effet, la chose du monde qui nous est

le plus nécessaire à tous tant que nous sommes, si nous voulons un jour être sauvés, c'est de faire pénitence et de n'interrompre jamais l'exercice de cette vertu en cette vie, qui ne saurait être exempte de péchés.

Or, il faut savoir que nous ne pouvons faire une parfaite pénitence, si auparavant nous n'avons une balance juste pour peser avec équité l'énormité du péché : car quiconque pèche traite le Dieu tout-puissant avec tant d'outrage et de mépris, et se fait à lui-même un si grand tort, que s'il connaissait bien l'un et l'autre, ni le ciel, ni la terre, ni tout ce qui est dans le ciel et sur la terre ne serait capable de lui faire commettre la moindre faute de propos délibéré ; au contraire, il choisirait plutôt de mourir tous les jours d'une nouvelle mort, que de souiller son âme de quelque péché.

Le péché donc est ce qui nous sépare de Dieu et nous attache aux créatures, qui ne sont que vanité ; c'est une tache, une souillure de l'âme ; c'est la mort de l'esprit, le piège du démon, la perte irréparable du temps, la privation de la grâce divine, de toutes les vertus et du bonheur éternel. Le péché est une tristesse et une affliction de la conscience, un obscurcissement de l'esprit, un dérèglement de la volonté, un trouble du cœur et une inquiétude de tous les sens. C'est une idolâtrie,

un renoncement à la Foi, le triomphe de l'ennemi, un poison mêlé de douceur, le commencement de la damnation, l'occasion de plusieurs autres péchés, une joie passagère, une peine durable, une honte éternelle, un objet aimable peut-être aux yeux du monde, mais odieux et détestable aux yeux de Dieu et de ceux qui aiment Dieu. En un mot, il n'y a point de termes qui puissent exprimer l'horreur du péché ; le mal qu'il nous fait ne se peut comprendre, la honte et la confusion qui le suivent ne sauraient s'effacer, et les tourments qu'il nous cause sont insupportables.

Et parce que tout pécheur choisit et aime en péchant une chose vile et périssable, et préfère son propre plaisir au bien souverain et immuable, en mettant sa volonté au-dessus de la volonté de Dieu, il commet par ce choix criminel une irrévérence infinie à l'égard de sa divine Majesté, et lui fait un affront d'autant plus sensible, que le Créateur est plus noble, plus excellent qu'une misérable créature et qu'un malheureux plaisir d'un moment : aussi se rend-il passible par ce crime d'un supplice qui ne doit pas durer moins que l'éternité.

C'est pourquoi le pécheur, pour entrer dans la voie d'une véritable pénitence qui lui fasse expier son mépris envers Dieu, doit se présenter devant lui avec un profond sentiment de son crime, se

confesser coupable avec humilité, demander grâce et miséricorde, louer et glorifier Dieu du plus profond de son cœur, s'abaisser et se prosterner au-dessous de tous les hommes, et abandonner tous ses désirs à la conduite aimable de la volonté divine.

Mais, parce qu'il a cherché dans les créatures un plaisir et une satisfaction qu'il doit attendre uniquement du Créateur, il est juste qu'il pleure sa faute dans l'amertume de son cœur, qu'il s'accuse au tribunal de la confession devant le prêtre qui tient la place de Dieu et qui a la puissance de lier et de délier, et que, formant avec un vif sentiment de douleur une ferme résolution de s'amender, il accomplisse les œuvres d'austérité et de satisfaction qui lui auront été prescrites, suivant la discipline sainte de l'Église, et qu'il porte de dignes fruits de pénitence.

Au reste, cette contrition et cette douleur ne doivent pas avoir pour principe une crainte purement servile, comme celle des peines de l'enfer ou du purgatoire, ni un sentiment tout charnel et tout humain, qui nous fasse pleurer avec plus d'amertume le tort que nous nous sommes fait à nous-mêmes que l'injure que nous avons faite à Dieu ; car une telle douleur jette l'homme dans une espèce de désespoir qui l'empêche de se confier en la bonté de Dieu ; et quelque véhé-

mente qu'elle puisse être, elle ne mérite pas le pardon d'un seul péché, parce qu'elle ne vient pas du parfait amour de Dieu, source et origine de toute véritable contrition.

Il faut donc que notre repentir soit tout divin, tout surnaturel, et que l'homme pleurant ses péchés soit moins touché de sa propre perte que du déshonneur sanglant qu'il a fait à Dieu, et du nombre d'offenses et d'outrages dont il s'est rendu coupable envers son père tendre et son maître tout-puissant, qui lui a donné l'être, qui l'a racheté, qui l'a comblé et le comble tous les jours de tant de bienfaits.

Lorsqu'il est parvenu cependant à pleurer et à envisager le moindre péché qu'il ait fait contre Dieu avec plus (de déplaisir que tous les châtiments, toute la confusion et tous les maux qui lui en pouvaient arriver, il naît en son âme une ferme confiance en Dieu, qui veut bien lui pardonner volontiers ses désordres : car cette contrition vient de l'amour, et l'amour n'est jamais sans quelque douceur et quelque consolation. Et lorsqu'il considère ensuite que ce Dieu, si grand et si élevé au-dessus de ce qu'il y a de plus grand dans le monde, ne lui a pas seulement remis ses fautes, mais encore a daigné consoler par sa bonté infinie un si abominable pécheur, le feu de la contrition s'allume si fort dans son âme,

qu'il craint de n'avoir jamais assez de douleur, et demande à Dieu non seulement de lui pardonner ses péchés par un effet de sa miséricorde, mais encore de l'en punir et d'en tirer vengeance sur lui par une action de sa justice, si ce doit être pour sa Majesté sainte un sujet de gloire : car plus il ressent les effets de la bonté divine, plus il est pénétré du regret des fautes qu'il se souvient d'avoir commises contre elle.

Or celui qui est arrivé à ce degré sublime de contrition, d'avoir le même amour et le même respect pour la justice que pour la miséricorde de Dieu, doit être assuré que tous ses péchés lui sont remis au même instant, aussi bien que la peine qu'ils avaient méritée. Et certes c'est bien une plus grande consolation de se livrer à sa justice que de s'abandonner à sa miséricorde, puisque c'est un bien plus grand dévouement, et que la consolation doit être plus abondante où le sacrifice est plus rude et plus austère. Chacun doit donc faire une alliance d'autant plus étroite avec Dieu, s'unir à lui par un amour d'autant plus ardent et plus inviolable, et par une volonté d'autant plus ferme de ne plus pécher jamais, qu'il se trouvera sujet à un plus grand nombre de défauts.

Que si quelqu'un n'était pas encore pénétré d'une si amère douleur et ne la pouvait pas

même obtenir, qu'il s'afflige de ses péchés; qu'il forme de brûlants désirs d'en concevoir un véritable regret, plutôt par le déplaisir de l'outrage qu'il a fait à Dieu que par un sentiment de son propre dommage, et que par une sainte confiance il espère que le Tout-Puissant, par sa miséricorde qui n'a point de bornes, lui pardonnera tous ses crimes.

Le pécheur qui sera dans ce sentiment, s'étant prosterné aux pieds du Seigneur, jettera les yeux sur ses péchés avec un saisissement profond ; il en fera un examen sévère, et, s'armant d'une ferme confiance, il se rendra son propre accusateur devant Dieu, et obtiendra d'autant plus sûrement son pardon qu'il aura plus présent à l'esprit le nombre aussi bien que l'énormité de ses fautes ; car le Seigneur nous rend lui-même ce témoignage : qu'encore qu'une mère puisse quelquefois oublier son fils unique, il ne saurait, lui, nous oublier jamais ; et qu'il est si disposé à nous faire miséricorde, que des étoupes jetées au milieu d'un brasier ardent ne sont pas si promptes à prendre feu qu'il est prompt lui-même à pardonner au pécheur vraiment repentant de toutes ses fautes.

En effet, il ne se rencontre ni temps ni obstacle entre la grâce de Dieu et le pécheur pénitent ; il renaît entre l'un et l'autre une intimité aussi

parfaite que si elle n'avait point été brisée par le péché ; et l'amour de Dieu est si grand, si fort au-dessus de notre conception, qu'il n'impute jamais ce qu'il a une fois pardonné, et qu'il ne veut pas qu'on en reçoive peine ni châtiment, pourvu qu'on s'applique avec persévérance à l'amendement de sa vie.

Au reste, l'essence de la sincère pénitence, qui nous réconcilie parfaitement avec Dieu, consiste en ce que l'homme pénitent, étant touché d'une douleur sincère de tous ses péchés en général et de chacun en particulier, se porte à Dieu par un mouvement d'amour, et à toutes les vertus à cause de Dieu ; il se sépare avec joie de tout ce qui est contraire à son bon plaisir, avec une résolution ferme et inflexible de n'y retourner jamais, ni par la crainte de la mort, ni par toute autre considération, quelque puissante qu'elle puisse être.

Que, dirigeant ainsi tous les désirs de son cœur vers la bonté divine, il fonde toute son espérance sur les mérites de la vie sainte et de la mort douloureuse du Sauveur ; qu'il n'ait point d'autre occupation ni d'autre exercice que les louanges de Dieu ; qu'il lui rende des actions de grâces infinies du pardon qu'il a obtenu, de la douleur qu'il ressent et du ferme propos qu'il forme de s'abstenir de tout péché. En lui accordant à ja-

mais ces sentiments, Dieu lui montre toute sa miséricorde, pendant que, par un arrêt infiniment juste et équitable, il précipite dans le feu de l'enfer un grand nombre d'âmes qui valaient beaucoup mieux que lui et n'avaient pas commis autant de crimes.

C'est cette vue qui produit ensuite des actes extérieurs de pénitence, comme les jeûnes, les veilles, les prières, l'aumône, et d'autres œuvres semblables qui sont d'autant plus agréables à Dieu qu'elles ont davantage de ce regard et de cette pente aimable vers lui. C'est pourquoi occupez-vous surtout à tous les exercices qui vous font mieux concevoir la bonté divine, qui vous disposent davantage à pleurer vos péchés et à les examiner de plus en plus, et qui vous encouragent à prendre une nouvelle confiance en Dieu. Plus la pratique de ces œuvres sera fréquente, plus l'avancement dans la pénitence sera considérable : car il est nécessaire, pour la perfection de cette vertu, que nous fassions une profonde réflexion sur la miséricorde de Dieu et sur la fidélité incomparable qu'il a envers nous ; que nous nous abaissions avec un grand mépris de nous-mêmes ; que nous comptions toutes nos bonnes œuvres pour rien ; que nous nous estimions entièrement indignes de l'excès de faveurs dont il nous a comblés et dont il nous comble en-

core, et que nous publiions que nous sommes incapables de lui rendre des actions de grâces proportionnées au moindre de ses bienfaits : car que pourrions-nous lui répondre s'il nous reprochait l'infidélité outrageuse dont nous avons payé son inviolable fidélité ?

C'est pourquoi il faut, comme je viens de dire, ne faire aucune estime de toutes nos bonnes œuvres, quand elles seraient aussi méritoires et en aussi grand nombre que le sont celles de tous les saints ensemble. N'estimons rien de grand que ce qui nous manque ; concevons autant de dédain et de mépris pour nous-mêmes que nous aurons de respect et de vénération pour Dieu, sans néanmoins manquer jamais à faire tout le bien que nous pouvons faire, rapportant purement à lui seul le mérite des bonnes œuvres qu'il opère en nous. Il n'y a point de moyen plus efficace, pour effacer le péché et la peine du péché, que cette sorte d'exercice, jusque-là même que dans un fort petit espace de temps une personne pourrait, par un pur acte d'amour de Dieu et par le dégoût, l'aversion et l'horreur qu'elle aurait d'elle-même, se procurer un si parfait et si généreux affranchissement de tout péché par la seule vue de la gloire de Dieu, que tous ses crimes et les châtiments dus à ces crimes lui seraient remis : en sorte que, si elle venait à mou-

rir en cet état, son âme s'envolerait tout droit dans le sein de Dieu, quand elle aurait été auparavant coupable, à elle seule, de tous les péchés de l'univers.

S'il arrive, après l'absolution de nos péchés, que nous ne recevions le pardon que d'une petite partie de la peine, c'est que notre contrition ou l'aversion que nous avons du péché et notre retour à Dieu ne se font pas de toute l'étendue de notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toutes nos forces, comme Dieu nous le commande. C'est le vrai amour ! La vraie confiance en Dieu unie à la haine parfaite, au dégoût et au mépris de nous-mêmes, est comme un riche trésor avec lequel nous pouvons acquérir tout ce que nous désirons, et plus encore que nous ne saurions désirer : n'étant pas possible que Dieu refuse de nous accorder l'effet de tous nos désirs dès qu'il se sent blessé par les traits de notre amour dans un endroit où il n'a pas, pour ainsi dire, la force de se défendre.

Au reste, il n'y a personne qui puisse plus véritablement obtenir le don de pénitence que celui qui s'applique à méditer sur la passion adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur ses souffrances rigoureuses, sur sa mort pleine d'ignominie, et sur sa vie sainte, en laquelle il a fait paraître un dévouement si parfait.

C'est particulièrement de la passion de Notre-Seigneur qu'il faut tâcher d'imprimer en nous de profonds caractères, faisant une sérieuse réflexion sur la qualité de Celui qui l'a voulu souffrir pour l'amour de nous, mais avec un recueillement et une attention plus grande que nous ne saurions l'exprimer. C'est un grand sujet de joie et de consolation d'avoir la mémoire incessamment occupée de cet aimable objet; et l'on ne saurait trop s'étonner de ce que nous pouvons oublier pendant un moment de nous entretenir de la grandeur, de la fidélité de Dieu, ou de notre bassesse, de notre perfidie, tandis que nous parlons ou que nous entendons parler si volontiers de tout autre chose. La réflexion fréquente sur ces pensées est l'exercice le plus profitable pour faire naître en nous le mépris de nous-mêmes, et nous donner une douleur parfaite de tous nos péchés et de tous nos dérèglements. Que toutes nos pensées n'aient donc point d'autre objet que la passion de notre Sauveur ; arrêtons-nous à considérer surtout bien plus l'excès de sa fidélité et de son amour envers nous que la rigueur de ses souffrances.

Que chacun se propose, comme un modèle à imiter, l'amour fidèle, la vie et la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de quelque affliction qu'il se trouve accablé, il fera cette prière :

« Seigneur mon Dieu, infiniment fidèle et aima-
« ble, comme vous avez voulu de toute éternité,
« et avant que je fusse, que les maux que je
« souffre m'arrivassent, je demande que cet ordre
« s'exécute, non pas selon mes désirs, mais selon
« votre volonté adorable, qui m'est dès à pré-
« sent et qui me sera éternellement plus chère
« que la liberté de choisir ce qui serait le plus
« selon mon inclination. » Enfin la meilleure pénitence qu'on saurait faire, c'est de dégager son âme des choses qui la peuvent attacher, et de l'unir étroitement à Dieu. C'est pourquoi il faut être soigneux de pratiquer avec plus de zèle toutes les actions qui nous peuvent le plus servir pour obtenir cet avantage, et éviter exactement tout ce qui nous en peut éloigner, prenant garde surtout de ne pas nous rechercher nous-mêmes dans ces sortes de choses. Le plus sûr est de marcher dans les voies par lesquelles Jésus-Christ et ses Saints ont marché, et de suivre les vestiges qu'ils nous ont marqués. Que si quelqu'un est si faible et si infirme que de ne les pouvoir suivre au travers des exercices rudes et difficiles, qu'il fasse son possible : Dieu n'en demande pas davantage de lui ; il ne considère pas tant les œuvres que l'amour, l'intention et l'esprit avec lequel nous les lui rapportons : et c'est là particulièrement ce qu'il désire, ce qu'il demande de nous.

Abandonnez-vous donc sans réserve à la conduite de votre Dieu, lui permettant de faire en vous tout ce qu'il lui plaira, et il y rétablira sans doute ce que vous y avez détruit par le péché. Puisque vous avez corrompu votre corps, votre âme, vos sens, vos forces, et tout ce qui est en vous, jetez-vous hardiment dans les bras de Celui avec lequel les défauts sont incompatibles, qui vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même, et qui vous aimait au moment même où la haine que vous aviez pour vous était si grande, que vous vous donniez la mort. S'il vous a donc aimé pendant votre rébellion et votre désobéissance, vous avez bien plus sujet d'espérer qu'il vous aimera, qu'il vous assistera, et qu'il vous donnera les choses qui vous sont nécessaires lorsque vous serez soumis à ses ordres.

Il y avait un saint homme, aimé de Dieu, auquel le Seigneur avait donné une connaissance infuse de toute l'Écriture sainte, lui en découvrant l'esprit et les sens différents; il lui enseignait encore de quelle façon les hommes vivaient en ce temps-là, et comment il y en avait dont les œuvres n'étaient point du tout considérables devant Dieu, quoiqu'elles parussent grandes aux yeux des hommes; il lui révélait aussi quelle était la mort de plusieurs dont on ne faisait aucun cas dans ce monde (ce qui arrive ordinaire-

ment pour les gens de bien) et qui étaient pourtant plus grands aux yeux de Dieu que tous ceux qui paraissent grands ici-bas. Et comme le Seigneur opérait encore plusieurs autres grandes merveilles en sa faveur, cet homme le priait de cette sorte : « Seigneur, ne m'accordez ni les « unes ni les autres de ces grâces ; retirez de « moi, je vous prie, ces dons qui me tourmen- « tent si cruellement. » Dieu lui ôta ses lumières, et le laissa pendant cinq ans dépourvu de toute consolation, exposé à de grandes tentations, et traversé d'un grand nombre d'afflictions et de misères.

Il arriva donc qu'un jour, comme il pleurait avec abondance de larmes, deux anges s'étant présentés pour le consoler, il dit ces paroles : « Seigneur mon Dieu, je ne demande aucune « consolation, et je serai assez heureux si je puis « garder le lieu où vous habitez dans mon âme, « afin qu'il n'y entre et n'y paraisse jamais au- « cune autre chose que vous. » A ces paroles, il fut à l'instant environné d'une si grande lumière qu'il n'est pas possible de trouver de termes pour l'exprimer ; et le Père céleste lui dit : « Je « vous donnerai mon Fils, afin qu'il vous accom- « pagne toujours en quelque lieu que vous « soyez. — Non, mon Dieu, repartit ce saint « homme, je désire demeurer en vous et dans

« votre essence même. » Alors le Père céleste lui répondit : « Vous êtes mon Fils bien-aimé, en « qui j'ai mis toute mon affection. »

Ce même ami de Dieu, interrogé sur ce qu'il jugerait à propos de faire s'il avait passé tous les jours de sa vie dans des crimes énormes, comme font un grand nombre de pécheurs : « Si j'avais, « dit-il, exécuté tous les ordres qu'un sage et « prudent directeur m'aurait prescrits, après une « confession parfaite de mes péchés, je n'y au- « rais plus jamais pensé, et n'aurais pas souillé « mon cœur de leur souvenir ; mais je me serais « efforcé par la pureté de ma vie de faire oublier « à Dieu tous les péchés où je serais tombé; car « le péché n'est rien : il n'a ni être ni subs- « tance, et ne peut produire que le mal en don- « nant la mort à ceux qui le commettent. Lors « donc que nous n'y voulons plus consentir, que « nous en avons une entière aversion, et que « nous faisons de dignes fruits de pénitence, « Dieu le met en oubli ; car si nous ne le com- « mettons point, n'étant rien de lui-même, il ne « paraît point devant Dieu ; et quand il est une « fois hors de sa connaissance, c'est alors que « l'âme reçoit une guérison parfaite. »

A quoi ce saint personnage ajouta encore ces paroles : « Quand j'aurais, dit-il, passé quarante « ans dans le péché et que le moment de ma

« mort serait tout proche, si j'avais fait une con-
« fession sincère, et qu'il me restât autant de
« temps qu'il en faut pour réciter le salut de
« l'Ange à la Vierge, afin de faire un acte de re-
« tour à Dieu par un sentiment d'amour parfait
« tiré du plus profond de mon cœur, après cette
« conversion à Dieu et cette horreur du péché
« j'espérerais de sortir de ce monde dans la pu-
« reté et dans l'innocence. Mais quand je n'au-
« rais fait qu'un seul péché, je devrais mourir
« dans la douleur, dans la contrition et dans les
« larmes, et ma mort devrait être la mort d'un
« pénitent. »

« Je ne veux point, disait-il, me mettre en
« peine d'acquérir la connaissance de mon Dieu :
« je sais que cela surpasse mes forces dans cet
« état malheureux d'exil ; j'aime mieux acquérir
« les dispositions qu'il faut avoir pour être tout
« à lui afin de connaître ensuite, par les choses
« que Dieu a faites en moi, sans moi, ce que je
« suis obligé de faire pour lui. C'est à lui d'éclai-
« rer mon entendement, et à moi de m'abandon-
« ner à la conduite de ses lumières. L'amour et
« la connaissance sont deux choses qui sont tou-
« tes deux bonnes, mais la véritable union de
« l'âme avec son Dieu vaut beaucoup mieux.
« Pendant le sommeil je suis, à la vérité, sans
« action, et toutefois je ne laisse pas d'être. Mais

« lorsque je m'abandonne sans réserve à la con-
« duite de la Providence, je me trouve heureu-
« sement uni à Dieu ; et quand je suis devenu
« par la grâce une même chose avec lui, per-
« sonne ne me saurait plus nuire : car celui qui
« est uni à Jésus-Christ souffre sans déplaisir l'é-
« loignement et la séparation de toutes choses. »

Or, que celui qui est arrivé à cet heureux état prenne soigneusement garde, en toute sorte de rencontres, de n'en pas déchoir, et qu'il ne s'attache jamais à aucune créature par quelque sentiment d'amour et de plaisir. Certes, nous quittons sans peine tout ce que nous possédons selon Dieu ; mais si nous sommes fâchés de le perdre, c'est une marque que nous le possédons contre la volonté de Dieu. Enfin personne ne sera capable d'une véritable pénitence que celui qui la désirera de toute l'étendue de son cœur, et il n'y a que Dieu seul qui la puisse donner ! car Dieu est un don qui ne peut être accordé que par lui-même ; il est une lumière que lui seul peut produire dans nos âmes ; il est l'opération de la grâce, il est la vie en lui-même, il est toute l'essence de la créature. Prions-le que, suivant les exemples, la doctrine et les maximes que nous venons de rapporter, il nous donne la grâce de faire une parfaite et véritable pénitence. Ainsi soit-il.

CHAPITRE II

LE MAL QUE NOUS FONT LES PÉCHÉS VÉNIELS ET DE QUELLE MANIÈRE NOUS LES POUVONS ÉVITER

Quoiqu'il ne soit pas en notre pouvoir d'éviter tous les péchés véniels, nous devons néanmoins et nous pouvons, avec la grâce de Dieu, veiller sur nous avec tant de soin qu'il soit rare que nous y tombions, même par mégarde, et que nous n'en commettions jamais de propos délibéré, quand il s'agirait même de sauver notre vie. Car, ainsi qu'un nuage épais obscurcit les yeux du corps, de même les péchés véniels obscurcissent les yeux de l'âme et nous empêchent de voir Dieu ; ils éteignent la ferveur de l'amour divin ; ils empêchent que nos prières ne soient exaucées aussi facilement qu'elles le seraient si nous en étions affranchis ; ils défigurent et souillent l'âme, ce qui contriste l'Esprit-Saint, et donne un sujet de joie à l'esprit malin ; ils privent l'âme de la familiarité de Dieu autant de temps qu'elle demeure sans s'en corriger ; ils entraînent l'homme dans de plus grands et de plus énormes péchés ; ils affaiblissent tellement

les forces de l'âme qu'elle en est moins capable de résister à ses mauvaises inclinations ; ils rendent l'esprit languissant et paresseux à faire le bien ; ils attachent nos désirs aux choses passagères ; ils prolongent la durée des souffrances du purgatoire, et ils tiennent l'âme privée pendant longtemps de la vue et de la présence de son Dieu.

Que chacun examine maintenant en soi-même si c'est si peu de chose que le préjudice que causent ces sortes de péchés, particulièrement lorsqu'on les commet de propos délibéré, ou bien par une mauvaise habitude. Or il faut savoir qu'il y a six moyens ou six dispositions par lesquelles, avec le secours de la grâce, nous pouvons éviter les péchés, tant mortels que véniels, pendant que nous sommes actuellement dans ces dispositions.

La première, c'est lorsque nous sommes protégés par la puissance de Dieu et que nos forces sont soutenues de la force même divine, c'est-à-dire lorsque Dieu le Père engendre, pour ainsi dire, son Fils unique dans le fond de nos cœurs : car alors la grâce de Jésus-Christ pénètre toutes les puissances de notre âme, en sorte que chacune d'elles reçoit une vigueur toute divine pour résister à tout ce qui n'est point de Dieu, et plus encore à tout ce qui lui est contraire.

La seconde, c'est lorsque les puissances inté-

rieures attendent l'ordre des puissances supérieures : car c'est ce qui conserve l'homme dans la droiture et dans la justice ; et c'est là l'état dans lequel Dieu avait créé le premier homme, qui tomba dans le péché au même moment que les puissances inférieures de son âme le détournèrent de la dépendance qui les soumettait aux puissances supérieures. Ainsi, il faut nécessairement que nous tombions lorsque, sans l'aveu et les ordres de la raison, nous nous portons au plaisir des sens. Mais lorsque la droite raison nous permet de sortir comme de nous-mêmes pour agir au dehors, nous ne devons point appréhender de chute ; et pour cela, il est besoin d'avoir une grande lumière d'en haut et une profonde humilité, de peur d'être surpris par notre ennemi.

La troisième, c'est lorsque la volonté humaine, s'abandonnant entièrement à la volonté divine, ne fait qu'une même volonté avec elle, et que la raison, ayant toujours l'œil tourné vers Dieu, n'a point d'autre soin que de mépriser sa propre volonté pour vivre selon la volonté divine. L'homme ne pèche jamais sans qu'il ne sorte plus ou moins de cet état.

La quatrième, c'est lorsqu'on garde la médiocrité en toutes choses ; car celui qui peut prendre le milieu dans toutes ses actions est sans défaut,

puisque tous les défauts viennent d'un dérèglement qui consiste à faire plus ou moins qu'il ne faut ; mais celui qui fait ce qu'il doit faire et qui omet ce qu'il doit omettre, est toujours écouté favorablement de Dieu.

La cinquième, c'est lorsque l'homme embrasse intérieurement et extérieurement une pauvreté volontaire: car les pauvres, vivant au milieu d'une affliction continuelle, portent avec eux leur peine toute prête, s'ils viennent à tomber par hasard dans quelque péché, et consument leur faute dans la fournaise ardente de la pauvreté.

La sixième, c'est lorsque le feu vivant de l'Esprit-Saint a embrasé le cœur de l'homme, parce que le grand amour de Dieu efface tous les péchés de la conscience, et la rend pure et exempte de toute souillure; en sorte que si quelqu'un brûlait incessamment de ce feu divin, il vivrait incessamment sans péché, n'étant pas possible que l'amour et la haine puissent habiter ensemble dans un même cœur. Celui donc qui aime parfaitement Dieu, est comme forcé d'éviter tout ce qui est contraire à Dieu. Celui enfin qui, examinant par avance toutes ses paroles et toutes ses actions avant que de les produire, reconnaît celles qui ne sont d'aucune utilité, les supprime pour la gloire de Dieu, et travaille de toutes ses forces, en la manière que je viens de dire, à se

garder du péché, celui-là, dis-je, est défendu et respecté par les Anges et par toute la troupe céleste des Bienheureux ; son oraison, qui est toute pure, est aussitôt exaucée de Dieu ; il a la liberté de s'approcher de lui et de jouir de sa familiarité, et pour un plaisir passager qu'il a méprisé, il trouve en Dieu la paix et la consolation de son âme ; son cœur est si bien affermi et ses forces tellement augmentées, que les tentations ne sauraient plus le vaincre ni l'entraîner dans de grands péchés ; et s'il mourait dans cet état, il entrerait dans la joie de la céleste patrie, sans passer dans les souffrances du purgatoire.

CHAPITRE III

DE DEUX FONDS QUI SONT EN NOUS, L'UN BON ET L'AUTRE MAUVAIS, ET COMMENT NOUS DEVONS VEILLER PERPÉTUELLEMENT SUR LE MAUVAIS FOND POUR LE CONNAITRE, AFIN DE LUI RÉSISTER ET DE LE DÉTRUIRE

Puisque toutes nos œuvres, tant bonnes que mauvaises, tirent leur force et leur récompense de l'intention et de l'amour qui les produisent au dehors et leur donnent leur perfection, et que tout notre salut consiste dans un bon fond et

dans une intention qui ne cherche que Dieu et qui se renonce soi-même (ce qui se rencontre en très peu de personnes), et qu'au contraire tous les péchés, tous les maux et la damnation éternelle viennent d'un fond maudit et malheureux qui se recherche soi-même et qui est opposé à Dieu, je tâcherai, avec le secours de la grâce, d'expliquer comment on peut connaître la différence qui existe entre ce bon et ce mauvais fond.

La Vérité nous apprend elle-même que, si le grain de froment étant tombé en la terre ne meurt, il demeure infertile; mais qu'après qu'il est mort, il porte beaucoup de fruit. Ces paroles, dis-je, sorties de la bouche de la Vérité même, qui est la sagesse éternelle de Dieu le Père, nous enseignent que nous devons entièrement mourir à nous-mêmes si nous voulons devenir féconds en vertu ; car, comme un grain de froment, ou bien quelque autre chose que ce puisse être, ne peut recevoir une autre forme sans avoir perdu la première et subi une sorte de destruction, de même nous ne saurions être unis à Jésus-Christ pour être membres de son corps et enrichis de ses grâces, si nous ne quittons auparavant et ne faisons mourir en nous tous nos vices et tous nos défauts, et si nous ne nous abandonnons et ne nous renonçons entièrement en toutes les choses

où nous nous cherchons, où nous nous aimons, où nous nous désirons nous-mêmes, tant à l'égard de l'âme qu'à l'égard du corps.

Or, il n'y a personne qui le puisse faire s'il ne reconnaît auparavant, afin d'y renoncer et d'y mourir, quels sont les objets pour lesquels il a de l'attache, et qui sont comme entre Dieu et lui. Autant on se connaît, autant peut-on se mortifier et se désavouer soi-même; mais comme le discernement de ces choses n'est malheureusement pas facile à plusieurs, je vais exposer en peu de mots le principe de toute la malice dont les obstacles qui sont entre Dieu et l'homme tirent leur origine. La connaissance de ce fond est beaucoup plus avantageuse à l'homme que s'il possédait sans elle l'esprit d'un ange, et que s'il avait lui seul autant d'intelligence que tous les esprits des Bienheureux ensemble.

Ce fond criminel ne recherche donc et n'aime Dieu et la créature que pour ses propres intérêts; car, quoiqu'il fasse paraître quelquefois de l'amour pour Dieu et pour le prochain, ce n'est qu'une tromperie et une grande illusion qui en impose et nuit quelquefois à tout le monde. Ce fond s'imagine avoir de la justice et de la bonté; il se glorifie souvent de ses œuvres, mais principalement de celles qui ont quelque apparence de vertu et de sainteté, et il s'en élève en son cœur

comme si c'étaient des vertus solides : en quoi se trompant soi-même, il s'attribue, et non pas à Dieu, toutes les choses qu'il possède ; et quoiqu'il n'aime pas les vertus, il recherche les louanges et les honneurs qui sont dus aux vertus. Il condamne les autres, tantôt à cause de leurs défauts, et tantôt aussi à cause de leurs bonnes œuvres : ce qui lui arrive, parce qu'il ne croit pas qu'il y ait une seule personne meilleure que lui, et qu'il ne veut point avoir d'égard à la faiblesse des autres ni à l'inclination qu'ils ont au mal, désirant toujours qu'on croie qu'il est quelque chose de bon, quoiqu'il soit vraiment accablé sous le poids de toute sorte de malice. Il n'a point de péché qui lui paraisse grand ni énorme; au contraire, il ne regarde ses fautes que comme des bagatelles : ce qui est une preuve très évidente qu'il est très fort dépourvu de la véritable lumière, et se trouve dans un si grand aveuglement qu'il ne sait pas même ce que c'est que le péché; car, s'il connaissait bien que c'est une fuite et un éloignement du souverain bien, qui est Dieu même, sans doute qu'il laisserait plutôt briser son cœur que d'y donner son consentement. De plus, il pratique sans peine les bonnes œuvres par lesquelles il espère augmenter sa réputation et l'estime dont il jouit, et que sa faiblesse ne lui permettrait pas de pratiquer s'il

était obligé de le faire en secret pour la gloire de Dieu.

Pour ce qui est de la pente qu'a si facilement la volonté à l'amour ou à la haine des créatures périssables, et généralement de tout ce qui lui arrive, c'est une funeste production de ce fond malheureux qui se cherche soi-même. Enfin celui qui estime grand tout ce qu'il fait, et qui veut produire des œuvres extraordinaires avec une force médiocre, est dans un tel aveuglement, qu'étant pauvre, misérable et malheureux, il s'estime néanmoins dans l'abondance des richesses. Ce même fond s'efforce de paraître toujours bon, en quelque grand nombre que soient les maux dont il est cause, et quoiqu'on ne le puisse accuser d'aucune malice qu'il n'ait commise en effet, ou qu'il n'eût pu commettre si Dieu ne l'eût soutenu par sa miséricorde. C'est de ce fond qu'il arrive que plusieurs n'oseraient attrister personne par leurs paroles ni par leurs actions, parce qu'ils ne sauraient souffrir qu'on leur répondît, ni que les autres les reprissent à leur tour. Ce fond s'imagine avoir un amour si fervent pour Dieu, qu'il ne peut pas souffrir dans le prochain ce qui est contre l'honneur et la gloire de cet Être suprême : c'est pourquoi il le reprend de ses défauts avec une extrême rigueur; mais s'il voyait parfaitement les siens propres,

il oublierait entièrement ceux des autres, quelque grands qu'ils pussent être, et prenant soin de lui-même sans relâche, il s'efforcerait, de toute l'étendue de son pouvoir, d'arracher la racine de ses vices. Toutes les fois que ce fond reçoit quelque reproche, il ne cesse de se justifier et de se défendre, et ne souffre point qu'on l'humilie ni qu'on le redresse ; mais il dit : « Les autres ont aussi leurs défauts ; pour moi, j'ai toujours agi avec une bonne intention, ou par ignorance, ou par faiblesse. » Mais il faut tenir pour certain que toutes les fois que notre fond nous fait sortir de la vraie humilité, du profond anéantissement et du mépris de nous-mêmes, il ne manque point de nous nuire beaucoup et même de nous perdre, quoique nous ne nous en apercevions pas.

Ce fond n'aime, dans tous les objets de son amour, que l'apparence et les dehors ; il ne tend qu'à acquérir parmi les hommes de l'estime et de la réputation. C'est pourquoi il se rend quelquefois lui-même son propre accusateur, afin de mériter des louanges par cette fausse humilité; mais si les autres l'accusent, son orgueil ne le peut souffrir. Il se montre facile et complaisant à tous pour gagner leur amitié et se faire préférer aux autres; mais si on le reprend de ses fautes, il se plaint et taxe d'injustice ceux qui pourraient découvrir le sentiment criminel qui se

trouve en lui; quand quelqu'un l'offense et le choque, en quelque manière que ce puisse être, ou bien essaie de lui résister, il se laisse emporter insolemment à la colère et oublie tous les biens qu'il a reçus tant de Dieu que des hommes. Et cependant, s'il voit dans les autres quelques-uns des défauts qui sont en lui, il les remarque et les condamne à l'instant, comme s'il en était exempt lui-même.

Enfin, quelque effort qu'on fasse pour détruire ce fond, il ne meurt néanmoins jamais parfaitement dans cette vie. Une personne a beau se dépouiller et sortir d'elle-même par la résignation et l'anéantissement, elle y trouve toujours quelque chose à mortifier et à soumettre, car ce fond malheureux, se recherchant partout, s'il se voit privé des choses temporelles, recherche les spirituelles, et s'applique même aux exercices de piété avec une attache vicieuse et un plaisir désordonné. Il regarde en lui les vertus comme si elles lui appartenaient en propre; il ne s'arrête pas purement en Dieu, auteur de tout bien, mais se repose plutôt dans les dons qu'il en reçoit. Que si quelqu'un se préserve de commettre les fautes les plus grossières, alors ce même fond se rend si subtil et sait se déguiser si adroitement, que celui qui le possède pense être en un état assez avantageux; il croit aimer Dieu parfaite-

ment, et s'être quitté entièrement lui-même, quoiqu'à peine il ait fait le premier pas pour sortir de ses mauvaises inclinations; et il pense avoir cherché Dieu en toutes choses, quoiqu'il n'ait jamais eu un seul moment de véritable amour.

Tous ces défauts et un nombre infini d'autres naissent de ce méchant fond, qui, étant corrompu par le péché, se réfléchit et se retourne sur lui-même par un amour-propre aveugle, par un sentiment de vaine complaisance de soi-même; il recherche en cent manières son plaisir et son avantage particulier : dans les biens passagers et périssables, dans le boire et dans le manger, dans les habits, dans le repos, dans les vains amusements, dans le désir d'apprendre des nouvelles, dans de folles compagnies, dans la consolation et dans l'amour des créatures. Mais ce n'est pas seulement dans les choses extérieures qu'il n'a d'autre fin que lui-même : il se recherche encore jusque dans la dévotion, dans le goût des choses spirituelles, dans la prière, dans les consolations divines, rapportant à sa propre satisfaction les dons du ciel, soit intérieurs, soit extérieurs, et jusqu'au royaume des cieux, jusqu'à Dieu même; et s'il vient à perdre un objet de complaisance, il en cherche tout aussitôt un autre pour s'y reposer. Enfin il parvient à se retrouver toujours en

tant et de si différentes manières, qu'il serait impossible d'en donner ici le détail.

Au reste, celui qui désire pénétrer dans la connaissance de ce fond corrompu, doit méditer attentivement ce qui va suivre, et je ne doute pas qu'il ne découvre en lui-même ce principe mauvais, aidé qu'il sera par la grâce, dont les temps sont marqués pour donner la lumière aux âmes qui la demandent avec amour et persévérance.

Premièrement, il faut qu'il soit le gardien et l'observateur sévère de soi-même, de ses sens extérieurs et intérieurs, et de toutes ses facultés, afin qu'il n'ait d'yeux, d'oreilles, de paroles ni de désirs que pour les choses qui lui sont nécessaires; il veillera sur ses sens intérieurs de toute l'étendue de ses forces, de peur que quelque fantôme étranger ne s'en empare et ne s'y imprègne; il se cachera dans la solitude, se séparera de la compagnie de tous les hommes, et, se recueillant incessamment en soi-même, il empêchera ses sens de se dissiper et de courir après les créatures; il fuira soigneusement les plaisirs et les vains divertissements du monde; il se fera une retraite au dedans de son cœur, et s'y retirera pour y vivre, autant que possible, inconnu à tout le monde, afin d'être moins détourné de la contemplation divine par l'image des créatures; il ne perdra jamais de vue la vie et la passion de

Notre-Seigneur Jésus-Christ, et en fera continuellement le sujet de sa méditation, avec un désir sincère et un ferme propos de l'imiter; et il formera sa vie et réglera toutes ses actions sur le modèle de cette vie très parfaite. Cette vue fera naître en lui le désir de se rendre semblable à ce divin modèle dans sa patience, dans son humilité, dans sa résignation, dans sa tempérance, dans sa justice, dans sa vérité, et dans toutes ses autres vertus; et lorsqu'il ne s'y trouvera point conforme, il s'abaissera profondément à la vue de sa bassesse et de son néant; il se prosternera avec confiance devant la miséricorde divine, la priant de l'assister dans la pauvreté, dans la profonde indigence où il se trouvera réduit. D'autre part, qu'il fasse tout ce qui lui sera possible pour mourir à ce fond criminel dans tous ses vices, dans son amour-propre, sa volonté, ses plaisirs, ses goûts, son propre jugement, et surtout dans l'estime de soi-même.

Plus on mortifie promptement ce fond, plus l'image de Dieu qui habite dans l'âme devient vivante. Du reste, on ne saurait connaître ce fond criminel sans travailler à le détruire, sans éviter avec le plus grand soin de se laisser conduire par son mouvement : car il ne recherche et n'aime que soi-même dans tout ce qui regarde le corps et l'esprit.

Il est donc absolument nécessaire que chacun de nous veille soigneusement sur soi-même, et que, partout où il s'apercevra qu'il se recherche et qu'il s'aime, soit qu'il marche ou qu'il s'arrête, qu'il boive ou qu'il mange, qu'il travaille ou qu'il se repose, enfin, dans toutes ses pensées, ses désirs, ses paroles, ses actions, il se mortifie, il se détache, il sorte de lui-même et apprenne à ne rechercher en tout cela que la seule volonté, que l'unique gloire de Dieu.

Mais peut-être que quelqu'un me dira : Si je suis obligé de m'abandonner entièrement moi-même, comment est-ce que je pourrai aimer mon Dieu? Oh! que si vous vouliez vous laisser conduire à Dieu en toutes choses, sans doute qu'il vous mettrait bientôt en état de l'aimer aussi en toutes choses! Car lorsqu'il vous ôte toute la douceur et la consolation, tant de l'esprit que du corps; que vous pensez que tout ce que vous faites lui est désagréable; que toutes vos œuvres ne méritent aucune récompense; que vous êtes le plus vil, le plus détestable de tous les hommes; que Dieu et toutes les créatures sont irrités justement contre vous et prononceront votre condamnation; enfin que vous êtes abandonné de Dieu et de tous les esprits bienheureux, prenez courage et souffrez sous la main de Dieu toutes ces adversités avec une humble résignation et

sans murmurer : car si vous parvenez à connaître pleinement votre bassesse, en sorte que vous voyiez que vous n'avez rien qui vous appartienne et qui vous soit propre, que le vice et le péché; si, d'un autre côté, vous persévérez dans l'exercice ordinaire des bonnes œuvres, de la charité, et que votre indigence et votre accablement ne vous fassent interrompre la pratique d'aucune vertu, le Seigneur vous élèvera bientôt à ce degré sublime où il vous sera donné de l'aimer et de vous renoncer vous-même en toutes choses.

Mais tant que vous vous recherchez, que vous vous aimez, que vous agissez pour vous-même, et que vous demandez la récompense et le prix de vos actions, sans pouvoir souffrir de passer auprès des autres pour ce que vous êtes, vous demeurez dans une illusion, dans une erreur digne de pitié. Aussi, lorsque vous méprisez quelqu'un à cause de ses défauts, et que Dieu ne vous est pas cher dans votre sécheresse comme dans vos consolations; lorsque vous pensez être quelque chose, et que vous voulez, à cause de la conduite de votre vie et des lumières de votre esprit, être préféré à ceux qui ne vivent pas selon vos maximes, et qui ne font et n'entendent pas les choses comme vous, vous êtes sans doute dans une mauvaise voie, vous ne vous connaissez pas vous-même, et vous êtes aveuglé par ce fond de

malice qui vous possède. S'il corrompt maintenant tous vos exercices, toutes vos bonnes œuvres, il vous réduira dans de grandes perplexités à la mort, et peut-être vous précipitera dans l'abîme éternel avant que vous n'ayez su le découvrir et le reconnaître. Pendant donc que vous êtes dans le temps de la grâce, apprenez, avec le secours de Dieu, à détruire et à mortifier ce fond : c'est là la meilleure science, la plus grande sagesse qu'on puisse acquérir dans cette vie, et en comparaison de laquelle toute autre sagesse ne doit passer que pour une véritable folie.

CHAPITRE IV

DE L'ABAISSEMENT, DE LA PATIENCE, DE LA RÉSIGNATION DE L'HOMME MORTIFIÉ, DES MARQUES QU'IL DOIT AVOIR EN LUI-MÊME POUR N'ÊTRE PAS ABUSÉ

Il y a trois choses qui suivent ordinairement la mort de l'homme : la première, c'est qu'on l'ensevelit et qu'on le met dans le tombeau ; la seconde, qu'il est permis de le fouler aux pieds jusqu'au jour du dernier jugement ; et la troisième, que son corps se réduit en poussière. C'est à ces trois caractères que l'on reconnaît celui qui

est vraiment homme de Dieu et parfaitement mort au monde. Car, premièrement, il s'abaisse sous la main de Dieu et sous le pouvoir des hommes avec une si profonde humilité, qu'il ne s'élève jamais dans son âme aucun mouvement de vaine gloire contre son prochain; mais, au contraire, il se persuade qu'il n'est personne qui ne soit meilleur et plus saint que lui devant Dieu, et il s'estime sincèrement la plus vile et la plus abjecte des créatures. Secondement, il souffre, avec une ferme confiance et une humble résignation, d'être foulé aux pieds de tout le monde jusqu'au jour du dernier jugement, c'est-à-dire qu'il endure de bon cœur et avec simplicité, jusqu'à la mort, toutes les disgrâces, toute la confusion, tous les opprobres et les affronts, toutes les douleurs et les souffrances, de quelque part qu'elles lui arrivent, ou justement ou avec injustice, sans s'excuser ni se défendre, sans se plaindre ni se venger en aucune façon, mais demeurant dans un assujettissement et une insensibilité pareils à celle d'un corps renfermé dans le sépulcre. Il reçoit avec une égalité d'esprit inaltérable tout ce qui lui arrive ou tout ce que lui causent les autres, soit en bien, soit en mal, une chose agréable ou fâcheuse, une louange ou un mépris, et il demeure sans trouble et sans agitation, exempt de tout désir de vengeance. Troisièmement, il est

entièrement mort et anéanti pour tout ce qui n'est point Dieu; il se confie en lui avec courage; il renouvelle sa ferveur, et il étouffe tellement dans son cœur les désirs et la cupidité des biens terrestres et passagers, que, soit que Dieu l'enrichisse ou le réduise à l'indigence, il demeure toujours soumis à ses ordres avec une résignation parfaite, et se repose en lui seul. Il ne reçoit des créatures que les choses nécessaires et dont la nature ne se peut passer; il s'abandonne lui-même avec tout ce qu'il possède, et se dépouillant de tout ce qui pourrait le faire tomber dans la recherche de soi-même et lui en faire acquérir la jouissance et la propriété, il se réduit au néant, afin que la volonté de Dieu s'accomplisse en lui sans aucune sorte d'empêchement.

Il y a encore une autre mort spirituelle : c'est cette affliction qui n'a point de forme, qui nous arrive par des chemins inconnus, et qui ne permet jamais de terme ni de relâche à nos devoirs. Ce sont ces voies désertes et arides par lesquelles le Dieu tout-puissant fait passer d'ordinaire ceux qu'il aime, et dont nous devons faire l'objet de notre mortification, sans nous dissiper au dehors et rechercher ailleurs du soulagement, de la joie ou du plaisir; tenons-nous, au contraire, dans une attente continuelle de ce que Dieu nous prépare par cette affliction intérieure, nous immolant

volontairement. Que notre conscience nous puisse rendre ce témoignage : que nous sommes véritablement morts et crucifiés avec Jésus-Christ, qui s'est vu élevé sur la croix dans une affliction et un abandonnement extrême, sans assistance ni soulagement quelconque, et qui a rendu l'esprit dans cet état entre les mains du Père éternel. C'est de ces sortes de perfections que parle saint Paul quand il dit : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ; car, alors que Jésus-Christ qui est votre vie viendra à paraître, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire.* (Coloss., III.)

Certes, c'est une œuvre bonne et digne de louanges de méditer la passion du Fils de Dieu, et de réciter souvent avec abondance de larmes la prière du Seigneur. Mais c'est une chose bien plus agréable à Dieu de suivre Jésus-Christ dans l'abaissement et l'humilité. Allez où vous voudrez, vous êtes appelé de Dieu pour le suivre au Calvaire, et il faut que vous portiez quelque croix. Si vous voulez en éviter une, vous en rencontrerez une autre qui sera peut-être beaucoup plus pesante, et il n'y a point de sagesse humaine ni d'éloquence capable de vous délivrer de cette croix. Si vous voulez être disciple de Jésus-Christ, il faut que vous viviez dans les souffrances : *car le serviteur n'est pas plus grand que le maître,* ni le fils que le père, *ni le*

disciple que celui qui l'instruit ; mais tout disciple *est parfait lorsqu'il est semblable à son maître.* (Joann., XIII, 16 ; Luc., VI, 40.)

Ces paroles contiennent en abrégé tout ce qui se peut dire ou écrire à cet égard, et toute la sagesse consiste en ce point, que vous appreniez à souffrir et à supporter les adversités.

Saint Pierre, qui était un véritable imitateur de Jésus-Christ, dit aux fidèles : *Jésus-Christ, qui n'avait commis aucun péché, a souffert pour nous, nous laissant un exemple, afin que nous marchions sur ses pas.* (II Petr., 21-22.) Nous ne pouvons donc prendre de voie plus certaine, plus assurée et plus courte que celle que ce souverain Maître de toute vérité a trouvée, dans laquelle il a marché et qu'il nous a enseignée ; et il ne faut pas croire qu'il y en ait de meilleure ni de plus honorable que celle par laquelle nous retournons au Père en suivant son Fils.

Mais de peur que quelqu'un ne s'égare dans ce chemin, et afin que la grâce et la nature agissent ensemble et de concert, nous indiquerons trois signes qui, se rencontrant en une personne, garantissent qu'elle n'est abusée, ni par l'attrait d'une fausse liberté, ni par les lumières trompeuses de la nature, ni par les faux prophètes. Dieu pourra peut-être bien permettre que son âme soit troublée; mais, bien loin que cette agitation lui soit

désavantageuse, elle contribuera à son salut éternel.

Le premier signe, c'est que le pécheur s'applique sérieusement à demander à Dieu une vraie et sincère connaissance de ses péchés, et la grâce de s'en confesser exactement avec une parfaite contrition ; et que, persévérant sans relâche dans le désir de satisfaire, suivant les ordonnances de l'Église catholique, il évite de toutes ses forces les occasions de rechute. Par sa persévérance, il obtiendra que Dieu accomplisse en lui les œuvres de sa grâce, et l'affranchisse de cette liberté malheureuse qui le porte au péché.

Le second signe, c'est qu'il désire le salut et le bonheur de son prochain avec autant d'ardeur que son salut et son propre bonheur ; qu'il le secoure et le soulage selon l'étendue de son pouvoir, tant dans les besoins du corps que dans ceux de l'âme, afin de se rendre agréable aux yeux de Dieu, et qu'il prie avec une égale charité pour ses amis et pour ses ennemis, et généralement pour tous ceux pour qui Dieu veut être prié. C'est là le véritable moyen d'aimer son prochain comme soi-même, et de n'être point abusé par les fausses lueurs de la raison naturelle.

Le troisième signe, c'est qu'il fasse de puissants efforts pour imiter dans ses actions intérieures et extérieures la vie et la conduite ado-

rable du Sauveur, et qu'il demande au Père céleste de le vouloir unir si parfaitement à lui, qu'il ne trouve et ne remarque rien au fond de son cœur que Jésus-Christ *crucifié* (I Cor., 2), qui le conduise et l'élève à son Père par le mérite et la sainteté de sa vie et de sa passion ; car il n'y a point d'autre voie pour aller à la vie que le Fils, comme il l'assure lui-même par ces paroles : *Je suis la voie ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé.* (Joan., 10.) Dans cette voie, aucun faux prophète, aucune liberté décevante, aucune lumière de la nature ne nous séduiront.

Il y a encore trois autres marques par lesquelles nous pouvons juger qu'une personne possède sûrement des dons surnaturels.

La première, c'est qu'un homme aime son ennemi, et s'efforce de procurer du bien à celui qui lui désire du mal : ce qui étant une œuvre bien au-dessus de la nature, et qui lui est entièrement contraire, elle est comme forcée de se quitter elle-même pour se laisser conduire par la grâce. Jésus-Christ nous a enseigné par sa parole et montré par son exemple l'amour qu'on doit avoir pour ses ennemis, lorsque, priant pour ses bourreaux, il dit : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc., 23.)

La seconde marque, c'est que l'homme aime son Dieu avec tant de fidélité, qu'il souhaite de

toute l'étendue de ses désirs que toutes les créatures brûlent d'un si violent amour pour leur Créateur, que ce Maître souverain puisse accomplir en elles l'ouvrage de sa volonté sainte, comme il a résolu de toute éternité de l'accomplir en nous tant que nous sommes, afin que son nom soit sanctifié en la terre comme au ciel ; et c'est encore là une des choses qui répugnent à la nature et à la volonté de l'homme, car toutes les choses que la nature aime, elle se les réserve à elle seule, sans en vouloir faire part à d'autres. Mais la grâce ne veut point jouir seule de son amour ; elle le communique à tous en toute occasion, et elle n'a d'autre désir que celui de plaire à Dieu. C'est ici qu'il faut que la nature cède et succombe entièrement, et qu'elle renonce à toute sorte de propriété.

La troisième marque, c'est que l'homme aime Dieu et le cherche avec tant de sincérité, qu'il désire, avec l'Apôtre, que son âme soit séparée de son corps afin de pouvoir être unie immédiatement à son Dieu, sachant bien que cette union parfaite ne se peut faire ni ne saurait être durable que par la mort du corps. Que tous ceux donc qui remarquent en eux de ces sortes de désirs soient assurés que ce sont des dons au-dessus de la nature : car la grâce surmonte la nature dans celui qui s'offre lui-même à la mort et qui de-

mande d'être anéanti, comme parle l'Apôtre : *Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort !* (Rom., 7.) Il y en a plusieurs qui sont abusés par des suggestions et par des mouvements intérieurs, croyant que c'est Dieu qui les porte à faire ou à ne pas faire une chose plutôt qu'une autre, quoique ce soient des mouvements de la nature ou des inspirations de l'esprit séducteur. Il ne suffit pas d'avoir une bonne intention, il est absolument nécessaire que tous ceux qui s'imaginent être bons considèrent et examinent soigneusement si c'est dans la lumière naturelle ou dans quelque autre lumière trompeuse qu'ils marchent ; car les actions qui partent de la nature seule, sans la grâce, ne méritent point la félicité éternelle. Il faut donc savoir que l'instinct ou la lumière de la nature qui paraît dans l'entendement ne produit que des fantômes et des illusions, et nous excite sans cesse à la recherche, à la possession du plaisir, et à la vaine complaisance de nous-mêmes.

La lumière et le conseil de notre bon Ange nous poussent et nous sollicitent à mortifier partout notre nature avec une vraie discrétion. La lumière et l'inspiration de l'esprit malin nous élèvent, et nous jettent à la fin dans l'orgueil et dans la pensée que nous sommes quelque chose, que nous savons quelque chose, que nous pos-

sédons quelque chose, que nous pouvons quelque chose. Cet esprit nous donne une complaisance vaine ; il nous fait naître à l'estime de nous-mêmes, et au désir de pénétrer et de comprendre les choses les plus sublimes et les plus relevées. Il nous porte à la vaine gloire, au dégoût des choses saintes, et à tous les autres péchés, particulièrement à ceux où la nature a plus de pente ; il augmente la force et la vigueur de cette mauvaise inclination. Au contraire, la lumière divine nous conduit à l'humilité, à la résignation, à la chasteté, au dénuement de toutes choses et à l'unité.

Que chacun examine maintenant à ces marques par quel esprit il est mû et par quel instinct il agit; car toute la lumière, toute la connaissance, toute l'activité de l'homme dans l'âme et dans le corps, une rare intelligence de l'Écriture sainte, toute la sagesse de la raison et la plus grande subtilité de l'entendement, ne peuvent lui donner la tranquillité véritable, ni établir la paix dans le fond de son âme. Il n'y a que la seule lumière divine, cette lumière de la grâce du Sauveur qui le puisse, lorsqu'on la reçoit avec une humilité profonde et un amour tout divin. Et afin qu'on connaisse plus parfaitement la différence qu'il y a entre la nature et la grâce, il faut savoir que le *moi*, le *mien*, les plaisirs, la propre volonté, la

finesse, la recherche et la possession de soi-même, toutes ces choses appartiennent à la nature et en sont les propres marques.

Apprenez maintenant par ce qui suit l'opposition et la diversité qui se rencontrent entre les productions de la nature et celles de la grâce. La nature désire de vivre pour les créatures corruptibles; et la grâce veut faire mourir l'homme à ces mêmes créatures. La nature se plaît à faire éclater toutes ses actions aux yeux du monde, afin d'en tirer de la gloire; et la grâce cherche à être cachée, à être inconnue, à être méprisée. La nature souhaite une longue vie, et appréhende la mort; la grâce ne demande que le dégagement et la séparation de toutes choses pour arriver à Jésus-Christ par la mort. La nature est travaillée de soins et d'inquiétudes pour les choses de la terre; la grâce ne s'en soucie point, parce que son amour l'attache inséparablement au souverain bien. La nature est volage et inconstante dans ses œuvres; la grâce demeure ferme et invariable dans la prospérité et dans l'infortune. La nature se plaît en elle-même, aux nouvelles du monde, aux passe-temps et dans les créatures passagères; la grâce n'a de désir ni pour soi ni pour les créatures, mais pour Dieu seul et pour la sainteté de la vie. La grâce rend l'homme humble, patient et juste, sans qu'il le sache ni qu'il s'en aperçoive;

mais la nature veut tout savoir, et elle recherche partout les douceurs et les consolations intérieures. Tout le secret de la vie spirituelle consiste donc à faire le discernement des actions de la nature d'avec les œuvres de la grâce : car le langage de la nature et de tout ce qui tient d'elle est, comme nous l'avons dit auparavant, le *moi* et le *mien*, le plaisir et la peine; elle se cherche elle-même et persévère dans son immortification. Mais Dieu et la grâce, éloignant toujours cet amour de soi-même, qui s'exprime par *moi*, à *moi* et *mien*, portent l'homme par ce moyen à se résigner et à se mortifier en toutes choses, et à persévérer dans cette humble disposition.

Mais parce que la lumière, l'instinct de la nature et les ruses de l'esprit malin ont quelquefois beaucoup de ressemblance avec les inspirations de l'Esprit-Saint, nous devons demander à Dieu, avec une humble soumission, le discernement de la véritable lumière, et nous devons prendre conseil de notre Supérieur ou de notre Confesseur dans toutes les choses qui nous sont importantes, sans nous fier jamais à notre propre sens, de peur que le démon ne nous surprenne.

Enfin, vous pourrez connaître par ces marques si votre dessein est bon ou mauvais; car, s'il cherche l'anéantissement et la destruction de votre propre volonté, de votre inclination et de

vos plaisirs, c'est pour l'ordinaire un effet de la grâce. La nature n'a d'empressement que pour la consolation et le plaisir; elle n'a d'autre désir que de s'appuyer incessamment sur soi-même, et elle a toujours des raisons et des excuses contre tout ce qui la porte à s'abaisser et à s'humilier. Le démon tâche aussi d'exciter en elle ces mêmes mouvements; mais l'inspiration divine, qu'elle vienne de Dieu seul ou par l'entremise d'un ange saint, invite toujours l'homme à l'humiliation et à l'anéantissement de soi-même, sans lui laisser aucun prétexte du contraire.

La seconde marque, c'est que l'Esprit-Saint, non seulement nous exhorte à accomplir les préceptes divins et à suivre les conseils de Jésus-Christ, mais qu'avec le désir de les pratiquer, il nous inspire aussi la lumière d'une sage discrétion, qui est si nécessaire pour garder une juste mesure en les pratiquant, sans rien faire de plus ni de moins qu'il ne faut; au lieu que la nature et le démon passent d'ordinaire les bornes de la discrétion. Et parce que la nature pourrait, par adresse et par subtilité, contrefaire l'esprit de Dieu en ce point, si vous voulez encore vous éclairer davantage pour savoir si c'est elle ou non, après que vous aurez reçu cette inspiration, prenez quelque objet agréable, et s'il se glisse dans votre âme avec charme et avec douceur,

c'est une marque que vos premiers mouvements étaient des mouvements de la nature qui se cherchait elle-même, car une chose aime celle qui lui ressemble : l'union de ces deux semblables donne du plaisir. Mais, au contraire, si vous trouvez du dégoût et de l'amertume dans cet objet, c'est un témoignage que votre première inspiration venait de l'Esprit-Saint.

La troisième marque est : si ce mouvement ne cesse pas aussitôt après qu'il est commencé, mais persévère pendant un long temps dans le même état ; car la nature étant inconstante d'elle-même, elle ne demeure pas longtemps dans une même assiette lorsqu'on lui fait quelque sorte de résistance. Il en est de même de notre ennemi, que nous pouvons vaincre aisément et mettre en fuite en nous opposant à ses desseins. Mais la grâce est constante et durable lorsqu'on lui donne place et qu'on a soin de la conserver. Enfin, comme il n'est pas possible qu'on puisse connaître de science certaine, en cette vie, la différence qu'il y a entre la grâce et la nature, lorsqu'il vous arrivera quelque chose d'agréable ou de fâcheux, d'avantageux ou de contraire à l'égard de l'âme ou du corps, soit qu'il vienne de la nature ou de la grâce, élevez aussitôt vos yeux vers Dieu en le lui rapportant, et priez-le de faire que tout ce que vous approuvez serve à sa

plus grande gloire, lui qui est le maître aussi bien de la nature que de la grâce. Ainsi vous mettrez la grâce au-dessus de la nature par l'humble résignation de vous-même, et par le désir que vous aurez d'exécuter avec zèle les ordres de la volonté de Dieu, lorsqu'elle vous sera connue. Que si vous êtes en doute de savoir ce qui sera le plus agréable au Seigneur, le plus sûr c'est de choisir ce qui choque le plus la nature, pourvu que cela s'accorde avec l'Écriture sainte et avec la vie du Sauveur. Vous pourrez, en cette sorte, relever et enrichir par la sainteté de votre intention les œuvres de la nature, et les offrir à Dieu avec un saint abandon, principalement celles à l'égard desquelles la volonté de Dieu ne vous est pas assez connue.

CHAPITRE V

DES OBSTACLES A NOTRE AVANCEMENT SPIRITUEL ET DES MOYENS, AU CONTRAIRE, QUI NOUS CONDUISENT A UNE HAUTE PERFECTION

La première chose qui s'oppose dans nous à l'esprit de Dieu et qui met obstacle à sa grâce, c'est notre nature immortifiée et perverse, qui

s'attache avec un amour et un plaisir déréglé aux choses de la terre. Ceux qui sont remplis de cette mauvaise inclination sont aussitôt touchés d'amour ou de haine pour toutes les choses temporelles, de quelque part qu'elles leur arrivent, et ainsi ils perdent l'amour de Dieu, et persévèrent dans leurs vices et dans leurs passions, sans jamais se mortifier.

La seconde chose, c'est l'amour de soi-même, la volonté propre, l'attache à son propre sens et la recherche de sa propre satisfaction, qui ravissent souvent la paix de l'âme et divisent les cœurs ; car qui n'aime et ne cherche pas Dieu plus que toutes choses et plus que soi-même, tombe aisément dans la négligence du culte de Dieu, de toutes les autres vertus, et de Dieu même ; il ne regarde que soi-même, ne songe qu'à ses intérêts, n'envisage que son propre honneur, et ne recherche que son plaisir : d'où il arrive qu'il est facilement séduit par les illusions et vaincu par les tentations diverses qui l'environnent.

La troisième, c'est que nous sommes trop faciles à nous dissiper et à sortir hors de nous-mêmes par les sens ; nous prenons plaisir à la compagnie des hommes ; nous tenons des discours vains et superflus ; nous nous mêlons de beaucoup de choses sans nécessité, nous nous mettons en peine de plusieurs qui ne nous re-

gardent pas : ce qui nous prive de la douceur et de l'entretien secret avec Dieu.

La quatrième, c'est que nous agissons avec trop de véhémence, d'impétuosité et de hardiesse, et que nous faisons trop peu d'état des petites fautes et des moindres défauts, quoiqu'ils nous fassent perdre la paix et la pureté du cœur.

La cinquième, c'est que nous nous laissons emporter à des mouvements d'estime de nous-mêmes et de vaine complaisance pour les vertus et les bonnes œuvres, qui, en effet, ne viennent pas de nous, et que par un fond d'orgueil nous voulons être en réputation auprès des autres : ce qui ruine en nous la véritable humilité et nous fait mériter d'être souvent abandonnés de Dieu.

La sixième, c'est que nous sommes trop enclins à juger de ce que nous voyons et de ce que nous entendons, et que nous entrons avec trop de légèreté dans de mauvais soupçons et dans des mouvements d'envie, ce qui étouffe en nous la charité pour nos frères.

La septième, c'est que nous sommes lents à prier et tièdes dans l'oraison : d'où vient que nos élévations à Dieu et nos bons desseins s'évanouissent.

La huitième, c'est que nous n'examinons pas le fond de notre cœur, que nous ne nous efforçons pas de répondre aux inspirations divines

par l'abnégation de nous-mêmes, et que nous ne nous tenons pas en la présence de Dieu avec une résolution forte et vigoureuse. Et parce que nous détournons les yeux de notre âme de dessus cette simple lumière qui est en nous, pour les jeter sur les différents objets qui se présentent, Dieu cesse de nous éclairer, et nous perdons la connaissance de nous-mêmes; notre âme est partagée par une multitude de pensées et d'affections qui la jettent dans l'instabilité, et nos sens extérieurs sont insatiables.

La neuvième, c'est que nous faisons toutes nos actions plutôt par une espèce de coutume, quoique bonne en soi, que par un mouvement d'amour ou par un sentiment intérieur; et que nous faisons plus d'estime de certaines singularités ou pratiques particulières et d'éclat, ainsi que de la multiplicité des bonnes œuvres, que de la pureté de l'intention et du brûlant amour de Dieu : c'est pourquoi nous n'éprouvons point la présence de Dieu en nous par la plénitude de sa grâce.

La dixième, c'est que nous recevons comme venant des créatures ce que nous devrions ne recevoir que de Dieu seul; et dans cette façon d'envisager les choses, nous sommes occupés et travaillés de beaucoup de soins et d'inquiétudes, sans avoir de véritable confiance en Dieu : d'où il

arrive inévitablement que ne nous abandonnant jamais à une véritable résignation, nous ne possédons jamais non plus la véritable paix du cœur.

Il y a certains points de perfection opposés à ces défauts. Il faut s'appliquer à les connaître, parce qu'ils rapporteront des fruits très considérables à ceux qui s'efforceront de les pratiquer pendant leur vie.

Le premier point, c'est que l'homme, en toutes choses, agisse purement pour Dieu ; qu'il se renonce en tout temps soi-même et qu'il ne se cherche en aucune rencontre.

Le second point, c'est qu'il prenne en toutes choses le bon côté et qu'il trouve l'occasion d'opérer son salut dans tout ce qu'il verra et dans tout ce qu'il entendra.

Le troisième, c'est qu'il ait pour tous les hommes indifféremment une charité générale ; qu'il les regarde tous comme ses frères, sans rien dire d'eux dans leur absence qu'il ne dît volontiers s'ils étaient présents.

Le quatrième, c'est qu'il reçoive toutes choses de la main du Seigneur, et que s'offrant à lui avec toutes les créatures, il lui en fasse un sacrifice de louanges continuelles : et qu'ainsi Dieu, regardant favorablement cette sainte reconnaissance de son serviteur, lui fasse trouver la paix en toutes choses.

Le cinquième, c'est qu'il reçoive avec une douce résignation les afflictions que Dieu lui envoie, sans murmurer en aucune sorte contre Dieu ni contre les hommes, soit du peu de bien qu'il a reçu, soit des grands maux qu'il souffre, mais qu'étant satisfait de tout, il persévère avec patience dans l'état où Dieu l'a mis, sans en vouloir sortir par son propre choix : de cette sorte il jouira d'un repos solide et d'une véritable joie.

Le sixième, c'est qu'il soit disposé intérieurement de telle sorte qu'il soit tout à Dieu en toutes choses, que Dieu lui soit toutes choses en tout ; qu'il connaisse et qu'il aime Dieu en chaque créature, et chaque créature en Dieu ; et qu'il regarde aussi toutes les créatures selon la plus noble manière dont on les puisse considérer, savoir : en ce qu'elles sont émanées de Dieu, comme de leur source.

Le septième, qu'il tienne son esprit élevé à Dieu dans la pureté, dans le dégagement et dans la fermeté, au-dessus des choses passagères et périssables, et que, demeurant toujours seul, unique, et indivisible en soi-même, il se soutienne dans la constance et dans la ferveur de ses exercices ; qu'il s'attache amoureusement dans le fond de son cœur et de toutes ses forces au Dieu tout-puissant, en sorte qu'il donne à tous

les hommes un exemple de vertu et de sainteté en sa propre personne, et qu'il ramène à Dieu tout le monde par ses paroles, par ses œuvres et par la conduite de sa vie. Il faut, de plus, qu'il embrasse la pauvreté volontaire, la patience dans les adversités, l'abnégation de sa propre volonté; que l'obéissance qu'il rend à Dieu soit sans bornes, sans réserve, et qu'il aime jusqu'à ses ennemis : car ce sont là les marques qui nous font connaître que l'amour divin et la perfection de la vie spirituelle sont cachés dans une âme.

Or, afin qu'une personne puisse acquérir et conserver plus sûrement tous ces rares avantages, il faut qu'elle ait soin de s'exercer de la manière suivante :

Elle élèvera souvent son cœur à Dieu, en implorant par de ferventes oraisons le secours de sa grâce, puisqu'elle ne peut, par elle-même, rien faire de bien. Que si elle tombe dans les moindres péchés, elle rentrera incontinent en elle-même avec un grand brisement de cœur, et retournera à son Dieu dans un ferme propos de se confesser et de faire tous ses efforts pour se corriger de ses fautes. Elle ne manquera aussi jamais d'entendre tous les jours la sainte messe avec une grande dévotion et une profonde reconnaissance : car c'est dans ce sacrifice que se renouvelle chaque jour cette étonnante et incon-

cevable charité par laquelle le Dieu d'amour s'est donné, et laissé comme un gage sacré à nous autres pauvres et misérables créatures. Et là elle désirera de toute l'étendue de son cœur, avec une forte application d'esprit à ce mystère et une grande pureté d'intention, de recevoir tous les jours le corps auguste de Jésus-Christ par le ministère de tous les prêtres de l'univers; et elle l'offrira avec eux à Dieu son Père, tant pour elle que pour les vivants et les morts, mais pour ceux principalement auxquels elle désire que les mérites en soient appliqués, et elle en tirera de grands avantages : car le corps du Seigneur lui est donné spirituellement par tous les prêtres qui sont en deçà et au delà de la mer, et peut-être aussi d'une façon beaucoup plus excellente et plus utile qu'à plusieurs prêtres mêmes qui ne sont pas aussi bien disposés à le recevoir.

Elle se préparera aussi fort souvent, mais particulièrement les jours de fête, à la communion de ce Sacrement adorable; et si elle ne peut pas avoir ce bonheur, qu'elle demeure sans trouble et en repos dans une véritable résignation, et qu'elle s'abaisse dans la vue de son propre néant; mais qu'elle se dispose cependant à le recevoir en esprit, afin de répondre, au moins selon l'étendue de ses forces, à l'excès de l'amour de son Dieu. Elle écoutera encore avec avidité la parole

de Dieu, lorsqu'on l'explique dans les sermons suivant le sens et la tradition de l'Église sainte; elle la lira aussi elle-même, tant par le désir de s'instruire que par la volonté de la pratiquer, puis elle s'arrêtera pendant quelque temps dans un grand recueillement, comme si elle avait reçu le Corps du Sauveur, afin que la parole de Dieu, qui est la nourriture de l'âme, puisse agir en elle. Enfin elle fuira de tout son pouvoir toutes sortes de compagnies, même les plus saintes, lorsqu'elle y serait en danger de négliger les vertus dont nous venons de parler, ou qu'elle y trouverait l'occasion de tomber dans quelque péché.

CHAPITRE VI

DE LA RACINE ET DE L'ENCHAINEMENT DES VERTUS ET DES VICES

Puisque la certitude de la Foi nous apprend que le Dieu tout-puissant est au dedans de nous, et qu'il est même plus proche de nous que nous-mêmes, d'où vient que nous ne le sentons point? C'est parce que sa grâce ne peut agir en nous. Et pourquoi sa grâce ne peut-elle agir en nous? C'est parce que nous ne la désirons pas avec un

cœur humble et un profond sentiment de dévotion. Et pourquoi ne la désirons-nous pas avec un cœur humble? C'est parce que nous n'aimons pas Dieu de tout notre cœur, de tous nos sens. Et pourquoi n'aimons-nous pas Dieu de tout notre cœur et de tous nos sens? C'est parce que nous ne le connaissons pas. Et pourquoi ne le connaissons-nous pas? C'est parce que nous sommes inconnus à nous-mêmes. Et pourquoi sommes-nous inconnus à nous-mêmes? C'est parce que nous négligeons de faire une réflexion exacte sur notre vie? Et pourquoi ne faisons-nous point de réflexion exacte sur notre vie? C'est parce que l'œil de notre esprit est aveuglé. Et pourquoi l'œil de notre esprit est-il aveuglé? C'est parce qu'il est rempli de la boue et de la poussière des choses périssables. Par la boue et la poussière, j'entends le dérèglement de l'amour que nous avons pour nous-mêmes, pour les créatures, pour le monde, pour notre propre chair, et le plaisir que nous prenons dans toutes ces choses. Et pourquoi l'œil de notre esprit est-il couvert de boue et de poussière? C'est parce que nous ne voulons pas mourir à notre sensualité et nous élever à Dieu de toute l'étendue de notre cœur. Voilà pourquoi la lumière de la grâce n'agit point en nous.

Considérons aussi d'un autre côté l'enchaîne-

ment des vertus. Tous ceux qui désirent que Dieu répande sur eux les rayons de la grâce et du véritable discernement, doivent mépriser et fuir l'amour du monde, ses plaisirs et sa fausse prudence ; car plus je goûte et je discerne les choses de Dieu, plus je trouve de dégoût et d'amertume dans celles du monde. Plus j'aime à ressentir cette amertume et ce dégoût, plus j'ai de joie dans l'obéissance que je rends à mon Dieu. Plus je lui rends d'obéissance et de soumission, plus j'ai de paix dans mon cœur et de tranquillité dans ma conscience. A proportion de cette paix intérieure et de cette sérénité d'une conscience pure, mes sens sont retenus et gouvernés par la sagesse, et mon entendement se trouve épuré. A proportion de cette pureté d'esprit, s'accroît et se perfectionne la connaissance que j'ai de mon Dieu. A proportion de l'avancement que je fais dans la connaissance des choses de Dieu, je m'avance aussi dans la crainte chaste et le respect envers lui. Autant j'ai de soin d'éviter les péchés, autant j'en apporte à me recueillir en moi-même et à m'y tenir renfermé. Autant je me retire dans moi et habite dans mon intérieur, autant me reconnais-je tel que je suis. Autant de progrès je fais dans cette connaissance, autant je conçois de mépris pour moi-même. Autant j'ai de mépris pour moi, autant je suis éloigné de la poursuite des

honneurs et de toutes les choses passagères. A mesure que je m'éloigne de la recherche de l'honneur et des autres biens de la terre, j'entre en possession de la pauvreté volontaire et spirituelle. Autant j'embrasse volontairement cette pauvreté, autant suis-je éloigné de me plaindre du besoin des choses qui me manquent. Autant j'étouffe en mon âme de ces sortes de plaintes, autant je m'exerce à la patience; je suis humble à mesure que je suis patient. A proportion de cette humilité, j'évite de mépriser ceux qui me méprisent. Autant je m'abstiens de mépriser ceux qui me traitent avec mépris, autant suis-je pauvre selon l'esprit et les affections du cœur. A proportion de cette pauvreté spirituelle, je me trouve dépouillé de toute propre volonté. Autant je suis dépouillé de toute volonté propre, autant suis-je disposé à ne vouloir que ce que Dieu veut. Enfin, selon que je n'ai point d'autre volonté que la sienne, Dieu veut ce que je veux, et de cette façon je participe à sa lumière, qui m'éclaire et me fait être un même esprit avec lui. Mais il faut pour cela un dégagement entier et une séparation parfaite des créatures. L'homme est véritablement un composé d'éternité et de temps ; plus il s'attache aux choses temporelles et s'y repose, plus il s'éloigne des choses éternelles qui lui semblent petites, comme un objet semble petit

à celui qui le regarde de loin; par là il ne saurait jamais arriver à la véritable paix : au contraire, il est aveuglé, il se refroidit dans l'amour divin, et devient inconstant avec les choses inconstantes qu'il poursuit, sans pouvoir jamais contenter l'insatiabilité qu'elles lui causent.

Que celui, donc, qui désire se dégager de tout vice et de tout défaut, se dépouille premièrement de toute sorte d'amour et d'attachement pour les créatures périssables. L'amour de Dieu et l'abondance des choses temporelles ne peuvent se trouver dans un même sujet ; car l'amour est un feu qui consume toutes les choses terrestres, et qui fait une heureuse désolation dans l'homme. Le manquement et la privation de toutes les choses temporelles est donc la porte et comme l'entrée des choses éternelles et divines.

CHAPITRE VII

DE LA MANIÈRE DONT NOUS DEVONS RETOURNER A NOTRE PREMIÈRE ORIGINE, QUI EST DIEU, ET COMMENT NOUS DEVONS SURMONTER NOS DÉFAUTS

Celui qui voudra sortir des chaînes du péché et marcher dans la voie des vertus et de son salut,

et s'y avancer, devra s'appliquer avec une sérieuse attention à ce qui va suivre, et s'y exercer soigneusement.

Le premier exercice auquel il doit s'occuper, c'est un dégagement libre et un divorce avec les plaisirs du siècle, et généralement avec tous les vices. Il en fera une recherche fréquente et exacte en lui-même ; il en découvrira l'origine et la source ; il s'en rendra l'humble accusateur devant Dieu ; il s'élèvera vers le Seigneur, de toutes les puissances de son âme, par une oraison continuelle, par un dégagement véritable, par des occupations sages et vertueuses, et par un châtiment sévère de son corps afin de l'assujettir à l'esprit.

Le second exercice, c'est qu'il s'offre lui-même de bon cœur et avec joie pour souffrir patiemment les peines, les afflictions et les disgrâces qui lui pourront arriver de la part de Dieu ou de la part des créatures.

La troisième, c'est qu'il grave en son âme les souffrances et la mort de son Sauveur, qui a été crucifié pour lui ; qu'il écoute ses instructions pleines de douceur, ses entretiens édifiants; qu'il s'applique à imiter la sainteté de sa vie, et qu'il s'efforce de s'avancer de plus en plus dans ses divins sentiers. Ensuite, abandonnant toute sorte d'occupations extérieures, il se retirera dans le

silence et dans le secret de son âme avec une forte résignation et une abnégation parfaite de sa propre volonté en toutes choses, et s'anéantissant dans une humilité profonde, comme s'il était mort. Il ne se recherchera lui-même en quoi que ce puisse être, mais il aura toujours devant les yeux, en toute sa conduite, l'honneur et la gloire de Jésus-Christ et de son Père qui est dans les cieux ; se montrera également humble et doux à tout le monde, tant à ses ennemis qu'à ses amis.

Lorsque l'homme qui est arrivé à cet état vient à agir, il trouve dans ses sens extérieurs, qui auparavant se portaient au dehors vers les objets sensibles avec trop d'empressement et d'activité, une espèce de tranquillité et de quiétude qui ne se peut exprimer, et c'est alors que l'esprit, comme par un dernier effort de ses puissances dont la nature est si relevée, sortant et se dérobant du corps, arrive à une certaine expérience surnaturelle des choses divines ; en s'efforçant de pénétrer et de percer toujours plus avant, à mesure qu'il se dépouille et se sépare en quelque sorte de la nature terrestre qui lui est unie, il s'élève au comble des richesses spirituelles et de la perfection par un cercle qui représente l'éternité de Dieu. Car les plus précieuses richesses de l'âme consistent en ce qu'elle puisse sortir de

dessous le poids des vices, pour s'élever par le secours de la grâce dans une intelligence lumineuse d'elle-même, où elle reçoit sans cesse les influences des consolations célestes, où elle voit toutes choses par les yeux de la vertu et les exécute par les règles de la prudence. Ainsi elle demeure heureusement affranchie dans le Fils par le Fils, c'est-à-dire dans la vérité par la vérité, quoique, revenant aux créatures, elle ne laisse pas de les voir sous leur propre nature : et c'est là ce qu'on peut appeler comme une sortie et un ravissement de l'esprit, lequel, passant les bornes du temps et du lieu, s'envole jusque dans le sein de Dieu même par une contemplation fervente et amoureuse.

Mais avant qu'on puisse arriver jusqu'à ce parfait dégagement, il faut avoir dompté et vaincu la nature par plusieurs sortes de mortifications, de manière que l'homme spirituel ne fasse aucune action que par un pur sentiment de vérité et de bonté, et qu'il connaisse parfaitement comment l'homme sensuel et immortifié vit encore en lui, malgré le grand désir qu'il pourrait éprouver de se sanctifier dans un état de vie qu'il aurait choisi par son propre esprit, et qui a quelque apparence de sainteté. Car, tant que l'homme ne mortifie pas lui-même son propre sens, son entendement et sa volonté, et ne s'exerce pas, au

dedans et au dehors, dans le corps et dans l'esprit, il demeure imparfait, et ne mérite pas d'être éclairé et d'être baptisé dans le feu du Saint-Esprit. C'est pourquoi il n'a de goût pour la justice et pour la vérité que selon les sens et le dérèglement des sens. Que si Dieu permet qu'il lui arrive, pour l'éprouver, quelque avantage ou quelque déplaisir dans le corps ou dans l'esprit, ou même que ses proches soient dans l'affliction ou dans l'opprobre, il juge de tout cela suivant les maximes de sa justice sensuelle et corrompue, et il s'imagine bien faire.

Il tombe ensuite dans l'ignorance de ses vices et de lui-même, et condamne son prochain par un jugement présomptueux et téméraire. Et si quelqu'un entreprend de le contredire, il s'emporte à l'instant dans des excès de colère, de querelle et d'iniquité, et la paix qui est entre Dieu et lui est troublée autant de fois que quelqu'un choque le moins du monde son sentiment. Et quoique Dieu, par sa miséricorde infinie, redonne son amoureuse paix à cette âme inconstante, lorsqu'elle rentre dans la connaissance d'elle-même avec une sensible douleur, toutefois pendant qu'elle demeure encore attachée aux choses qui lui appartiennent, elle n'entre point en possession des vertus, et elle n'a point un goût parfait pour la vérité. Mais les personnes humbles

et soumises s'assujettissent elles-mêmes à Dieu et à toutes les créatures pour l'amour de Dieu, avec une véritable résignation, quoiqu'il y en ait quelques-unes qui, dans l'adversité, ne soient pas maîtresses des premiers mouvements. Dieu permet souvent que ces personnes n'aient point, pendant un long temps, la force de les surmonter, afin que le sentiment de cette misère les porte à s'humilier profondément, et leur soit une occasion de plusieurs autres biens que Dieu en veut tirer par sa providence : car, malgré tout ce qui leur arrive et dans le corps et dans l'esprit, aussitôt qu'elles sont rentrées au fond d'elles-mêmes, elles deviennent douces, humbles et patientes, et s'élèvent à Dieu sur les ailes de leur espérance. Elles résistent à tous les vices par un principe de véritable amour ; elles meurent en toutes choses au dérèglement des sens, et elles se retirent et se cachent en elles-mêmes pour y exercer les actes de piété, de patience, d'amour et d'humilité. C'est là que l'Esprit-Saint les remplit d'une science solide, ou plutôt d'une sagesse qui les fortifie, qui les dirige, et qui les conduit à la perfection de toutes les vertus, en leur apprenant de quelle façon elles doivent se comporter à l'égard de Dieu, à l'égard d'elles-mêmes et à l'égard de toutes les créatures.

Elles sont si profondément enracinées dans

l'humilité, qu'il n'y a point de mouvement ni de pensée de vaine gloire qui leur puisse nuire; car, s'il s'en élève quelqu'une dans leur esprit, elles se plongent aussitôt dans leur néant, et la surmontant sans beaucoup de difficulté, elles l'étouffent entièrement; et comme elles ne combattent que pour la seule vérité, Dieu prend lui-même les armes pour les défendre. Elles choisissent toujours la dernière place, en sorte qu'on ne saurait les faire tomber plus bas : ainsi elles sont toujours plutôt en état de s'élever ou de monter que de déchoir ou de descendre. Elles ont de très médiocres sentiments d'elles-mêmes, et se garantissent par là de plusieurs violentes tentations; elles échappent par cette subtilité sainte aux pièges du démon, de même que les petits poissons s'échappent aisément des filets à cause de leur petitesse, pendant que les plus grands y demeurent enfermés. Elles résistent et meurent aux affections de la nature, à la pente qu'elle a au péché, au plaisir, à la recherche excessive des commodités de la chair, et elles ne s'occupent pendant toute la durée de leur vie qu'à la mortification, à l'anéantissement et à l'abnégation d'elles-mêmes. Voici donc les trois principaux points de la conduite qui les rendent victorieuses et triomphantes dans toute sorte de rencontres :

Premièrement, elles veillent soigneusement à la garde de leurs sens, et ne leur donnent aucune liberté ; mais elles les lient et les retiennent comme avec un frein perpétuel, si ce n'est que l'honneur de Dieu demande qu'elles en usent autrement.

Secondement, elles s'exercent continuellement et avec ferveur à l'oraison, source d'eau vive qui lave et purifie leur intérieur.

Troisièmement, elles entrent dans la Passion de Jésus-Christ, elles impriment l'esprit de ses souffrances sur leur cœur embrasé d'amour ; elles détruisent par ce moyen toutes les mauvaises pensées, et étouffent les désirs criminels de la chair. Car, si elles ressentent quelque affection sensuelle, ayant aussitôt recours à Jésus-Christ, elles se retirent promptement dans la profondeur de ses plaies, et tous les mauvais désirs étant forcés de s'éloigner d'elles, ils ne peuvent leur nuire en aucune façon. Ainsi ces personnes, après s'être dépouillées de toutes sortes d'images et de fantômes, obtiennent une véritable paix par la pureté de leur conscience ; et c'est là qu'environnées du souverain bien d'une façon simple, cachée et surnaturelle, comme sous un nuage de résignation et une sainte obscurité, elles se reposent exemptes de toute illusion, goûtant une paix profonde dans

ce néant où elles se sont ensevelies, pour plaire à Dieu, par un parfait renoncement d'elles-mêmes. Plongeons-nous donc sans cesse dans les plaies sanglantes du Sauveur, imprimons intérieurement au fond de notre cœur l'excès de ses souffrances, de ses douceurs et de son amour, et gravons extérieurement sur nos fronts et sur nos poitrines la marque salutaire de la Croix : car on ne saurait trouver pendant cette vie d'armes plus fortes pour surmonter toutes sortes de dangers et de tentations.

CHAPITRE VIII

DE LA MANIÈRE DONT ON DOIT USER DES DONS DE DIEU ; DU RECOUVREMENT DE LA GRACE ET DE LA SIMPLICITÉ TOUTE NUE DE LA FOI

Dieu tout-puissant et infini ne nous accorde jamais ses dons pour que nous les possédions seulement, mais afin que nous les fassions servir à procurer sa gloire. Nous devons donc nous appliquer à faire profiter les grâces que nous avons reçues de lui, et à bien reconnaître ce qu'il veut que nous opérions par elles : car il ne répand jamais sa semence que pour en recueillir du fruit, et il n'envoie pas sa consolation

simplement pour adoucir nos maux, mais il nous la donne pour nous attirer à lui, nous faisant dépouiller de toutes choses et de nous-mêmes, afin qu'il puisse se donner à nous.

Que si quelqu'un était si fidèle à Dieu et à soi-même que de faire toutes choses sans consolation et sans soulagement, cela serait et bien plus glorieux à Dieu, et bien plus utile et plus agréable à la créature : le mérite étant plus grand, la récompense serait plus abondante. Nous ne sommes pas au temps de la joie et de la consolation : l'une et l'autre sont réservées à celui de la récompense, que nous attendons dans le siècle à venir. Il vaut bien mieux refuser même et rejeter en cette vie cette récompense, puisque nous n'avons rien qui convienne mieux à cet exil que la persécution, les disgrâces et l'adversité : car ce monde n'est pas un séjour de consolation, mais une vallée de larmes, et il pourrait arriver aisément que la consolation devînt la perte et la ruine de tous nos biens. De plus, lorsque Dieu, par sa miséricorde, nous envoie cette sorte de soulagement, c'est bien souvent à cause de la fragilité et de la faiblesse humaine ; car il est certain que celui-là recevra moins de consolation dans le siècle à venir, qui aura désiré d'en avoir davantage ici-bas.

C'est une marque qu'on n'est point dans la ré-

signation véritable que de refuser de servir Dieu à ses dépens. La connaissance, le sentiment, l'expérience de quelques douceurs dans cette vie, est trop souvent ambitionnée par des personnes qui auraient bien plus de sujet de se réjouir, si elles possédaient la foi toute nue et toute pure, sans nulle autre connaissance : car la foi pure, simple et nue, est mille fois plus louable, plus noble, et de plus grand mérite. C'est cette foi qui est digne que Dieu se découvre à elle d'une façon surprenante, en lui-même et en son essence admirable. La foi simple et pure est notre partage dans cet exil ; la science et l'intelligence sont réservées pour le siècle à venir. Tout notre salut et nos bonnes œuvres tirent donc leur origine de la foi. Si vous demandez à une personne quels sont ses parents : elle répondra, comme elle l'a appris, que ce sont tels ou tels, et elle croit ce qu'on lui en a dit. Ainsi on entend dire que celui-ci ou celui-là est mort : on y ajoute foi, quoiqu'on ne le voie point. Il en est de même des mystères de l'Église : il les faut croire. Que c'est donc véritablement une belle chose que d'avoir une foi nue ! je dis nue, non pas qu'elle soit dénuée de bonnes œuvres, mais parce qu'elle ne désire point de savoir quoi que ce soit, ni d'être remplie d'aucune consolation sensible.

Or, aucune véritable perfection ne consiste dans les révélations et dans les consolations; c'est une chose très constante, en ce qu'il arrive souvent que, quand ces consolations et ces dévotions sensibles abandonnent une personne, elle devient plus imparfaite et plus portée au vice qu'auparavant. Et c'est ce qu'éprouvent ordinairement ces nouvelles plantes qui ne font que de naître dans le champ de la grâce : croissant en perfection, elles ne trouvent point d'autre remède ni d'autre secours, pour se conserver, que de s'attacher fortement à une foi toute simple et toute nue. Quoique Dieu leur communique en ce temps-là plus rarement ses lumières, c'est pourtant alors qu'elles le possèdent plus abondamment; c'est pour cela que ceux qui s'appliquent à mortifier et à rompre courageusement leur volonté propre, tant dans la prospérité que dans l'adversité, arrivent bien plutôt que tous les autres, par une résignation vraie et sincère dans une foi simple, au comble de la perfection. Ce n'est pas que Dieu n'ait souvent coutume de retirer en quelque manière sa grâce, et cette dévotion douce et sensible, à ceux qui commencent et qui sont encore imparfaits, afin qu'ils apprennent par là à s'humilier, et qu'ils reconnaissent que la première ferveur de leur zèle et de leur amour pour Dieu ne venait pas

d'eux, mais encore afin d'éprouver si, pour l'amour de Dieu, ils persévéreront dans la véritable patience.

Le Seigneur ôte aussi quelquefois à l'homme cet attrait et cette sensibilité de dévotion, parce qu'il a peut-être perdu le souvenir des dons qu'il a reçus, et qu'il a négligé de s'exercer dans de saints désirs. L'onction de la grâce lui est donc ravie, afin que, devenant par ce moyen plus pur, il se dispose à en attirer sur soi une plus grande, à la recevoir ensuite avec un esprit de reconnaissance, à l'estimer par les règles de la sagesse, et à apprendre à ne chercher purement que Dieu seul dans toutes les faveurs qu'il nous accorde.

On pourrait ici présenter cette question : Comment l'homme peut-il recouvrer la grâce qu'il a perdue, et se rendre capable de la recevoir une seconde fois ? C'est ce que je vais expliquer.

Il faut qu'il confesse devant Dieu, avec une profonde humilité, qu'il a méconnu cette grâce et qu'il est indigne de la recevoir ; qu'il s'offre à Dieu dans un esprit parfaitement soumis à ses ordres, pour demeurer, autant de temps qu'il plaira à son Seigneur, privé de toute dévotion et de tout désir sensible. Ensuite il évitera, avec autant de soin que la mort même, toute sorte de

consolations et de plaisirs sensuels ; il se recueillera en lui-même ; il s'appliquera avec quelque sorte de violence aux exercices de piété, et il demeurera attaché inviolablement au culte et au service de Dieu. Il s'occupera aussi avec une forte application à la pensée des souffrances de Jésus-Christ, soit qu'il y trouve du goût, soit qu'il n'y en trouve point. De plus, il recevra avec un humble respect le Sacrement adorable du corps du Sauveur, afin que la vertu de ce Sacrement divin allume en son cœur une charité éternelle pour son Seigneur, qu'elle y détruise et y anéantisse tout ce qui l'éloigne de lui, et qu'il se transforme heureusement en Dieu tout entier et sans réserve. Certes, celui qui aura soin de s'exercer dans toutes ces choses ensemble, ou dans quelqu'une en particulier, recouvrera la grâce du Sauveur, si Dieu n'aime mieux permettre, pour procurer plus sûrement son salut, qu'il en soit privé pendant quelque temps et qu'il demeure dans l'indigence : car sa sainte volonté est souvent que ses plus chers amis soient dans la pauvreté pendant cette vie, privés de toute consolation tant intérieure qu'extérieure, et qu'ils se consument entièrement, suivant son bon plaisir dans le temps et dans l'éternité, au feu de son amour.

CHAPITRE IX

COMMENT NOUS POUVONS ACQUÉRIR ET PRATIQUER LA VRAIE HUMILITÉ ET LA CHARITÉ PARFAITE ET DE QUELLE MANIÈRE NOUS POUVONS CONNAITRE ENTIÈREMENT LA BONTÉ DE DIEU ET NOTRE MALICE

L'humilité est le fondement et la gardienne de toutes les vertus ; c'est elle que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui en est le principe et l'exemplaire, a particulièrement choisie pour abattre et pour détruire l'orgueil du démon ; c'est elle qu'il nous a laissée comme un gage très précieux, et qu'il nous a commandé de suivre comme la voie la plus assurée du salut éternel lorsqu'il a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*. C'est cette même vertu que l'Apôtre appelle la puissance du Seigneur. Je me glorifierai, dit-il, afin que la puissance de Jésus-Christ habite d'autant plus en moi. Il ne faut donc point que personne rougisse du mépris de soi-même, ni des œuvres d'humiliation et d'abaissement, puisque c'est ce mépris et cette humiliation qui nous rendent semblables à la majesté même du Roi

de gloire. Enfin, sans l'humilité, toutes les autres vertus dégénèrent en autant de vices.

Mais qu'est-ce que la véritable humilité ? Certes, ce n'est rien autre chose qu'un abaissement profond du cœur et de l'esprit que la justice demande de nous en présence de la majesté de Dieu, et auquel nous sollicite l'amour que nous lui portons.

Or, il y a deux sortes d'humilité : l'une qui a de l'éclat sans ardeur, et l'autre qui est lumineuse et ardente tout ensemble. L'humilité éclatante est celle qu'on pratique par raison plutôt que par amour. Car, quand l'homme considère son abaissement et la grandeur de Dieu, son infidélité et la fidélité de ce Maître suprême ; lorsqu'il voit, d'un côté, ce que c'est que Dieu et combien de faveurs il en a reçues, et de l'autre, ce qu'il est lui-même et combien d'outrages il lui a faits, il trouvera, s'il veut faire réflexion sur ces choses, un grand nombre de raisons qui le porteront par justice à s'abaisser et à s'anéantir.

Mais, parce que cet homme, dans ce cas, agit plutôt par raison que par amour, cette sorte d'humilité est plutôt éclatante qu'embrasée : car, encore qu'il trouve dans ces raisons de quoi se mépriser justement lui-même, il ne peut pas néanmoins souffrir avec paix et douceur d'être l'objet du mépris des autres ; se voyant méprisé

par eux, il se met aisément en colère, sa raison s'obscurcit, et il oublie ce qu'elle lui avait fait voir auparavant : qu'il est digne d'être exposé aux mépris de tout le monde.

Il est certain que l'humilité, aussi bien que toutes les autres vertus, est un acte de la volonté, et de même que nous ne les connaissons que par le moyen de la raison, de même aussi nous n'y trouvons de plaisir ni de goût que par le moyen de l'amour ; car on ne trouve en aucune vertu ce goût qui est au-dessus de la nature que par la charité.

L'autre sorte d'humilité, que nous avons appelée lumineuse et ardente tout ensemble, se pratique plutôt par amour que par raison. Car, lorsque l'homme vraiment humble, réunissant par amour toutes ses forces, s'élève de tout son pouvoir à Dieu qui l'excite et le porte à considérer ce qu'il est en lui-même, et combien il faut qu'il soit grand et admirable au delà de tout ce qu'on en peut dire puisque toutes les créatures ne sont capables de le renfermer ni de le comprendre, combien lui seul doit être puissant et élevé, puisqu'il a fait toutes les créatures de rien, et que sa puissance a autant d'étendue que sa volonté ! De plus, il nous a créés pour un si haut degré d'honneur, qu'il n'y a point de créature qui eût osé penser que Dieu l'eût dû choisir pour une si

grande gloire, et nous ne pouvons concevoir nous-mêmes comment il eût pu nous rendre plus grands; car, ne pouvant pas faire que nous fussions des Dieux par nature, puisque c'est un avantage qui ne peut convenir qu'à lui seul, il a fait que nous fussions des Dieux par grâce, en nous rendant capables de posséder avec lui, dans l'union d'un amour éternel, une même béatitude, une même joie, un même royaume! C'est pourquoi il nous a créés à son image, afin que, par cette ressemblance, nous pussions lui être unis, et que nous lui devinssions semblables par la possession des vertus autant que l'état de la condition humaine le peut permettre.

Il a aussi créé le ciel et la terre et tout ce qui est sous le ciel pour notre usage et pour notre utilité, afin que, ne servant que lui seul et gardant ses commandements, nous jouissions avec lui d'un bonheur éternel. Mais quand nous violons ses commandements par une désobéissance et une malice réfléchie, nous méritons d'être privés de la félicité des Bienheureux, et de servir éternellement de matière au feu des enfers. Ce souverain Seigneur, considérant que nous étions destinés à des tourments qui ne devaient point avoir de fin, que nous ne pouvions être rachetés par aucune créature, a été touché de compassion à la vue de nos misères, et n'a pas épargné son

propre Fils unique, qui est cette charité incompréhensible dans laquelle Dieu le Père se connaît parfaitement lui-même et toutes choses, par laquelle tout a été fait ; qui n'a qu'une même essence, une même nature avec lui, qui est l'idée et l'exemplaire de toutes les créatures et le miroir sans tache de la majesté de Dieu. Il n'a pas, dis-je, épargné un Fils si cher et si aimable, mais il l'a livré pour nous tous à la mort et à la mort de la Croix, afin de nous rappeler de notre exil à cette félicité éternelle dont nous étions bannis, et pour laquelle il nous avait créés dès le commencement du monde.

Lors donc que l'homme humble et enflammé de l'amour divin voit par les yeux de cet amour l'excès de la grandeur et de la bonté de son Dieu, quand il considère combien sont admirables les choses qu'il a faites pour nous, et pourquoi il les a faites, quand il reconnaît qu'elles sont un pur effet de son amour, puisque cela n'ajoute rien à son bonheur; quand, d'un autre côté, cet homme voit ce qu'il est lui-même, et la grandeur des péchés qu'il a commis contre ce fidèle et souverain Seigneur, cette considération opposée le pénètre d'un si grand mépris, d'une haine si forte de sa propre personne, qu'il se sent pressé de confesser qu'il ne reconnait point de lieu si bas et si abject dans lequel il ne doive

descendre, et qu'il n'y a point d'anéantissement assez profond pour lui. Il s'étonne de ne pouvoir se mépriser davantage, et il recherche ce qu'il doit faire pour cela. Après avoir examiné toutes choses, il ne trouve point d'autre moyen que de s'en plaindre amoureusement au Seigneur son Dieu, et s'abandonnant de tout son cœur à l'aimable volonté de ce fidèle ami, il se renonce entièrement, et se remet entre ses divines mains pour faire tout ce qui lui sera agréable. C'est là seulement qu'il trouve une véritable paix qu'aucune créature n'est capable d'altérer, personne ne le pouvant plus aller trouver dans l'abîme de son néant où il s'est retiré.

S'il arrivait néanmoins par hasard que quelque créature, ayant rencontré cet homme anéanti, l'abaissât et le méprisât de telle sorte qu'il commençât à en être ébranlé (car il y a bien peu de personnes qui ne soient quelquefois sensibles à la douleur et à la tristesse), loin de s'emporter de colère, il devrait recevoir cette humiliation, non pas comme lui venant d'un homme faible et fragile, mais plutôt comme un don de la main de son Seigneur, qui se sert de cette créature comme d'un instrument pour lui procurer un si grand bien ; il en devrait rendre d'humbles actions de grâces au Tout-Puissant du plus profond de son cœur, et être ravi de joie que le Dieu éter-

nel eût daigné se souvenir de lui. En effet, c'est un plus grand bonheur de passer par les tribulations de ce monde et d'être accablé de misères que d'être exempt de peines et de souffrances : car le Seigneur est auprès de ceux qui ont le cœur dans l'affliction, et les adversités nous font bien plus tôt arriver à la connaissance de nous-mêmes, connaissance bien plus avantageuse pour nous que celle du mouvement des cieux et de toutes les choses qui sont dans le monde. Mais lorsque cet homme humble et dévoué à Dieu se sent pressé de publier les louanges du Seigneur et de lui rendre grâces, tout enflammé de zèle, tout embrasé du feu de l'amour divin, il repasse avec grand soin dans son esprit tout ce qu'il a plu au Dieu de majesté de faire dans la nature humaine, s'arrêtant particulièrement à considérer comme son adorable Sauveur a été le plus pauvre, le plus vil et le plus misérable de tous les hommes pour l'amour de nous. Ensuite il contemple sa vie infiniment humble, sa fidélité, son esprit de vérité et de charité, et il voit que ceux qui l'ont invoqué n'ont jamais été trompés dans leur confiance.

On trouve un si grand nombre de choses admirables dans cette vie, pour peu qu'on veuille y réfléchir et la considérer avec les yeux de l'amour, qu'il est impossible de les décrire. Cet

homme vraiment humilié considère ensuite avec recueillement comment son Dieu, son Maître fidèle, est mort de la plus honteuse, de la plus ignominieuse, de la plus cruelle de toutes les morts : de telle sorte qu'il n'est pas demeuré une seule goutte de sang dans tout son corps. Il est attendri par la vue de ce corps délicat tellement couvert de plaies et déchiré de toutes parts, selon l'expression du Prophète ; il voit que ce Dieu qui s'est fait homme pour pouvoir souffrir, a enduré tous ces tourments par les mains de ses créatures, lui qui ne mourait que pour les élèver à une gloire ineffable et les rendre participantes de sa béatitude ; il admire que toutes leurs cruautés n'aient fait qu'augmenter la force de son amour et son ardent désir de se charger à lui seul de toute la peine due à leurs péchés : il considère comment cet Homme de douleurs est demeuré attaché à la Croix avec tant de honte et de confusion, étendant les bras pour recevoir ses ennemis, penchant sa tête pour leur donner le baiser de paix, ayant le cœur ouvert afin que nous y puissions entrer, et versant tout son sang pour nous laver et nous purifier.

Celui qui médite profondément sur ces mystères y découvre des secrets ineffables d'amour, et détournant son regard sur lui-même, il s'étonne de n'avoir pas consacré sa vie à rendre

grâces à son Sauveur de toutes les choses admirables que cet aimable Maître a daigné faire et souffrir pour son salut. Il déplore d'avoir été peut-être assez ingrat pour le crucifier de nouveau par ses crimes et ses désordres, ce qui n'a pas empêché que ce Dieu de miséricorde ne lui ait accordé son pardon, et ne l'ait même prévenu en envoyant vers lui ses prophètes et ses voyants pour l'avertir, l'instruire et l'édifier par leurs exemples ; tandis que, comme autrefois les Juifs, selon l'expression de l'Évangile, après les avoir couverts d'opprobres pour obéir à ses plaisirs déréglés et contenter ses mauvaises inclinations, il a voulu les mettre à mort.

Lors donc que l'âme humble et transportée de l'amour de son Dieu a trouvé en elle tous ces sujets de surprise et de douleur, elle revient à la considération de la majesté de son Sauveur, de sa fidélité envers nous, opposée à notre bassesse, à notre infidélité envers lui ; elle reconnaît que tout ce que nous pouvons concevoir de l'amour de Dieu pour nous n'est rien en comparaison de la vérité, puisque cet amour est aussi grand que Dieu même, et que, selon l'expression de l'Apôtre, Dieu est charité. Notre entendement, qui n'est qu'une faible créature, est incapable de comprendre cette merveille : car quoique notre Rédemption soit une œuvre grande par excel-

lence, elle est moins admirable que l'amour extrême qui force le Fils de Dieu à l'accomplir. Lors donc que l'âme humble fait entrer sa bassesse en comparaison avec tous ces excès et toutes ces grandeurs, ne trouvant en elle qu'un grand nombre de péchés, et reconnaissant que tout ce qu'elle peut concevoir de son néant est infiniment au-dessous de la vérité, elle ressent en son esprit de puissants mouvements de mépris, de dédain, d'aversion pour elle-même ; elle est si étonnée de n'avoir pas un sentiment plus profond d'amour et de respect pour son Dieu, qu'elle ne comprend pas qu'elle ait pu oublier sa bassesse, son néant, et ce qu'elle doit à son divin Bienfaiteur. Elle est pénétrée de cette vérité, que quand elle rendrait à ce Dieu tout-puissant autant d'honneur que lui en pourraient rendre toutes les créatures ensemble, elle devrait estimer tout cela peu de chose. En effet, quand nous nous abaisserions autant que se peuvent abaisser toutes les créatures, nous devrions croire que c'est encore bien peu, en comparaison de ce que nous avons mérité : parce que n'étant que corruption, que misérables vers de terre, nous n'avons pas laissé d'outrager. par nos affronts et par nos mépris, la sainteté de celui qui nous a aimés d'un amour si désintéressé.

Véritablement, si nous considérions ces choses

avec esprit de foi, nous concevrions un si profond respect pour Dieu et tant d'horreur pour nous-mêmes, que nous ne pourrions former aucune autre pensée que celle de nous abandonner parfaitement, de nous renoncer sans réserve, et de mourir entièrement dans le Seigneur; car c'est dans ces exercices que nous trouverons tout le bonheur de la vie et une douceur divine que celui-là seul peut goûter qui, se renonçant lui-même, est mort dans le Seigneur à tous ses vices, à tous ses défauts, à toutes les créatures.

C'est en cet heureux état que nous nous élèverons à Dieu par notre amour, et que nous deviendrons une même chose avec lui; que nous nous abîmerons dans son essence par notre humilité, et que nous y mourrons parfaitement à nous-mêmes : non pas que nous cessions d'exister, mais notre vie deviendra, par la grâce, la vie même de Dieu; différents exercices de piété nous aideront à arriver à ce haut degré. La considération de sa fidélité, de sa grandeur divine, de notre infidélité et de notre bassesse en est un bien doux et bien saint!

Ayons donc soin de nous y occuper sans cesse; car je ne sache point de meilleure pratique pour nous faire acquérir promptement et l'humilité même et toutes les autres vertus. Bien que d'abord ce ne soit pas sans peine et sans difficulté

que nous nous méprisions nous-mêmes; néanmoins cet exercice nous dispose et nous rend plus propres à la résignation, et nous ne nous emportons pas avec autant de violence contre ceux qui nous offensent : car nous ne les méprisons pas autant que nous le ferions si nous ne nous adonnions pas ordinairement à cette sainte pratique. Lorsque, considérant notre Sauveur pendant le trouble de la tentation, nous voyons la rigueur des tourments qu'il a soufferts, et comment il a été rebuté et méprisé comme un ver de terre, foulé aux pieds de tout le monde, nous avons honte d'être si lâches que de trouver de la peine à souffrir de si petites choses pour l'amour de celui qui en a fait et enduré pour nous de si grandes et de si extraordinaires. Cette pensée nous donne une si forte indignation contre nous-mêmes, qu'à peine sommes-nous capables de nous supporter, et c'est ce qui fait que nous n'avons plus de ressentiment des maux que nous causent nos persécuteurs.

Il faut continuer la pratique de cet exercice purement pour la gloire de Dieu et par le principe d'un amour véritable, plutôt que pour en recueillir le fruit des vertus; car c'est une chose bien plus parfaite de s'occuper uniquement de l'amour de Dieu que de pratiquer les vertus à cause de lui, puisque l'amour est la voie la plus courte et

celle par où nous arrivons le plus promptement à Dieu. Sans le divin amour il n'y a point de vertu dans laquelle nous trouvions ce goût spirituel qui est si fort au-dessus de la nature. Cet amour est l'âme des vertus, et lorsque le cœur de l'homme en est rempli, non seulement il se méprise, mais encore il souffre sans émotion le mépris des autres, et il arrive même à en éprouver de la joie, lorsqu'il n'a point fait de faute qui le lui ait attiré. L'amour qu'il a pour la gloire éternelle de son Dieu fait qu'il ne s'inquiète nullement de toutes les afflictions ni de toutes les douleurs qu'on lui peut causer; et plus ses souffrances sont cruelles, plus il y prend de plaisir et y trouve de consolation. C'est par ce moyen qu'il devient parfaitement semblable à son Sauveur et qu'il lui est agréable, puisqu'il n'y a rien de plus noble et de plus grand que de souffrir avec paix et douceur les afflictions, par un pur amour de Dieu; car, s'il y avait eu quelque chose de plus grand et de meilleur, sans doute que le Dieu tout-puissant n'eût pas manqué de le découvrir à son Fils unique. Souffrons donc de bon cœur la tribulation, afin que nous puissions être semblables à notre divin Rédempteur. Ne faisant aucun état des maux que nous souffrons ni de notre abaissement, tenons plutôt à grand honneur que Dieu nous juge dignes de souffrir pour son amour.

Cette pensée nous fait entrer dans la véritable connaissance de notre néant, nous fait gémir de la vie que nous avons passée dans le désordre et dans l'erreur, et nous fait clairement connaître combien nous nous sommes éloignés de Dieu en courant après tous ces riens pour lesquels nous avons eu de l'amour et de l'estime : c'est elle qui produit la véritable humilité. Or, celui qui ne peut pas souffrir avec égalité d'esprit le mépris qu'on fait de lui, et qui sent de la complaisance pour l'honneur qu'on lui rend, n'a point encore d'aversion pour lui-même et n'est point parfaitement humble, mais il porte encore au dedans de lui la racine et le principe de l'orgueil. L'homme véritablement humble ne s'efforce point de le paraître ; plutôt que de s'enorgueillir de l'honneur qu'on lui rend, il se réjouit du mépris qu'on fait de lui ; et tandis que les personnes du monde ont de la haine pour leurs ennemis, celui-ci tourne toute son aversion contre lui-même, reconnaissant qu'il n'a point de plus cruel ni de plus capital ennemi. Le monde et le démon ne nous peuvent vaincre si nous ne leur prêtons des armes. Lorsque nous sommes victorieux de nous-mêmes, nous le sommes de tous nos ennemis.

Enfin, si quelqu'un désire de posséder la vertu d'humilité dans sa perfection, qu'il apprenne à aimer Dieu avec ferveur et qu'il lui demande cette

grâce; car c'est Dieu qui accorde à nos continuelles et ardentes supplications la vertu de charité, et la charité est la mère de l'humilité : en sorte qu'à mesure que l'amour de Dieu croît en nous, l'aversion sainte de nous-mêmes s'y fortifie; l'amour nous fait connaître avec combien d'injustice nous nous aimions auparavant et de quelle manière nous devons nous aimer dans la suite. Nous nous aimons véritablement autant que nous nous abaissons et que nous nous prosternons devant la Majesté divine, et Dieu est d'autant plus élevé et glorifié en nous que nous nous humilions et anéantissons davantage. Ainsi notre parfaite élévation consiste dans l'abaissement, et l'abaissement fait notre parfaite élévation : car, plus nous nous élevons par l'orgueil et par l'amour de nous-mêmes, plus nous perdons la grâce de Dieu et la vertu qui en découle; plus nous nous abaissons et nous nous méprisons pour l'amour de Dieu, plus sa grâce s'augmente en nous.

L'homme réellement fondé dans l'humilité sent en son cœur une pente vers l'abaissement, et ne saurait avoir de repos qu'il ne soit descendu jusqu'à la dernière place; lorsqu'il y est arrivé, il est satisfait, il cherche à demeurer le plus possible dans cet état, et la pratique de l'humilité se change pour lui en une sainte habi-

tude. Or, descendre à la dernière place n'est autre chose que de ne se réserver rien en propre ; et comme, pendant que nous sommes dans ce corps mortel, il nous reste toujours plusieurs choses à abandonner et à mépriser, nous devons toujours rechercher la dernière place : car il n'y a point de personne si humble qui ne le puisse devenir encore davantage, et l'amour que nous avons pour Dieu n'est jamais si grand qu'il ne puisse encore beaucoup s'accroître. Nous ne saurions donc jamais trouver un lieu assez bas ni assez profond, et nous ne devons jamais cesser de nous humilier et de nous abaisser de plus en plus. Le cœur véritablement humilié est un grand vaisseau dans lequel Dieu verse abondamment sa grâce et toutes les vertus ; mais l'humilité est d'une si grande difficulté, que nous avons besoin que Dieu nous l'apprenne lui-même, et nous enseigne intérieurement ce qui ne se peut exprimer par des paroles.

Lors donc que nous avons offensé Dieu par nos péchés et que nous avons perdu ou blessé la charité, l'humilité seule peut nous réconcilier avec lui : car l'humble connaissance de nos fautes est si agréable aux yeux de Dieu qu'elle nous obtient le pardon de tous nos péchés. Plus celui qui possède la vraie humilité croît en vertu, plus il s'estime petit, plus il est touché

du nombre et de la grandeur de ses fautes. Il tire avantage de tout : s'il vient à être malade, il reçoit de la main de Dieu la maladie avec action de grâces, et la santé n'est pour lui qu'un moyen de s'employer avec plus de zèle à procurer la gloire de sa divine Majesté et le salut du prochain. S'il est dans le mépris, il bénit encore Dieu, sachant qu'il en mérite davantage ; s'il est dans l'honneur, il s'en reconnaît indigne et se méprise encore plus. Il croit que tout le monde doit avoir de l'autorité sur lui, et qu'il n'en doit avoir sur personne. Enfin cette admirable vertu lui cache le mérite de ses bonnes œuvres et lui exagère ses défauts ; d'autre côté, elle le rend doux et miséricordieux envers le prochain, dont il élève les moindres vertus, et diminue les imperfections et les défauts. En un mot, s'il ne peut détourner le blâme qu'on fait du prochain, il se retranche dans l'intention qu'il juge toujours bonne, rejetant tout ce qu'il ne peut excuser sur la faiblesse ou sur l'ignorance, toujours inséparables de la condition humaine.

CHAPITRE X

CONTINUATION DU MÊME SUJET

Tous ceux qui désirent acquérir l'humilité parfaite, et entrer dans ce chemin le plus droit et le plus sûr pour nous conduire à l'amour de Dieu et à toute sorte de sainteté, doivent, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, reconnaître qu'ils ne peuvent rien sans la grâce de Dieu ; considérer d'un côté sa grandeur infinie, la fidélité qu'il a pour eux, et de l'autre, leur néant et l'infidélité avec laquelle ils l'abandonnent ; apprendre à faire un parfait mépris d'eux-mêmes et se persuader qu'il n'y a personne, si élevé qu'il soit d'ailleurs, qui puisse, après l'exemple du Sauveur, s'humilier et se mortifier assez, quand même il souffrirait autant lui seul que toutes les créatures ensemble ont jamais souffert.

Ces sentiments feront naître en celui qui est vraiment humble une liberté sainte et une forte confiance en Dieu : car, plus l'humilité est profonde, plus cette liberté est grande. Il élèvera aussi son esprit de toutes ses forces pour le glorifier, et lui rendre grâces de toutes les faveurs

qu'il en a reçues ; et quand il pourrait le combler d'autant de louanges et d'actions de grâces lui seul, chaque moment de sa vie, que toutes les créatures ensemble l'en ont comblé depuis le commencement de leur être, il doit néanmoins estimer tout cela fort peu de chose, ou même rien du tout ; ce lui sera un moyen de se croire toujours dans l'impuissance de s'abaisser autant qu'il le doit, et d'honorer, de remercier et de glorifier Dieu autant qu'il y est obligé. Il se trouvera ainsi rempli d'une joie très sensible, de voir que ce défaut et cette impuissance où il se trouve à l'égard de Dieu, ne viendra que de la majesté et de la grandeur infinie de cet Être Suprême. Car il ne faut point qu'il cherche à se contenter lui-même et à trouver sa consolation en quelque sorte d'exercices que ce soit, mais il doit faire tout ce qu'il fait pour la seule gloire de Dieu ; et lorsqu'il sent quelque peine et qu'il éprouve des difficultés en le servant, il faut qu'il reçoive tout de la main du Seigneur, et qu'il croie que Dieu permet que cela arrive de la sorte afin de le rendre solidement humble. Ainsi, par un véritable esprit d'abaissement, il s'estimera indigne de toute joie spirituelle et de toute consolation divine ; il s'abandonnera à la conduite de Dieu sur lui pour le temps et pour l'éternité, et trouvera dans cette résignation plus de bon-

heur que dans le pouvoir d'user éternellement de sa liberté.

En effet, quoiqu'il n'y ait point d'action qui nous donne autant de joie que de publier les louanges de Dieu, il y a néanmoins bien plus de plaisir et de satisfaction à lui appartenir et à être tout à lui, puisque cet abandon semble nous faire entrer plus avant en Dieu, et forme en nous, pour ainsi dire, plutôt un état passif d'union avec Dieu qu'une action de notre âme qui se remet entre ses mains. Au reste, si l'on veut faire passer cette humilité en habitude, il faut être soigneux de la pratiquer souvent, car il n'y a que l'assiduité de l'exercice qui fasse une autre nature, c'est-à-dire qui change et qui corrige les inclinations naturelles ; et si l'exercice a cette vertu, combien, à plus forte raison, la grâce qui agit en cet exercice l'aura-t-elle !

Enfin le Soleil éternel et divin peut répandre immédiatement les rayons de sa lumière sur cet homme humble, parce qu'il s'est comme absorbé lui-même dans son propre néant, qu'il se tient immédiatement assujetti à Dieu, et que, sans regarder ni devant ni derrière lui, il ne lève les yeux en haut que pour y voir cet unique objet. Et ce qui nous sert le plus pour arriver à cet heureux état, c'est un respectueux silence et une retraite de corps et d'esprit dans la solitude.

De plus, cet homme s'abaisse, se prosterne et s'anéantit au-dessous de toutes les créatures, même au-dessous du moindre ver de terre, qui n'a jamais offensé Dieu, quoiqu'il n'en ait pas reçu d'aussi grands bienfaits que lui. Il a un profond respect et une extrême révérence, non seulement pour son Créateur, mais encore pour tout ce qu'il voit en Dieu, comme la très glorieuse Mère de Jésus-Christ, tous les Anges, les Bienheureux, l'Église sainte, et les Sacrements.

L'humilité chasse toute sorte de douleur et de tristesse, et il n'y a que celui qui est vide de cette excellente vertu qui soit assujetti aux peines et aux souffrances, filles de l'orgueil. Car, si l'Ange de lumière eût été humble, il ne fût jamais devenu Ange des ténèbres; sa chute n'a été que la punition de son orgueil. De même que Marie, cette glorieuse mère de Dieu, n'a jamais été souillée de la moindre tache du péché, parce qu'elle était parfaitement humble, de même celui qui serait rempli d'une véritable humilité ne commettrait jamais aucun crime, et Dieu pourrait opérer et accomplir en lui, sans aucun obstacle, toutes ses volontés. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin : « Si l'on me demandait « lequel de tous les hommes est le meilleur, je « répondrais que c'est le plus humble ; et si l'on « me faisait cent fois la même demande, je ferais

« toujours la même réponse. » Mais considérons maintenant les actions et la conduite de celui qui est véritablement humble, c'est-à-dire de quelle manière il agit en toutes choses.

Premièrement, commençant par soi-même, il reconnaît parfaitement sa propre indignité, son abjection et son néant. Comme il s'est rendu indigne par ses péchés de toutes les grâces et de tous les bienfaits qu'il pouvait recevoir de la libéralité de Dieu, et passible aussi de tous les supplices, de toutes les afflictions et de tous les tourments que Dieu lui-même et toutes les créatures lui peuvent faire ressentir, il confesse qu'il ne mérite point que Dieu l'ait tiré du néant par la création ; il ne cesse jamais de lui rendre grâces, de tout son pouvoir et avec beaucoup d'humilité, de sa conservation ; il avoue aussi qu'il n'a aucunement mérité tous les effets de la grâce et tous les biens dont Dieu l'a comblé. Il fait donc une offrande à la gloire de Dieu tout-puissant, et de sa propre personne, et de toutes les choses du monde, qu'il regarde comme autant de ruisseaux sortis de la source féconde de ses miséricordes infinies ; il ne s'élève au dedans de lui-même pour aucune grâce ni pour aucun don de Dieu, soit de science, de sagesse, de force, de beauté, de richesse, ni pour quelque autre avantage que ce soit ; au contraire, il s'estime indigne de

toutes ces faveurs, et il n'en reconnait aucune autre cause que la seule bonté de Dieu. J'ose donc assurer hardiment que Dieu ne trouve en cet homme aucune résistance à ses dons et à ses richesses, et que c'est pour cela qu'il le conduit au comble de la perfection : car lorsque Dieu veut agir en lui, il y trouve une liberté entière et un parfait dégagement. Cet homme qui reçoit l'impression de Dieu, la suit, et coopère avec elle, comme fait l'instrument à la production de l'ouvrage. Il publie pareillement qu'il est indigne du lieu qu'il occupe, lorsqu'il est assis ou debout ou lorsqu'il est couché, et il ne s'attribue rien que ce qu'il tient de lui-même, c'est-à-dire le péché et toute sorte de défauts. Quoiqu'il s'humilie sans cesse, il regarde son humiliation comme une justice et ne s'en attribue aucun mérite. Soit donc qu'il boive ou qu'il mange, ou qu'il fasse quelque autre action, il cherche le lieu le plus abject de la maison, il prend la dernière place à table, et se contente des moindres mets qui s'y servent : en un mot, il désire que dans toutes les choses dont la nature ne se peut passer, le partage le plus vil et le plus désavantageux lui échoie ; il souffre avec joie les rebuts et le mépris de tous les hommes, sans croire jamais recevoir trop peu ; mais, se jugeant indigne de tout don, il avoue qu'il n'a rien mérité ni pu mériter de Dieu.

Il est affable, doux, et bref en ses discours; il est sincère et véritable en ses réponses; il est simple et modeste dans sa conversation et dans son vêtement ; il est prêt à rendre service à tout le monde sans déguisement; il pratique l'humilité dans tous ses exercices et dans toutes ses œuvres intérieures et extérieures, devant Dieu et devant les hommes, en sorte qu'il ne peut être un sujet de chute et de scandale pour personne. Ainsi il surmonte, il abat, il chasse l'orgueil, qui est la source, l'origine et la cause de toute iniquité : car l'humilité brise et dissipe toutes les chaînes, tous les pièges du démon, du monde et du péché ; elle règle et modère toutes les facultés de l'homme; elle le place sur le trône de la vertu, et lui ouvre la porte du royaume des cieux. Aussi Dieu, écoutant favorablement ses prières, le comble de ses grâces. Notre-Seigneur Jésus-Christ même, qui est la pierre de l'angle, comme parle l'Écriture, est le fondement sur lequel il bâtit en toute humilité l'édifice de toutes les vertus, monument sublime qui doit aller à l'éternité.

Enfin cet homme demeure sans plainte et sans douleur en toutes choses, parce que, recevant tout ce qui lui arrive de la main du Seigneur, il ne murmure contre aucune créature, quelque honteux et quelque indigne traitement qu'il en

reçoive ; au contraire, quand il serait troublé, banni, maltraité, accablé de coups, et même livré à la mort par les autres, il ne croirait point qu'ils lui eussent fait d'injustice ; il ne les accuserait, en aucune manière, du tort qu'il en aurait reçu ; et ainsi il souffrirait la mort sans peine. Car, comme il reçoit tout de la main de Dieu, il croit que tout lui est utile et avantageux, Dieu ne donnant rien à celui qu'il aime que ce qui lui est le meilleur : ce qui est aussi certain qu'il est certain que Dieu est vivant. L'humilité est donc le chemin le plus court, le plus droit, le plus sûr pour arriver sans peine à l'amour de Dieu et à la perfection de toutes les vertus.

CHAPITRE XI

DE LA PATIENCE ET DE LA RÉSIGNATION EXTÉRIEURE DANS TOUTE SORTE D'ADVERSITÉS ET DE TENTATIONS

La patience, la résignation, l'obéissance et toutes les autres vertus sont filles de l'humilité.

La résignation accompagnée de patience est de deux sortes : l'une intérieure, l'autre extérieure. Vous pourrez connaître à ce signe que vous possédez la première, si vous recevez de la main du

Dieu tout-puissant tout ce qui vous arrivera du dehors comme un épanchement de la source infinie de charité qui est dans son cœur paternel, et non comme l'ouvrage des créatures ; ainsi vous entrerez bientôt dans une union parfaite avec la volonté de Dieu, et serez reçu dans la compagnie de ses amis qu'il a prédestinés. Vous apprendrez que c'est lui qui permet que toutes les disgrâces dont vous êtes accablé vous arrivent par un effet de sa bienveillance paternelle et de cette charité suprême qu'il a eue et qu'il aura toujours pour vous, charité par laquelle il a fait souffrir à son Fils bien-aimé tout ce qu'on peut imaginer de plus rude et de plus inhumain : car il n'y a point d'autre cause qui l'oblige à permettre les maux qui vous accablent. Ne souffrez donc pas que la grandeur de votre affliction ni le ressentiment de l'injure qu'on vous fait vous ravisse le fruit de votre humiliation, et ne dites point en vous-mêmes : c'est la méchanceté et l'aveuglement des hommes qui me causent tous ces maux ; mais dites plutôt : c'est Dieu qui, par sa miséricorde et par son amour de père, se sert de ces hommes pour me procurer ces grands avantages ; et quoique l'utilité que j'en reçois me soit inconnue, elle est très manifeste à celui qui me comble de ces faveurs. C'est pourquoi je souffrirai de bon cœur tout ce qui m'arrivera, et je n'aurai d'autre

soin dans mes afflictions que d'accomplir sa volonté. Quand même il me donnerait la mort par la rigueur de ses épreuves, je ne cesserai jamais d'espérer en la tendresse et en la charité de ce Père qui vit éternellement, et qui est dans une heureuse impuissance de mourir.

Ce sont là les sentiments dont était transporté Job, ce saint exemple de patience, qui n'attribuait point aux voleurs la perte et le pillage de ses biens, mais qui se consolait plutôt en ces termes : « Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur « me les a ôtés. Cet accident s'est accompli par « l'ordre et le bon plaisir du Seigneur : que son « saint nom en soit béni ! »

Au reste, il s'en rencontre plusieurs qui, par les bonnes dispositions de leur nature jointes à un heureux tempérament, sont si fort portés au repos et à la modération, que la moindre grâce leur fait souffrir avec patience et soumission toutes les adversités qui leur arrivent. Les éléments dont ils sont formés sont dans une juste proportion : leur sang est d'une qualité propre à leur rendre facile la plus humble résignation, et leur appétit irascible est dans le calme et le repos : c'est pourquoi ils n'ont aucune peine à mener une vie paisible et accommodante avec toutes sortes de personnes. De semblables inclinations sont assurément bonnes et avantageuses,

mais ne méritent pas beaucoup devant Dieu, qui ne peut voir de triomphe où il n'y a point de combat. Cette sorte de résignation est faible et languissante, mais la résignation de l'homme de bien doit être forte et vigoureuse, afin qu'elle mérite de recevoir pour récompense la vie éternelle. C'est aussi par elle que la raison, devenant la maîtresse, dompte avec un dégagement tout divin les soulèvements de l'appétit irascible ; et quoique le feu de la colère que causent les choses extérieures produise une sorte d'embrasement, l'eau céleste et rafraîchissante de la grâce doit éteindre ce feu allumé par la passion : par ce moyen la nature reprend la place et le rang dans lesquels Dieu l'avait établie après lui avoir donné l'être.

Et certainement cette faculté qu'on appelle irascible est une excellente puissance de l'âme, pourvu que la vigueur, l'énergie dont elle est la source soit sagement dirigée ; car elle est un secours et un aide puissant qui porte la raison à entreprendre tout ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé, ce à quoi l'âme aspire incessamment suivant l'inclination de sa plus noble, de sa plus excellente partie. Les hommes qui n'ont pas d'autre principe d'action sont aussi de deux sortes, et peuvent être comparés à ces animaux qui nous servent pour la chasse. On en rencontre de

si nobles, de si généreux, que par les seuls sentiments de la nature ils emploient toutes leurs forces à la poursuite de la bête la plus courageuse ou de la proie la plus excellente ; et s'ils rencontrent des animaux bas et méprisables, bien loin de les poursuivre, ils ne daignent pas seulement s'y arrêter, les estimant indignes de leur courage. Ceux-là jappent très rarement et ne laissent pas cependant de rapporter quantité de gibier, quoiqu'ils ne fassent point de bruit ; les autres, au contraire, qui ont les inclinations basses, crient beaucoup et prennent très peu de proie. Les hommes qui sont accoutumés à se laisser facilement emporter à la vengeance, aux disputes et à la colère, sont semblables à ces derniers ; et certes ils font bien voir qu'ils n'ont qu'une timidité de femme, et non pas un courage d'homme.

Mais pour vous, âmes généreuses, qui êtes aidées de la grâce, quel motif puissant pour animer votre courage, quelle obligation de combattre avec ardeur ! Vous dressez tellement vos puissances inférieures, je veux dire l'appétit concupiscible, l'irascible et même le raisonnable, que, gardant un silence intérieur, vous suivez exactement, dans la solitude de l'esprit, les traces de la proie la plus noble et la plus relevée, c'est-à-dire du Verbe éternel de Dieu qui demeure au fond de l'âme. Vous poursuivez de tout votre pou-

voir et de toutes vos forces ce Verbe divin, jusqu'à ce que vous le preniez pour vous en nourrir, pour vous en repaître avec joie par la jouissance essentielle et bienheureuse de sa nature divine et vous transformer en lui. Mais laissez à ces âmes lâches et timides les jouissances animales et terrestres, pour soulager leur nécessité, pour calmer leur agitation. Ainsi tâchez d'être dans l'ordre, le repos au dedans et au dehors, la paix, la tranquillité et la douceur.

Si vous vous sentez agité de quelques mouvements d'impatience dans les adversités, résistez de toute votre puissance, et demeurez ferme comme Jésus-Christ, le plus parfait de tous les hommes, est demeuré ferme lorsqu'il était si fortement saisi par la pensée des supplices qu'il allait endurer, ce qui lui faisait dire avec un grand déchirement de cœur : *Mon âme est triste jusqu'à la mort, et que dirai-je? Mon Père, délivrez-moi de cette heure de tourments.* (Matt., 26; Joann., 12; Luc., 22.) Combien fallait-il que son âme fût travaillée de la présence de sa passion, puisque cette seule pensée le fit tomber en agonie, et lui occasionna une sueur de sang. De même lorsqu'il vous arrive quelque affliction, recueillez toutes vos forces le plus promptement possible, et sanctifiez cette affliction dans sa source, songeant qu'elle est un présent de l'amour de

Dieu même ; tâchez de la présenter en esprit et de l'offrir avec humilité au Père céleste comme une victime choisie et précieuse, en lui disant :
« O Père de toute bonté, voilà votre fils faible et
« indigent qui reçoit aujourd'hui cette affliction
« de votre main paternelle comme le gage le
« plus cher et le plus précieux de votre amour !
« O Père infiniment aimable, s'il faut que je boive
« le calice de cette passion, comme un malade
« qui est obligé de prendre un breuvage amer
« pour chasser les langueurs de sa maladie, que
« votre volonté soit accomplie, et non pas la
« mienne ! La seule chose que je vous demande
« instamment, c'est que, ne pouvant rien sans
« vous, je sois aidé par votre force, et qu'il vous
« plaise de m'accorder la grâce de supporter ces
« souffrances conformément aux ordres de votre
« volonté. »

Que si vous en usez de la sorte, soyez assuré que la clémence du Père éternel tiendra les yeux ouverts et arrêtés sur vos misères, et viendra vous secourir à propos, si vous voulez seulement l'attendre, de même qu'un père qui ne peut pas laisser longtemps son fils, objet de sa tendresse, dans les peines et dans l'affliction sans venir à son aide, sans soulager et adoucir son amertume par la charité de ses entrailles. Prenez garde encore, lorsque vous vous verrez dans la disgrâce,

de ne vous point abandonner au désespoir, et de ne pas dire, en vous défiant de l'amour de votre Père : Dieu m'a mis en oubli, le Seigneur m'a délaissé ; mais pensez plutôt *qu'il châtie celui qu'il aime, et frappe de ses verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants.* (Hebr., 12.) Car il voyait de ses propres yeux que son Fils bien-aimé versait une sueur de sang par l'excès de sa douleur ; il le laissait attacher à un poteau, déchirer cruellement à coups de fouets, sécher comme l'herbe sur le bois de la Croix, et cependant il ne l'aimait pas moins ; au contraire, ce Fils adorable lui était aussi cher dans le moment qu'il était suspendu à la Croix qu'à présent qu'il repose en son sein et dans le plus haut des cieux. Il est indubitable que la même chose est arrivée à ceux qu'il a aimés tendrement. *Ils ont été déchirés, jetés dans des liqueurs bouillantes, consumés par le feu, réduits en cendres et en poussière.* (Hebr., 11.)

C'est de cette sorte que Dieu vous traite, ô âmes généreuses, et si vous désirez plaire uniquement au Seigneur votre Dieu, si vous voulez être reçues dans sa familiarité, acceptez de bon cœur et chérissez les souffrances particulières qu'il vous envoie ; *et si vous persévérez jusqu'à la fin, vous serez parfaites et sauvées,* comme Jésus-Christ, source de toute vérité, en rend lui-même témoignage.

Et certes la résignation de l'âme dans les adversités est comme un excellent instrument qui, par la douceur de ses sons, rend une agréable harmonie; le Saint-Esprit qui en sait toucher les cordes, c'est-à-dire les puissances de cette âme entièrement soumise au Seigneur, y fait retentir des airs d'allégresse si pleins de douceur, que ces accents mystiques montent, dans le secret et dans le silence, jusqu'aux oreilles du Père céleste. On entend sortir de cette âme deux sortes de sons et de chants; les basses rendent un son sourd et obscur, les cordes délicates ou les dessus produisent un son clair et perçant. Pendant que la douleur travaille les forces du corps, il n'en sort qu'un son cassé et lugubre; au lieu que l'âme persévérant dans une ferveur volontaire et dans une humble résignation produit un son délicieux. Or, dans ce mélange charmant de sons différents, l'Esprit-Saint tient la place du maître d'orgue, les puissances de l'âme en sont les gros et les petits tuyaux, et les anges du ciel en font aller les soufflets mystérieux, et font naître tant dans les facultés de l'âme que dans celles du corps les spirituelles délices d'une sainte dévotion, toutes les fois que l'Esprit divin se plaît à y entonner les cantiques élevés du parfait amour. Eh! qui pourrait concevoir la douceur des concerts de l'Esprit-Saint! Certes celui qui

est assez heureux pour les entendre, se sentant rempli de la joie des Anges, croit être présent aux noces de l'Époux, et c'est là comme le prélude, l'avant-goût heureux et sensible que nous avons, dès ce monde, de la joie pure et inaltérable qui nous attend dans la vie à venir.

Considérez maintenant comment les hommes véritablement humbles et patients font de généreux soldats de Jésus-Christ, entièrement dignes de leur Maître ! car qui peut comprendre le sentiment que ressentait dans son cœur ce Roi suprême du ciel en voyant son Fils nouvellement revêtu de pourpre, et dans la disposition d'un vaillant guerrier, marcher à la tête de tous les martyrs visibles et invisibles qui ont paru depuis ce temps-là ! Ce signe de puissance lui a été accordé dans le temps comme la récompense de sa valeur ; car dans l'état si parfait de son éternité cet ornement lui manquait encore, il descendit donc de son trône royal établi dans le palais des cieux, non pas comme un roi triomphant, mais comme un humble serviteur, et se signalant dans le combat, il gagna par la grandeur de son courage ces armes et ces livrées qui le rendent si cher au cœur du Père éternel, si éclatant aux yeux de toute l'armée céleste des Bienheureux, qui avaient soupiré plus de quatre mille ans après le jour où ils le verraient revêtu

de cette pourpre mystérieuse. Il prenait un plaisir infini à s'en voir orné, parce qu'il savait que tous ses élus et ses plus chers amis porteraient une semblable livrée, seraient parés de la même manière ; que son Père qui est dans les cieux serait présent aux rudes combats, aux pénibles travaux de ces martyrs généreux, et qu'ils brilleraient dans l'Église de toute la clarté qui doit rejaillir dans l'éternité de leurs corps glorieux.

Aussi le Dieu tout-puissant a couronné leur patience d'une lumière extraordinaire, d'un éclat prodigieux de gloire, et leur a donné pour récompense la possession entière du royaume des cieux. Les Anges mêmes ne peuvent pas prendre ces insignes de guerre et porter cette couronne de martyr, parce que l'état sublime de la nature angélique ne leur a jamais permis d'exercer cette vertu de résignation qui consiste à souffrir avec patience.

Du reste, le Père éternel, dans la tendresse de ses entrailles, est toujours porté à favoriser une âme de cette gloire ineffable qu'elle possède au-dessus des Anges, et qu'elle mérite en souffrant avec patience les afflictions temporelles dans un corps terrestre et passible. Que si un Prédestiné pouvait souffrir ces tourments rigoureux qui, pénétrant jusqu'au fond du cœur, arrêtent et tarissent la source de la vie naturelle, et sont

d'autant plus agréables à Dieu qu'ils sont plus sensibles ; s'il pouvait, dis-je, les supporter sans le secours d'une consolation intérieure ou extérieure, Dieu lui accorderait comme une faveur insigne la souffrance volontaire d'une si extrême douleur, ainsi qu'il a fait cette grâce à son Fils bien-aimé, lorsque, étant suspendu en la Croix, il lui dit : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (Matth., 27, 46.)

Ce Père si bon, avec toute la milice céleste, voyant son Fils si résigné dans les plus horribles douleurs, ne lui donna pour réponse que la gloire de l'éternité. Tant il est vrai qu'une seule heure de résignation parfaite, dans l'abattement et dans la douleur, pourrait élever l'âme souffrante et désolée à un plus haut degré de perfection que la pratique de toute sorte de bonnes œuvres pendant le cours d'une année entière ! et que, par suite, plus nous sommes soumis et résignés dans l'affliction, plus nous devenons semblables à Jésus-Christ : car Jésus-Christ n'a jamais dit un mot pour se garantir de ses supplices ; il n'a jamais laissé paraître dans ses regards ni dans tout son extérieur aucun défaut de résignation. Il s'est laissé percer de clous les pieds et les mains, et a souffert qu'on lui déchirât cruellement la tête avec une couronne d'épines. Enfin, renonçant à soi-même et à toutes

les consolations de la nature, il a bien voulu, comme parle le prophète, *se laisser réduire par sa passion dans sa mort*. (Ps. 21.)

Oh ! que nous avions besoin de ces prodiges de cruauté, de ces cœurs farouches et impitoyables qui attachèrent Jésus-Christ à la Croix, puisque ce sont leurs actions barbares qui ont fait l'accomplissement et la plénitude de sa gloire et de la nôtre ! Mais ces êtres cruels, ces cœurs inhumains et envenimés ne sont pas moins nécessaires, jusqu'au dernier jour du monde, pour l'épreuve et la préparation des justes à la gloire ; car, selon qu'il est dit dans l'Évangile, *comme il a fallu que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire* (Luc., 24), de même il faut que les Élus, qui sont ses coopérateurs et ses membres, arrivent à sa gloire par les souffrances. Souvenez-vous donc, ô âmes saintes, en quelque amertume que vous soyez plongées, de retracer dans votre mémoire, pour affermir votre courage, toutes les paroles de consolation que Jésus-Christ nous a laissées, comme celle-ci par exemple : *Je vous ai aimés de la même sorte que mon Père m'a aimé*. (Joann., 15.) Souvenez-vous aussi de ses promesses fidèles par lesquelles il nous assure que *tous les cheveux de notre tête sont comptés. Il n'y aura pas un seul cheveu de votre tête de perdu*. (Luc., 21.) Et ailleurs : *Les*

justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. (Matth., 10.) Et dans un autre endroit : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* (Matth., 13.) Et plus bas encore : Dans les afflictions et dans les angoisses de la mort, *regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption est proche.* (Luc., 21.) Enfin c'est à tous ceux qui sont enrôlés dans la milice de Jésus-Christ, qu'on peut adresser hautement ces paroles du grand apôtre : *Réjouissez-vous sans cesse avec le Seigneur : je vous le dis encore une fois, réjouissez-vous.* (Phil., 4.)

Ne vous étonnez point, ô âmes qui brûlez d'amour, si vous n'éprouvez point les douceurs de la consolation divine dans le moment même où vous offrez au Seigneur, dans vos prières, vos croix et vos tribulations, et regardez-vous comme un vase sacré qu'il veut purifier davantage encore, avant que d'y verser le baume de ses consolations célestes. Toutefois soyez assurées que si vous persévérez dans la ferveur de votre zèle et de votre prière, vous avez affaire à un Roi riche et libéral qui ne vous présentera peut-être pas sur l'heure le vin pur que l'on donne aux forts, mais qui du moins vous donnera toujours le vin trempé des malades ; c'est-à-dire que les Anges saints qui sont ses ministres vous apporteront le soulagement inté-

rieur au milieu des larmes de la componction. Croyez que si quelquefois le Dieu tout-puissant ne vous envoie point d'adversités, ce n'est pas pour votre vertu ou votre courage, mais bien parce qu'il vous reconnaît indignes de porter les armes sous l'étendard de Jésus-Christ. Le Dieu des armées ne saurait accepter des soldats timides et qui ne mériteraient pas la gloire de combattre avec lui. Néanmoins son palais royal est grand et magnifique, et il y a *diverses demeures*. (Joann., 14.) Si vous n'avez pas le cœur de vous mettre au nombre des soldats illustres et vaillants, efforcez-vous d'arriver aux moindres charges et aux emplois les plus vils de sa maison : vous y serez heureux quand vous ne serviriez qu'à allumer le feu et à apprêter les viandes, c'est-à-dire à faire naître en vous par vos prières le feu de la dévotion et à lui préparer la matière pour l'entretenir, vous occupant à l'exercice des œuvres de miséricorde. Soyez un exemple de perfection et de sainteté pour tout le monde ; faites reluire la douceur et la paix sur votre visage, la modestie et l'honnêteté dans tout votre extérieur ; gardez, en votre conversation, le milieu entre la trop grande liberté et la trop grande contrainte ; ne vous abandonnez point aux excès de la joie non plus qu'à une extrême tristesse ; que toutes vos actions, toutes

vos paroles soient si justement conduites et réglées, que *tous les hommes, les voyant, glorifient votre Père qui est dans les cieux.* (Matth., 5.) Efforcez-vous de pratiquer toute sorte de bonnes œuvres avec le même repos d'esprit que si vous étiez en effet sur le point d'entrer dans le royaume de Dieu.

Que votre intention se porte si directement vers le Seigneur, que vous fassiez toutes choses uniquement pour son honneur et pour sa gloire, et non point par une vaine complaisance pour les créatures : car Dieu jugera et récompensera toutes vos œuvres, suivant les sentiments qui les auront produites. Si donc votre intention est pure, toutes vos œuvres seront pures, et par suite bonnes ; mais, au contraire, si votre intention est criminelle, toutes vos œuvres seront criminelles et déréglées : car l'intention vicieuse est un souffle empesté qui, par la malignité de son venin corrompu, détruit toute sorte de bien.

Mais, pour entrer dans le détail de tous les états où vous pouvez vous trouver, lorsque toutes choses vous arrivent à souhait, que vous jouissez d'une santé parfaite, que vous êtes dans l'abondance des choses nécessaires, que vos louanges sont dans la bouche de tout le monde, que toutes vos actions sont estimées, que vous

êtes en bonne intelligence avec le prochain, et que tout vous réussit heureusement, faites sortir la vertu de toutes ces choses, changez la nature en grâce, et rentrant dans vous-même pour vous en détacher, dites en votre cœur : « O Père « miséricordieux, vos soldats bien-aimés mar« chent dans la voie étroite parmi les ronces et « les épines, pendant que moi qui suis le der« nier de tous ceux qui vous servent, n'étant « que souillure et impureté, je me promène « dans les lieux les plus vastes de votre palais « au milieu des roses et des lis. Je vois bien, « mon Dieu, que votre providence adorable me « comble de ses biens temporels, parce que vous « connaissez la faiblesse de ma nature fragile, « infirme, et telle que si vous ne l'attiriez à « vous par la jouissance des biens de la terre, « comme on attire les petits enfants en leur pré« sentant des fruits, je tomberais facilement « dans l'abîme de la perdition éternelle. Je vous « fais donc maintenant un sacrifice de moi-même « et de tout ce que je puis par le moyen de « votre grâce, étant tout prêt à souffrir toutes « les misères, toutes les croix et toutes les afflic« tions qu'il vous plaira de m'envoyer ; et chan« tant à votre honneur des cantiques de louan« ges en reconnaissance de tous vos bienfaits, je « m'écrie, en esprit, avec les enfants du peuple

« d'Israël : *Salut et gloire vous soient donnés au*
« *plus haut des cieux !* » (Matth., 21.)

Ainsi offrez en esprit, avec une humilité profonde, à votre Père qui est dans les cieux, votre prospérité même ; car cette sorte de résignation vous pourra mettre si bien aux yeux de Dieu que, par un effet de son amour paternel, il fera passer votre âme de l'état de simple servante à celui d'une reine très agréable devant ses yeux, c'est-à-dire qu'il la rendra sa plus secrète, sa plus particulière amie par l'abondance du zèle dont il remplira votre cœur.

Que si Dieu permet que vous passiez la vie sans beaucoup de tribulations, c'est un témoignage que vous n'êtes point encore au nombre de ces reines qu'il aime ; car toute âme qui veut être la reine chérie et bien-aimée de cet Époux éternel, ne peut se promettre d'arriver à cette gloire que par les feux et les brasiers de la perfection, des persécutions et des déplaisirs qui pénètrent jusqu'à la moelle des os, et qui préparent l'âme de même que l'artisan manie la cire devant le feu pour la rendre capable de recevoir la forme qu'il lui veut donner ; car si le Suprême Ouvrier lui veut imprimer les traits augustes et si aimables de son essence divine et éternelle, il faut absolument qu'elle détruise son ancienne forme, et que, par la connaissance qu'elle aura de cette

sublime métamorphose, dans cette opération surnaturelle, elle se dépouille entièrement du vieil homme, puisqu'il est impossible, aussi bien dans l'état de la nature que dans celui de la grâce, qu'une chose prenne une forme nouvelle et parfaite avant que d'avoir quitté la vieille et l'imparfaite qu'elle avait auparavant.

Lors donc que le Dieu tout-puissant veut opérer dans une âme ce divin changement de sa vieille forme en une nouvelle, il emploie les afflictions les plus cuisantes, qui pénètrent jusqu'à la source de la vie, pour purifier cette âme et la faire ainsi passer dans cette bienheureuse transformation. C'est pourquoi le Père céleste n'a pas accoutumé de purifier légèrement l'âme qu'il veut enrichir de ses dons les plus précieux, et dans laquelle il a résolu de produire un changement si sublime; mais il la baigne, il la plonge, il la précipite dans un océan d'amertume, comme il fit autrefois jeter dans la mer Jonas son prophète, et comme David dit de lui-même : *Tous vos orages et tous vos flots sont venus fondre sur moi.* (Psal. 41.) Je vous dis, en vérité, que Dieu permettrait plutôt que cent mille âmes fussent exposées à quelque danger à l'occasion de cette âme qu'il a élevée si haut et qu'il a choisie par une grâce toute particulière de son amour, que de ne la pas préparer à cette gloire par les souffrances; jusque-là même qu'il

jetterait pour un temps dans les ténèbres et l'aveuglement une infinité de saints personnages, afin qu'ils préparassent ce vase d'élection, par les jugements téméraires et désavantageux qu'ils porteraient contre elle dans cet état d'ignorance. Puis enfin, après avoir ainsi purifié ce vase sacré, il lèverait le bandeau de dessus leurs yeux, et ne traitant pas avec rigueur une faute qu'ils auraient commise par une conduite cachée de sa providence admirable, il leur ferait voir à découvert dans l'éclat de sa lumière divine ce vase d'or pur enrichi de pierres précieuses.

Je dis bien plus : Dieu enverrait un ange du ciel pour disposer par les tribulations cette âme prédestinée au bonheur par la croix, comme nous lisons qu'il en envoya un au saint patriarche Jacob, plutôt que de la laisser manquer de souffrances. Certes l'épreuve des élus n'est pas toujours une épreuve ordinaire ; mais souvent les douleurs que Dieu leur envoie, lorsqu'ils y pensent le moins, sont si étranges et si fort au-dessus des souffrances communes, qu'ils n'en ont jamais conçu de pareilles, qu'ils n'ont même rien appréhendé qui en approche. Soyez pourtant fermes et prenez bon courage, ô âmes affligées, car Jésus-Christ, cet Époux que vous avez choisi parmi tant d'autres, entre dans votre cœur au milieu de vos afflictions et au travers des portes

fermées, pour y verser de nouvelles douceurs et des consolations extraordinaires. Souffrez patiemment les maux que vous ressentez, et faites-en votre purgatoire en ce monde : car l'âme qui a vécu dans la pureté, dans la résignation, dans les souffrances, dont les discours ont été chastes et sans déguisement, s'envole, à la mort, dans les délices du royaume des cieux, où la révolution de mille années paraît plus courte que ne l'est ici l'espace d'un seul jour. Ne laissez donc échapper aucune de vos croix sans en tirer avantage, mais dites en vous-mêmes : « Seigneur mon Dieu, je « vous offre cette affliction qui m'est bien due ; « je l'unis aux souffrances de votre Passion ado- « rable, afin que, participant à la vertu de vos « souffrances, elle devienne, par cette union, « agréable aux yeux de votre Père, comme fut « rendue sainte et profitable, par le mérite de la « vôtre, la mort du larron attaché à la croix avec « vous. »

Donnez-vous de garde surtout, lorsque vous êtes dans l'affliction, de vous abandonner à aucun découragement, car un désordre en enfante un autre, et jette l'âme, pour l'ordinaire, dans le trouble et l'agitation, outre que cet abattement de l'esprit est une croix intérieure plus rude et plus pesante à l'âme que toutes les peines qu'elle souffre au dehors. Tâchez donc, dans tous les

maux qui vous arrivent, de demeurer dans l'ordre de Dieu, parce que c'est ainsi qu'il veut éprouver ses élus ; et bien que souvent ils ne sentent que la douleur de leurs souffrances au dehors et une amertume insupportable au dedans, néanmoins l'opération de la grâce, agissant par le mérite de la Passion de Jésus-Christ, ne laisse pas de passer plus avant en eux, et emportant au dehors la rouille invétérée du péché, elle purifie leurs âmes, au dedans, de toutes leurs inclinations terrestres et animales : en sorte que l'Esprit-Saint venant à découvrir la face de l'âme, et la menant de clarté en clarté, lui imprime sa propre image.

Enfin les tentations de la chair corrompue et les attaques de l'esprit malin sont une sorte de préparation, après laquelle l'âme demeurera entièrement assujettie aux ordres de Dieu. Quelque déréglées, quelque impures que puissent être les pensées qui naissent en elle, si au moment de leur naissance ou même après qu'elles sont dissipées, elle se tourne vers Dieu par de fervents désirs, ces pensées funestes sont chassées et s'évanouissent, sans que l'âme en reçoive aucune souillure, quelque odieuses qu'elles puissent être, pourvu que la volonté refuse d'y donner son consentement. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin : « Que la chair produit des concupiscences

« charnelles, mais qu'elle ne nuit point lorsque la « raison, bien loin d'y consentir, y forme une « généreuse résistance, aimant mieux être sem- « blable en pureté aux Anges du ciel que d'être « conforme aux animaux plongés dans la fange, « et aux démons de l'enfer. » Et certes la justice infinie de Dieu bénit cette conduite, et ne laisse jamais sans récompense une âme qui renonce, pour l'amour de lui, qu'elle ne voit point, à son plus cher ami qui est toujours devant ses yeux, et qui lui est inséparablement uni, je veux dire à son propre corps, qu'elle fait languir et dessécher dans ces épreuves afin de plaire à Jésus-Christ. Il est en effet digne de la justice divine de récompenser au centuple cette action par la grâce dont cette âme est fortifiée pendant cette vie, et par les joies chastes et inaltérables dont elle sera comblée éternellement dans la gloire.

Lors donc, ô âme constante, que vous êtes agitée de mouvements impurs, faites un sacrifice à Dieu de vous-même dans une parfaite humilité, et dites-lui de toute l'effusion de votre cœur : « Mon Seigneur et mon Dieu, qui sondez la pro- « fondeur des cœurs et qui pénétrez toutes mes « pensées, vous savez combien je souhaiterais de « vous présenter un esprit tout pur et tout cé- « leste ; mais ne possédant qu'un vase plein de « corruption et de pensées qui me sollicitent au

« mal, je vous l'offre néanmoins tel qu'il est, et
« je vous l'offrirais encore bien plus volontiers
« s'il était plus digne de vous être consacré.
« C'est pourquoi je vous prie, mon Dieu, de le
« laver dans votre sang précieux, afin de le ren-
« dre capable de l'infusion de vos grâces, qui
« seules peuvent vous le faire trouver agréable ;
« je vous conjure de l'enrichir de toute la beauté
« et de toute la gloire à laquelle votre tendresse
« paternelle et votre providence infinie m'ont
« prédestiné, avant que les cieux fussent créés
« et que le globe de la terre fût formé. »

La dernière sorte de résignation est, lorsque le cœur qui est le père des bons désirs se porte tellement à l'obéissance qu'il ne veut plus vivre par lui-même, mais qu'il vit et qu'il règle toutes ses actions par le conseil prudent et salutaire d'un Directeur habile et éclairé. C'est là la voie la plus assurée pour arriver au ciel, et par laquelle on évite plus aisément les embûches du démon. Toutes les œuvres qui se pratiquent dans cette résignation surabondent de grâce ; mais il est bien difficile de discerner si celles que l'homme de bien fait par son propre mouvement viennent de la nature ou de la grâce. Le chemin de l'enfer est fermé à celui qui anéantit sa propre volonté ; ce qui a fait dire à saint Bernard : « Qu'il n'y aura que la volonté propre qui sera

« brûlée dans l'enfer. Détruisez la première, et « le dernier ne subsistera plus ; car, à mesure « que l'homme se quitte et sort de lui-même, « l'esprit de Dieu entre et habite en lui. »

Que de religieux perdent le fruit de leur martyre parce que, étant remplis de leur propre volonté, ils se servent de guides à eux-mêmes, suivent leur propre jugement, et se recherchent dans tout ce qu'ils font ! d'où il arrive que, par leurs plus laborieux exercices, ils ne méritent qu'une médiocre béatitude, ou peut-être point du tout ; tandis qu'ils seraient de grands saints devant Dieu, s'ils faisaient ce qu'ils font par l'obéissance.

CHAPITRE XII

DE LA PARFAITE RÉSIGNATION INTÉRIEURE DE L'AME ET DU TRANSPORT PAR LEQUEL L'ESPRIT S'ABIME TOUT EN DIEU, ET DEVIENT UNE MÊME CHOSE AVEC LUI AU MOYEN D'UNE PAUVRETÉ VÉRITABLE, ET DE PROFONDS SENTIMENTS DE MÉPRIS POUR SOI-MÊME

Nous avons parlé jusqu'à présent de la résignation qui appartient à l'âme, en tant qu'elle communique la vie au corps, et à laquelle on

donne le nom de résignation extérieure. Il faut traiter maintenant de la résignation intérieure qui a rapport à l'esprit seul, qui ne se sert point d'organes corporels pour agir, mais dont les opérations pures, immatérielles et indépendantes du temps, s'élèvent jusqu'à un bien incorporel et incréé qui est Dieu même. C'est là que l'esprit, attiré d'en haut et faisant effort en toutes ses puissances, agit par une vigueur surnaturelle, est embrasé d'un amour tout divin, et s'attache à cet être pur et séparé de toute matière, non dans le dessein de rien recueillir dans le temps, mais par un violent désir de l'éternité ; et se dépouillant entièrement de soi-même, il abandonne sincèrement tout ce qu'il est, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il aime, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il possède. Toutes ces choses se sont évanouies devant lui ; elles ont péri, elles ont disparu dans l'abîme sans fond de la Divinité, et il est devenu en quelque sorte, à l'égard de tout ce qui est ici-bas, sans mouvement, sans vie, sans action et sans puissance. Il n'y a point de langue capable de parler dignement de la grandeur de cette résignation intérieure ; il faut donc confesser notre faiblesse, et dire avec Jérémie : *Ah ! Seigneur, je ne puis parler, parce que je ne suis qu'un enfant.* (Jér., 1.) Cela n'empêche pas néanmoins qu'on ne puisse l'acquérir par le

secours de la toute-puissance infinie de Dieu, *à qui rien n'est impossible.* (Luc., 1.) Au reste, du grand nombre de moyens que l'homme a en sa disposition pour sanctifier sa vie, le plus parfait est celui auquel il s'applique le moins avec sincérité et sans surprise. La raison en est que la plupart ne s'appuient que sur leurs sentiments particuliers, et ne se laissent conduire que par leur amour-propre.

Celui qui veut entrer dans cette sainte carrière doit, avant toutes choses, déposer l'amour-propre qui n'est qu'un fardeau pesant et incommode ; ce fardeau empêche par son poids et par son volume que l'esprit ne puisse passer par la porte étroite de Jésus-Christ. C'est l'amour-propre qui empêche l'âme de s'anéantir dans cette résignation extérieure dont nous avons déjà parlé ; car c'est la voie qui conduit à la résignation sublime et intérieure dont nous traitons.

Il y en a qui ne sont spirituels qu'en apparence, et qui ont tant de complaisance pour eux-mêmes et si bonne opinion de tout ce qu'ils font, qu'ils s'imaginent avoir traversé cette première route si difficile avec une sainteté imaginaire dont ils s'attribuent la propriété, tandis qu'ils n'ont, au dedans et au dehors d'eux-mêmes, qu'immortification et amour-propre.

Ces sortes de personnes sont incapables de

marcher dans cette voie parfaite qui consiste dans le renversement de la nature; et néanmoins, s'avançant à la lueur d'une lumière trompeuse, elles pensent être déjà montées au plus haut degré de perfection, lorsqu'il leur serait bien plus avantageux de se ranger avec simplicité parmi ceux qui commencent; car les démons, ces esprits de malice, après avoir perdu la grâce, font leur jouet de ces personnes, et les amusant par une très dangereuse illusion, font briller à leurs yeux une lueur fantastique et décevante dont ces âmes malheureuses font leur Dieu, l'objet de leur culte et de leur adoration : ce qui est assurément de toutes les chutes la plus funeste, puisque c'est le démon même qu'elles adorent sous cette fausse clarté, et que cette idolâtrie est incontestablement le plus grand de tous les péchés; et ce qui complète le mal, c'est qu'il est plus facile de se reconnaître après avoir commis cent brigandages, que de se relever de cette extrême chute.

Il arrive néanmoins, par un juste et incompréhensible jugement de Dieu, que quelques-uns de ceux qui sont parvenus à ce haut point de perfection, ne laissent pas de tomber et de se perdre, comme ces anges prévaricateurs qui étaient dans la plus haute élévation, tandis que d'autres obtiennent avec les plus élevés des Anges fidèles la

souveraine béatitude. Et c'est ce que dit Jésus-Christ : *De deux personnes qui seront en même temps dans un même lit* (ce lit signifie le repos, la douceur et le plaisir de la vie contemplative), *l'un sera pris et l'autre laissé* (Luc., 17), c'est-à-dire effacé du livre de vie, et passera, tout en riant, dans les pleurs et les gémissements éternels.

Que le cœur juste et vertueux prenne donc garde de ne pas résister aux impressions de l'Esprit-Saint, de peur que l'effet d'une menace si rude et si dangereuse ne tombe sur lui ! Cet Esprit divin est le maître de cet art noble et relevé, Dieu le père en est le conservateur fidèle, et Jésus-Christ notre guide sera le conducteur assuré de ceux qui en sont les apprentis bien-aimés ; il les gardera *comme la prunelle de son œil*, ainsi qu'il l'a dit lui-même par son prophète. (Zach., 2.)

Il faut donc que ce cœur qui est conduit par le Saint-Esprit dans cette voie sublime et intérieure ait une crainte amoureuse et une vénération sainte pour la parole de Dieu, qu'il en fasse si grand état, qu'il perde plutôt le souvenir du ciel et de la terre que d'en négliger le moindre mot : car l'Esprit du Seigneur ne regarde que celui *qui a l'esprit de pauvreté et de pénitence, et qui reçoit ses discours avec tremblement*, comme il l'assure lui-même par son Prophète. (Isaïe, 66.) Et

c'est sans doute pour cette raison que sa providence nous a donné la doctrine pure de Jésus-Christ et des Apôtres, et toute l'Écriture sacrée avec les exemples et la conduite des Saints, pour nous servir de rempart contre les erreurs, et pour nous fournir un chemin sûr dans lequel nous puissions marcher sans crainte de nous égarer. Que si, outre ses lumières, quelqu'un, se sentant le cœur pur, se trouve encore éclairé par quelque sentiment rare et sublime, par quelque image formée dans son esprit, il ne faut pas qu'il s'y attache et se la rende propre, mais qu'il consulte quelque ami de Dieu, ou son directeur, et qu'il suive leur avis pour agir sûrement.

Il y a encore une excellente observation qui peut servir beaucoup pour procurer un véritable avancement spirituel, et pour faire croître en nous la haute idée que nous devons avoir de la grandeur et de la majesté de Dieu : c'est que notre esprit, dans sa méditation et dans son exercice, conçoive et se représente Dieu toujours plus grand, toujours plus incompréhensible, et que, sachant que son sentiment n'est pas fondé sur l'incertitude de son opinion, mais sur la vérité de l'Être divin, il règle suivant cette maxime son entendement et sa conception, et qu'il applique toute sa volonté à désirer que Dieu, par une bonté féconde et effective, se manifeste à lui dans

ces ténèbres lumineuses. Celui qui profite dans cet accroissement intérieur de l'esprit, rejette toutes les pensées et toutes les considérations des choses créées ; car plus Dieu paraît grand à la connaissance de l'âme, plus les créatures lui deviennent petites et imperceptibles, de même que le glorieux père saint Benoît vit autrefois dans cette lumière tout le monde tellement rapetissé qu'il n'occupait pas plus d'espace qu'un rayon de ce soleil.

C'est dans cet état qu'on se dépouille de toute affection aux objets terrestres et passagers, et que Dieu, par un prodige qui surpasse tout autre prodige, enlève et ravit tellement l'esprit de l'homme au-dessus de sa sphère et de ses forces par l'éclat admirable de sa lumière, que l'âme, s'élevant au-dessus d'elle-même et cessant d'être ce qu'elle était, se voit comme revêtue de la forme et de l'image de Dieu. C'est là que l'esprit humain se trouve comme dépouillé de sa propre lumière auprès de cette lumière si éclatante, de sa propre connaissance auprès de cette autre connaissance si élevée, et de l'amour qui lui est propre auprès d'un autre amour infiniment plus parfait ; non pas qu'il soit effectivement sans amour, mais parce que, réfléchissant pendant sa contemplation sur tout ce qui lui est propre, il ne trouve rien ni dans son essence, ni dans sa

vie, ni dans ses facultés, ni dans sa connaissance, ni dans son amour, qui ne soit trop faible et trop limité pour comprendre la grandeur de Dieu. Car, comme un petit moucheron n'est pas capable d'embrasser par sa connaissance la vaste étendue du ciel, de même l'esprit humain reconnaît qu'il n'est pas capable de renfermer Dieu dans la sienne. Ainsi il s'élève jusqu'au trône de la Majesté divine, en s'abaissant dans son propre néant, et il avoue qu'il n'y a aucune puissance en lui qui puisse atteindre à l'intelligence parfaite de cet Être souverain. Il n'a garde, néanmoins, de faire cette injure à la gloire infinie du Dieu tout-puissant, que de révoquer en doute et de nier qu'il ne puisse lui communiquer cette lumière d'une façon surnaturelle; mais se tenant renfermé dans l'humble connaissance de ses défauts, il reconnaît l'honneur qui est dans le Seigneur et la vaste étendue de sa domination.

Il faut que l'âme demeure ici muette et dans un profond silence; non seulement il ne lui est pas permis de parler, mais même il lui est défendu d'agir au dedans et au dehors. Pendant l'opération divine, l'esprit souffre une agitation douce, insensible, et qui ne se peut exprimer, dans le miracle si surprenant que la divinité opère en lui par l'éclat ineffable de sa lumière souveraine. Certes, le plaisir que Dieu prend à

disposer et à élever l'âme à cette nourriture céleste est tout à fait rare et surprenant ; car plus il se fait connaître dans cette clarté pure et brillante, plus l'esprit devient affamé de cette beauté divine qu'il connaît et qu'il ignore tout ensemble ; et plus sa faim s'augmente, plus Dieu désire de la rassasier et de remplir tout ce qu'il y a de vide en lui. Ainsi il se fait comme un cercle infini de l'esprit qui se rassasie ayant faim, et qui éprouve encore la faim après s'être rassasié ; il découvre autour de lui de divins pâturages, où il se repaît continuellement sans qu'ils s'épuisent jamais.

Il se rencontre encore un second cercle spirituel dans ce premier, lorsque Dieu se rend volontairement compréhensible à l'esprit, et que, par une lumière surnaturelle et supportable à ses yeux, il s'accommode à sa faiblesse, et se laisse, pour ainsi dire, renfermer dans ce cercle spirituel, dans cette sphère de l'entendement humain dont il veut bien être comme environné. Dieu est aussi lui-même un véritable cercle, dont la circonférence infinie n'a point de bornes ; il renferme, comme un point au milieu de son centre, l'esprit vaste de l'homme, qui, dans sa puissance de concevoir, a plus d'étendue que le ciel et la terre, et qui est néanmoins si petit, en comparaison de cette immensité incompréhensible de

Dieu, qu'à peine peut-on dire qu'il soit quelque chose. Et l'esprit, venant à reconnaître cette vérité, se plonge de nouveau dans son néant, sans rien perdre de son essence créée, qui lui demeure tout entière. C'est dans ce transport et dans cette extase qu'il se fond et se perd dans la lumière infinie, impénétrable, de la Divinité, avec laquelle il s'unit d'une manière ineffable, et plus immédiatement que l'air le plus pur ne s'unit aux rayons du soleil lorsque, dans sa plus grande force, cet astre bienfaisant répand ses clartés. Quoique la splendeur du soleil et l'air soient unis ensemble par eux-mêmes, cette splendeur néanmoins n'offre point à l'air sa nature et son essence, mais elle le purifie, l'éclaire, l'ennoblit et le transforme.

La même chose arrive à l'esprit humain. Il est parfaitement éclairé, ennobli, et transformé dans la ressemblance et l'image de Dieu, sans que cette proximité et cette union lui fassent perdre son essence créée : car, pour rendre à Dieu son créateur l'adoration qui lui est due, il confesse que cette essence créée qui est faite de rien tire son origine par une émanation comme naturelle de l'essence incréée de Dieu, et que, par un retour surnaturel, elle remonte à sa source. L'esprit qui est arrivé à cet état se perd, il est submergé dans la mer profonde de la Divinité, en sorte qu'il

peut dire : Dieu est au dedans de moi, Dieu est au dehors de moi, Dieu est tout à l'entour de moi ; il me tient lieu de toutes choses, et je ne connais rien que lui seul ! Au reste, le cœur de l'homme vertueux et de bonne volonté qui soupire après ces choses, sans néanmoins en goûter ni en ressentir les douceurs, ne doit pas laisser de publier hautement et de toutes ses forces les richesses immenses dont Dieu comble ses élus : ce sera un moyen véritable pour en obtenir sa part et voir ses désirs satisfaits selon la mesure de sa disposition sainte.

En effet, si un homme, étant père de neuf filles qu'il aimerait toutes chèrement, en voyait élever une seule d'elles à la qualité de reine, les huit autres devraient, par l'affection qu'elles auraient pour leur sœur et par l'intérêt qu'elles porteraient à l'honneur de leur père, en témoigner une vive joie et se féliciter sincèrement, quoiqu'il n'y en eût qu'une seule qui montât sur le trône. Il faut que tous les cœurs purs et sanctifiés entrent dans les mêmes sentiments, imitent cette conduite. Or nous remettons le soin d'enseigner cette voie si élevée, cet élan vers Dieu, et cette union si heureuse avec lui, cette science sublime et cette profonde sagesse, à celui qui est, comme nous l'avons déjà dit auparavant, le Docteur universel et le souverain Maître de tous les cœurs.

Il ne faut pas ignorer néanmoins que les plus spirituels, ceux qui sont dans une plus haute élévation et dont le zèle est le plus pur, se sentent quelquefois accablés d'une si grande pauvreté au dedans d'eux-mêmes, qu'il n'y a point de mort du corps, quelque rude et cruelle qu'elle puisse être, qu'ils ne souffrissent volontiers, si c'était le bon plaisir de Dieu, pour se délivrer de cette indigence où ils se trouvent dénués de toute consolation spirituelle.

En effet, cette affliction intérieure est un mal qui pénètre jusqu'au fond des os, et qui tourmente d'autant plus ceux qui en sont travaillés que, les faisant comme sécher de douleur, elle les contraint à souffrir les aiguillons de la mort sans qu'ils puissent mourir, et sans qu'aucune créature leur puisse donner la moindre consolation ; mais ils demeurent comme sans respiration au milieu de ce tourment jusqu'à ce que Dieu, par sa miséricorde, brise leurs chaînes et les détache de la croix. Les créatures sont plus capables d'irriter la douleur de ces personnes que de l'adoucir ; car ce n'est pas un petit supplice à un esprit généreux quand il considère ce qui convient à la noblesse de sa nature et ce à quoi le porte l'attrait de la grâce, et de se voir pourtant obligé de demeurer dans le commerce des créatures, parce qu'il sait bien qu'il ne peut pas posséder immé-

diatement, et sans l'entremise de sa nature terrestre, l'état glorieux qui lui est propre, s'il n'est dépouillé, affranchi de toute matière. C'est pourquoi il ne considère ce corps, que l'esprit anime et vivifie, que comme une prison obscure et affreuse où l'âme est retenue dans les supplices. Il ne regarde aussi l'abondance de l'or, de l'argent et de toutes les richesses, que comme de la boue, ne pouvant rien trouver en elles qui flatte son goût et qui lui donne du plaisir.

Il est indigne de la grandeur de l'aigle de se repaître d'herbe, comme font les bœufs et les chevaux, et le prophète assure *que toute chair se sèche et se flétrit comme l'herbe*. (Esa., 40.) Aussi l'esprit épuré ne trouve qu'une amertume insupportable dans les plaisirs de la terre, et il est semblable à un homme extrêmement altéré à qui on présenterait un breuvage amer lorsqu'il demanderait du vin excellent pour étancher sa soif.

Au reste, l'humble résignation que Dieu nous prescrit dans ces langueurs et dans ces dégoûts, est ce qui nous fait demeurer dans une parfaite égalité d'esprit, et attendre en repos ce qu'il désire de nous, afin de ne vouloir rien que ce qu'il veut. Et parce que c'est son dessein que nous souffrions, nous devons nous soumettre sans chagrin ; et n'ayant plus de volonté propre, il faut que nous soyons tout prêts à recevoir avec

une profonde humilité tout ce qui nous viendra de la part du Seigneur, quand même il nous dirait : « Je ne vous connais point, je ne sais qui « vous êtes, toute votre vie m'est étrangère et « inconnue » : ce qui est sans doute une grande épreuve et une très rude tentation. C'est là qu'on remarque la différence qui distingue le fils du serviteur, car le serviteur recule lorsque la persécution est proche, au lieu que le fils demeure inséparablement attaché à son père aussi bien dans l'adversité que dans le bonheur ; en sorte que quand ce père bien-aimé se mettrait en colère contre lui, qu'il lui refuserait toute sorte d'assistance et de consolation, et qu'il s'emporterait même jusqu'à le frapper, ce ne serait pas pour ce bon fils un motif de l'abandonner, mais, au contraire, une occasion précieuse de lui prouver son amour. Ce sont les sentiments de l'Apôtre qui a marché si sûrement dans cette haute voie, et qui, étant livré de Dieu à une tentation cruelle, ne songeait qu'à exécuter les ordres adorables de sa providence. Il portait en lui-même tout ensemble, comme dans un vase animé d'un esprit pur, et les ténèbres impures de la tentation et la lumière éclatante de la grâce, et il n'était pas moins agréable à Dieu dans cette tentation humiliante que lorsqu'il fut ravi jusqu'au troisième ciel.

Dieu agit de la même manière dans les autres

élus qu'il aime ; car il les laisse souvent dans une si extrême indigence et dans une si grande sécheresse intérieure, qu'ils ne croient pas qu'il y ait aucun chrétien aussi dépourvu qu'eux de grâce, de foi, de charité et de toute sorte de bien. Il demeure pourtant caché dans le secret de leur cœur, d'où il les préserve sans qu'ils s'en aperçoivent, et il les éprouve par cette croix rigoureuse de la pauvreté intérieure pour les faire soupirer ardemment après la mort qui les fuit à mesure qu'ils désirent plus vivement de l'atteindre. Ainsi Dieu, par sa grâce les perfectionnant dans leurs souffrances, les conduit au comble de la gloire. Souvenez-vous donc incessamment, ô âme sainte, de ces maximes et de cette doctrine, afin que vous persévériez à jamais dans la résignation vraie et parfaite, et qu'ainsi vous possédiez toujours la véritable perfection en Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIII

DE L'OBÉISSANCE QUI EST DUE A DIEU, AUX SUPÉRIEURS, ET GÉNÉRALEMENT A TOUT LE MONDE; L'ÉLOGE DE CETTE VERTU, ET MANIÈRE DE L'ACQUÉRIR ET DE LA PRATIQUER

Puisqu'il est constant que toutes les vertus tirent leur naissance de l'humilité, et que l'obéissance est comme sa fille aînée. après avoir traité de la première, nous devons parler de celle-ci.

L'obéissance est donc une vertu par laquelle l'homme, sortant de lui-même et quittant sa propre volonté, choisit et se propose de faire tout ce qui lui est commandé en Dieu et selon Dieu ; ou bien, si vous voulez : l'obéissance est la flexibilité de l'âme soumise et son activité infatigable à poursuivre toute sorte de bien. L'obéissance, en soumettant l'homme à la volonté de Dieu, l'assujettit aussi bien à s'abstenir des choses qui lui sont défendues qu'à exécuter celles qui lui sont ordonnées ; et réduisant toutes ses puissances animales sous l'empire de la raison. qui est leur souveraine, elle fait vivre l'homme suivant les règles de cette même raison dans une parfaite

modestie. De plus, cette même vertu le rend soumis à l'Église et à ses supérieurs ; elle le soumet à tous les dogmes, et lui fait observer les préceptes et les conseils de l'Évangile, les pratiques, les ordonnances, les coutumes de l'Église ; elle le plie et le dispose de telle sorte, qu'il est toujours prêt à aider de ses conseils et de ses soins toute sorte de personnes, et à leur donner assistance avec discernement dans les besoins du corps et de l'esprit, suivant la mesure de leur nécessité. C'est elle enfin qui unit ensemble par le lien d'une continuelle paix tous les membres d'un corps et d'une compagnie. En effet, il n'y a que l'homme vraiment obéissant qui possède effectivement l'esprit de douceur et de paix. Or cette vertu le fait aimer de tous ceux avec lesquels il passe sa vie; car, s'étant interdit l'usage de sa propre volonté, il n'attend pas qu'on use de commandement à son égard, mais aussitôt qu'on désire de lui quelque chose, il le fait avec empressement, il obéit avec promptitude.

Qu'il s'en trouve peu présentement dans cette obéissance véritable et parfaite, qui, renonçant à toute propriété de leur volonté, ne désirent pas d'assujettir la créature et Dieu même à leurs propres désirs, mais aiment mieux se soumettre aux ordres des autres, disant sans cesse avec l'Apôtre : Seigneur, que voulez-vous que je fasse?

Certes l'obéissance est une si grande vertu, que la moindre œuvre qu'elle fait faire, quelle qu'elle puisse être, est beaucoup plus agréable à Dieu, et vaut incomparablement mieux que les plus grandes actions où elle n'a point de part, serait-ce même celles d'entendre la messe, de lire, de prier, de méditer ou de s'appliquer à quelque autre exercice le plus saint qu'on puisse imaginer. Elle accomplit toujours en toutes choses, et avant toutes choses, ce qui est le meilleur; elle n'est point sujette à l'erreur, elle n'est point oisive ni paresseuse, il n'y a rien à reprendre dans ses œuvres, et il ne lui manque aucune sorte de biens; car, à proportion que quelqu'un s'éloigne de soi-même par l'obéissance et ne se cherche plus, qu'il quitte tout ce qui lui appartient et meurt à tous les vices, Dieu vient le remplir de sa grâce et de ses vertus, et plus nous nous désavouons dans nos vices, plus nous devenons maîtres de nous. Qui est plus maître de soi que celui qui, usant de sa liberté et de sa puissance, porte son âme dans ses mains et la peut donner à qui il lui plaît!

Il est capable d'élever son cœur tout entier à Dieu sans aucun empêchement, ce qui n'est possible qu'à l'homme mort à lui-même en Jésus-Christ; et alors il ne peut plus périr, parce qu'ayant été racheté par la grâce du Rédempteur,

comme il vient à ne plus vouloir de lui-même, Dieu commence alors à vouloir en lui : c'est pourquoi il ne faut point que ces paroles, *je veux*, *je ne veux pas*, s'arrêtent dans la bouche de l'homme obéissant, ni qu'on lui entende jamais dire : *cela sera ainsi* ou *cela sera d'une autre sorte;* il ne s'appliquera qu'à se dégager entièrement de lui-même, et il recevra par ce moyen tout ce qu'il pourra désirer, pendant qu'il aimera plus la volonté de Dieu que tout ce que Dieu lui pourrait donner. Aussi ne saurait-on faire une prière plus utile que celle-ci : « Donnez-moi, « Seigneur, tout ce que vous voudrez, et trai- « tez-moi en toutes choses suivant les décrets de « votre aimable volonté. » Cette oraison est plus élevée au-dessus des autres que le ciel ne l'est au-dessus de la terre; car, quoique ce soit un grand plaisir de se voir exaucé lorsqu'on demande à Dieu la grâce et les vertus, c'en est un incomparablement plus grand de s'abandonner à sa conduite, qui vaut mieux que tout autre bien, et de ne chercher en toutes choses et avant toutes choses qu'à faire sa volonté.

Aussi, de toutes les prières que Jésus-Christ a faites pendant sa vie mortelle, la principale et la plus excellente est celle qu'il adressa à son père en ces termes, pendant sa Passion : *Mon Père, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne!*

C'est, de toutes les oraisons qu'il ait jamais faites, celle qui lui a été plus glorieuse, plus agréable au Père éternel, plus utile aux hommes, et plus terrible au démon. C'est par cette résignation de sa volonté humaine que nous sommes tous sauvés, si nous le voulons, et c'est pour cela que la plus grande et la plus parfaite joie de ceux qui sont véritablement humbles, consiste à faire la volonté de Dieu avec ardeur ; en quoi ils trouvent moyen de réduire la nature dans son dernier abaissement, de relever la majesté de Dieu jusqu'à son plus haut degré de gloire, et de rendre l'homme digne des plus grandes faveurs du ciel, parce qu'ayant donné tout pour tout, et s'étant entièrement renoncé lui-même, il ne demande rien pour récompense, sinon que la volonté de Dieu soit accomplie.

Lors donc que nous nous résignons nous-mêmes à la volonté divine, nous sommes comme baptisés dans le Saint-Esprit et devenons enfants de Dieu, et nous pouvons nous assurer que notre prière est bonne si elle est selon ce principe ; d'où vient que saint Augustin dit : Le fidèle serviteur de Dieu ne désire point qu'on lui dise ou qu'on lui commande des choses auxquelles il trouve du plaisir, mais plutôt il prend plaisir à tout ce qu'on lui dit et à tout ce qu'on lui commande.

Or, il faut savoir qu'il y a plusieurs conditions nécessaires à la véritable et parfaite obéissance.

La première condition, c'est qu'elle soit sage et discrète afin qu'elle s'assure qu'on ne lui saurait rien commander ni défendre qui puisse choquer l'honneur de Dieu et le respect dû à ses commandements. Pour ce qui regarde les autres exercices, comme la prière, la veille, le jeûne, le travail des mains, ils lui seront d'autant plus utiles et profitables, qu'elle les pratiquera avec plus de simplicité et d'obéissance.

La seconde condition, c'est qu'elle soit simple et sans déguisement, et qu'elle s'exerce, non par l'espérance de recevoir en cette vie ou dans l'autre quelque avantage particulier, mais par le désir unique de la gloire de son Dieu, Car, quoiqu'il soit permis d'avoir de la passion pour la vie éternelle, l'obéissance néanmoins est d'autant plus excellente et plus agréable à Dieu, qu'elle n'a pour objet que la grandeur de la Majesté divine ; et cet état n'est point celui des serviteurs et des mercenaires, mais des enfants qui préfèrent l'honneur de leur père à quelque récompense que ce puisse être. Aussi font-ils de plus grands progrès dans la vertu par une seule action que n'en feraient, par mille ans de service, les mercenaires qui n'agissent que par l'espérance du salaire qu'ils attendent de Dieu.

La troisième condition, c'est qu'elle soit gaie et contente : car *Dieu aime celui qui donne avec joie* (II Cor., 1, 9), et les services forcés et involontaires lui déplaisent. Si vous voulez donc obéir avec plaisir, apprenez à beaucoup aimer, parce que l'amour rend toutes choses faciles, et trouve toujours tout ce qu'il fait trop petit pour être offert à celui qu'il aime.

La quatrième condition, c'est qu'elle soit prompte et diligente, car la véritable obéissance ne sait ce que c'est que lenteur et retardement; mais elle est toujours attentive et préparée à tout, et elle se sent plus portée à exécuter ce qu'on lui commande que ce qu'elle avait entrepris de son propre mouvement; parce que, connaissant que le moindre acte d'obéissance est plus agréable à son Bien-Aimé que ce que la volonté propre peut faire de plus grand, elle ne désire rien tant que de se quitter et de se renoncer elle-même, afin d'être toute à Dieu.

La cinquième condition, c'est qu'elle soit mâle et vigoureuse, afin qu'elle entreprenne avec un courage intrépide tout ce qu'on lui ordonne, et ne trouve jamais rien de trop difficile ou d'impossible. Que si elle pouvait faire, elle seule, tout ce qui a jamais été fait, cela ne serait encore rien à ses yeux, car elle est si raisonnable et si sainte que, perdant le souvenir de tout ce qu'elle a fait

ou de ce qui lui reste à faire, elle n'a égard qu'à ce qu'elle doit à celui qui est l'objet de toutes ses affections. Ainsi, désirant d'agir toujours davantage, elle est plus prête à obéir que les autres à commander.

La sixième condition, c'est qu'elle soit pieuse et désintéressée, la parfaite obéissance n'agissant point dans la vue de plaire aux hommes, mais avec une intention droite de procurer la seule gloire de Dieu. Elle reçoit avec révérence, comme de la main du Seigneur, tout ce qui lui est enjoint, en sorte que, quand on lui commande quelque chose, elle quitte sans peine ce qu'elle avait commencé d'elle-même, quoique ce fût peut-être meilleur que ce qu'on lui ordonne : car l'obéissance est plus contente dans les petites choses qu'elle fait sans attache, que la volonté propre dans les grandes œuvres en s'y attachant.

Celui donc qui se plaint que l'obéissance est difficile n'a pas encore goûté ce que c'est que d'obéir, car la douceur de l'obéissance est autant au-dessus du plaisir et de la propriété que le goût des choses célestes surpasse celui des choses de la terre. Dieu a surabondamment en lui-même de quoi récompenser tout ce qu'on fait pour lui et toutes les privations qu'on s'impose pour lui plaire. Il faut donc que nous ne possédions aucun bien, si grand qu'il puisse être, avec une telle

attache que nous ne le puissions quitter avec joie quand Dieu ou les hommes préposés par lui nous le commandent : en quoi, bien loin de faire quelque perte, nous méritons infiniment. Le désir que nous avons eu de glorifier Dieu dans une œuvre importante (et que nous devons avoir dans toutes nos actions, si nous voulons qu'elles soient bonnes) s'accomplit tout autant quand nous entreprenons une œuvre moindre par obéissance, et que nous nous soumettons et nous assujettissons à un homme pour Dieu : car nous acquérons de plus le mérite de l'obéissance, qui est sans doute une vertu plus agréable à ses yeux que tout ce que nous aurions pu faire par notre propre volonté.

La septième condition, c'est que la vraie obéissance soit humble, puisqu'elle est la fille même de l'humilité. Car lorsque l'homme obéissant, faisant réflexion sur la conduite des saints, reconnaît comment ils se sont tous accordés dans le désir fervent de devenir parfaitement soumis, comment ils ont détruit et oublié leurs propres sentiments, et avec quel zèle ils se sont renoncés, dès qu'ils ont remarqué qu'ils pouvaient avoir quelque complaisance pour eux-mêmes ; lorsqu'il considère surtout l'obéissance de son divin Sauveur qui, *étant Roi, et Roi des rois, et Seigneur des seigneurs, a été obéissant et assujetti*

jusqu'à la mort de la Croix (I Tim., 6), il devient embrasé d'un brûlant désir d'obéissance, et se montre prompt, ardent et actif à pratiquer toute sorte de bien, non seulement sous l'ordre de Dieu et des Supérieurs qui le gouvernent, mais encore généralement sous la direction de tous les hommes auxquels il obéit plus volontairement, et avec d'autant plus de joie qu'ils sont d'une moindre condition et qu'ils ont moins d'autorité, parce que la mortification en est plus grande que de se soumettre à ceux qui ont droit de lui commander.

Or, à mesure que nous nous renonçons nous-mêmes, nous devenons plus semblables à celui qui non seulement obéit pour l'amour de nous à son Père qui est dans les cieux, *mais qui s'est livré lui-même entre les mains des pécheurs*, les laissant faire tout ce qu'ils ont voulu de lui sans se plaindre; et plus nous avons de ressemblance avec lui, plus il a d'amour pour nous. Enfin, quoique ce soit une chose grande et louable d'obéir à nos Supérieurs pour la gloire de Dieu, c'en est une bien plus excellente d'obéir à nos égaux; mais c'en est une qui les surpasse toutes deux, que de se soumettre pour l'amour de ce même Dieu à ceux qui nous sont soumis, parce que cela demande une humilité plus profonde et une mortification plus rigoureuse.

Il ne faut pas inférer de ce qui précède que l'on doive obéir aux inférieurs contre les ordres des Supérieurs, ou que celui qui est véritablement humble doive penser qu'il n'y ait personne au-dessous de lui ou qui lui soit inférieur dans les qualités personnelles. Il y a de certains degrés de condition et de dignité : le prêtre est d'un ordre plus élevé qu'une personne laïque, le prélat est au-dessus du sous-diacre, et les jeunes gens cèdent aux vieillards ; mais je ne puis pas comprendre comment l'homme vraiment humble pourrait s'imaginer qu'il y eût quelqu'un au-dessous de lui, si ce n'était à l'égard de la condition.

Enfin, les livres sont pleins de miracles que les Saints ont opérés par le moyen de l'obéissance, et l'on y voit entre autres comment un jeune novice, après avoir arrosé longtemps avec de l'eau qu'il allait querir fort loin un bois sec et aride planté dans la terre, lui fit enfin porter des fruits. Aussi n'y a-t-il personne, dans une si grande sécheresse qu'il se trouve et si vide qu'il soit des eaux de la grâce, qui ne puisse, en se soumettant au joug agréable de l'obéissance, comme revivre, fleurir, et produire une abondance merveilleuse de fruits, l'obéissance étant un vaste champ propre à recevoir toutes sortes de grâces. Celui donc qui fera une réflexion sé-

rieuse sur ces choses et se plaira dans le saint exercice de l'obéissance, n'en trouvera point le joug pesant, mais il se soumettra de bon cœur et avec une extrême joie à la volonté des autres ; il goûtera même une plus grande satisfaction d'esprit et de cœur quand il y aura pour lui plus de sacrifice à se soumettre, et sera plus diligent à obéir, pour la gloire de Dieu, qu'on ne pourra être prompt à lui commander.

CHAPITRE XIV

DU RENONCEMENT A LA PROPRE VOLONTÉ ; DE L'USAGE DES CHOSES DE LA TERRE ; COMMENT NOUS DEVONS ÊTRE PAUVRES D'ESPRIT, ET PRODUIRE TOUTES NOS ACTIONS EXTÉRIEURES PAR UN PRINCIPE DE SAINTETÉ ET DE VERTU

L'obéissance renferme l'abnégation de la propre volonté et du propre sens ; car on ne saurait être véritablement obéissant, sans assujettir en toutes choses le sens intérieur aussi bien que les actions extérieures à une volonté étrangère. Or, cette abnégation et ce détachement, dont nous avons déjà amplement parlé ci-dessus, font vivre l'homme avec une véritable discrétion

dans tout ce qu'il fait et ce qu'il ne fait pas, sans aucun choix d'une chose plutôt que d'une autre, le soumettant pour la gloire de Dieu à la volonté de ses supérieurs, et lui faisant suivre les conseils des personnes vertueuses avec lesquelles il vit.

Celui qui a l'esprit de propriété ne vit que pour soi, ne fait rien pour Dieu, et ne s'emploie pas pour le prochain. Cette sorte d'esprit particulier s'attache avec tant d'opiniâtreté à toutes ses pensées et à tous ses projets, qu'à peine l'en peut-on dissuader. Il a de si hauts sentiments de lui-même qu'il a bien de la peine à les abandonner, ce qui sans doute ne peut venir que d'un principe d'orgueil : d'où il arrive qu'il perd quelquefois la paix de la conscience, qu'il ne trouve aucun goût aux bonnes œuvres qu'il fait, parce qu'il est mal disposé pour recevoir la grâce, et n'a point de repos, parce qu'il désire tantôt une chose et tantôt une autre.

Il y a des temps où cet homme désirerait de passer par diverses épreuves, d'avoir la paix avec Dieu et de faire une généreuse conversion : alors il se condamnerait à l'indigence. Quelquefois il lui prend envie de se retirer dans une solitude ou dans quelque autre congrégation plus sainte, et dans cette multiplicité de pensées et d'égarements il s'imagine être heureux ; mais,

en vérité, il n'est mû que par lui-même et il n'est conduit que par sa propre volonté, quoiqu'il ne s'en aperçoive point : car il n'arrive presque jamais qu'il s'élève aucun trouble dans l'homme que par sa propre volonté, soit qu'il le connaisse ou qu'il ne le connaisse pas, l'amour étant la source de la paix et de la bonne intelligence qui est entre les hommes, et la volonté propre étant le venin qui empoisonne cette source et qui lui est directement opposé.

Dieu n'a rien tant en aversion que la propre volonté. « Faites cesser, dit saint Bernard, la « propre volonté, et l'enfer ne subsistera plus. » Et sur qui pensez-vous que ce feu dévorant exercera sa force, si ce n'est sur celui que la propre volonté aura affermi dans le mal ? Au reste, il y en a un grand nombre qui ont de la répugnance pour plusieurs sortes de choses, et qui affectent de certaines singularités d'où leur résultent de continuelles difficultés. On peut dire de ces personnes que les choses de la terre ne leur font point obstacle, mais qu'elles sont elles-mêmes leur obstacle dans ces choses pendant qu'elles les recherchent avec un amour déréglé. Qui que vous soyez, donc, qui êtes dans ce désordre, commencez par vous-même et vous renoncez tout le premier : car, si vous n'arrachez de votre cœur et ne rejetez loin de vous cet amour-pro-

pre, source de désordre, de quelque côté que vous vous tourniez, quelque part que vous vous réfugiez, vous rencontrerez toujours de l'agitation et des empêchements. Celui qui ne se quitte point trouve d'autant moins la paix qu'il cherche, qu'il s'empresse davantage à la poursuivre ; semblable en cela à celui qui s'est égaré de son droit chemin, son anxiété redouble à mesure que les sentiers se multiplient, et n'ayant aucun bon guide pour choisir le meilleur, il s'égare de plus en plus. Que devons-nous donc faire pour éviter ce malheur ? Nous devons sortir de nous-mêmes et nous renoncer aussitôt qu'il se présente à nous quelque objet dans lequel nous nous rechercherions avec un amour vicieux, et alors nous aurons tout abandonné.

Mais voyons maintenant ce que c'est que l'amour déréglé. Si je me sens couvert de honte et de confusion, si je me trouve accablé de quelque disgrâce, si je souffre une perte de biens, ou qu'il m'arrive quelque autre déplaisir qui me fasse tomber dans un grand ennui et dans une grande affliction, c'est un témoignage évident que je suis possédé de l'amour de moi-même : car si ces choses arrivaient à une personne que j'aimasse moins que moi, elles ne me toucheraient pas si sensiblement dans sa personne que dans la mienne, quoique je valusse infiniment

moins qu'elle : ce qui ne peut venir que de l'affection propre que je me porte. Ce sentiment est déréglé, puisque nous sommes obligés en conscience d'aimer plus que nous-mêmes ceux qui sont plus vertueux que nous, et d'avoir pour eux plus de tendresse, puisqu'ils sont plus chers et plus agréables à Dieu dont l'amour doit être la règle du nôtre. Ainsi nous devons aimer davantage les choses qu'il aime le plus, et même ne rien aimer ni haïr en nous que ce que Dieu y trouve d'aimable ou de digne de haine.

Si, donc, l'amour déréglé de nous-mêmes ne nous aveuglait pas, nous ressentirions de la joie au milieu de l'accablement et de la persécution ; car il n'y a que cet ennemi domestique qui nous soit contraire, qui souffre et qui soit frappé des maux que nous éprouvons ; il devrait être par conséquent l'objet de notre aversion. Et qui est celui, je vous prie, qui serait fâché que quelqu'un s'unît avec lui pour faire la guerre à son ennemi capital ?.... Nous sommes donc entièrement insensés si nous nous laissons troubler et enflammer de colère lorsqu'on nous ravit ce que nous possédons ; et y a-t-il rien que nous devions avoir tant en horreur que cette propriété malheureuse qui produit en nous tant de fausses joies et de véritables misères, et qui nous réduit dans un tel endurcissement, qu'il ne nous est

pas possible d'élever avec liberté notre cœur et notre esprit à Dieu comme nous voudrions! Qu'est-ce que Dieu aime surtout en nous? C'est l'abandon entier de nous-mêmes, afin qu'il y puisse accomplir sans résistance tous les mouvements de sa volonté bienfaisante.

Celui donc qui se possède avec moins d'attache est celui que Dieu chérit davantage; il a non seulement plus de conformité avec l'Être divin et de disposition à exécuter avec joie ses commandements, mais encore il possède plus de sagesse, il est d'autant plus à Dieu qu'il est moins à lui-même, suivant l'ordre parfait de la charité. Plus nous aimons Dieu et plus nous tâchons de lui plaire, plus aussi nous avons d'amour sincère et véritable pour nous-mêmes : sur quoi il est à propos de remarquer, qu'encore que nous soyons obligés de renoncer à toute propriété désordonnée, nous devons néanmoins conserver, sans la perdre jamais, la propriété légitime et la possession où nous sommes de louer Dieu, de l'aimer et de le servir continuellement; et il ne nous est pas permis de l'abandonner, puisque c'est en elle que consiste notre vie éternelle : car nous aimerons éternellement Dieu, nous le louerons, nous le contemplerons, et nous ne vivrons point d'autre vie que de celle-là lorsqu'il régnera en nous par sa gloire.

Au reste, lorsque, en glorifiant Dieu, le zèle que nous avons pour lui nous fait tomber comme en défaillance, ne sachant plus quelles louanges ni quelles marques d'amour lui donner, à cause de la grandeur infinie de sa Majesté, cette faiblesse nous sert pour nous élever à Dieu : nous sommes alors plutôt dans un état passible que dans un état d'action en recevant l'influence divine, et nous devenons par elle une même vie avec Dieu, qui nous élève au-dessus de nous, et qui, nous faisant vivre en lui, nous fait mourir à nous-mêmes ; si bien qu'alors, par cet amour divin qui nous a transportés en Dieu et nous a fait mourir en lui, nous ne sommes plus avec notre Dieu qu'une vie et qu'un amour, et nous vivrons un jour perpétuellement d'une vie d'amour, de louange et de jouissance tout ensemble. Lorsque nous aimons Dieu, ou que nous le louons par la grâce ou dans la gloire, nous sommes toujours présents devant lui, et sentons comme une faim continuelle et un désir infatigable de le glorifier. Mais lorsque nous nous élevons au-dessus de nous-mêmes par des transports d'amour, nous produisons moins notre action que nous ne la recevons, tout ce que nous faisons n'étant rien autre chose qu'une certaine pente sans effort et une affection simple et amoureuse vers l'amour éternel, qui est Dieu même :

ce qui surpasse la portée et les désirs de la puissance qui aime. Quand nous sommes ainsi élevés par l'amour au-dessus de ce que nous sommes, nous sommes entièrement rassasiés, et il ne nous manque plus rien.

Mais disons quelque chose de plus de l'amour-propre. De même que celui qui vit dans cet attachement de soi-même ne se quitte jamais si entièrement que son orgueil n'aime toujours mieux commander aux autres que de leur obéir, de même celui qui est occupé à anéantir en toutes choses sa propre affection, tant dans ce qu'il fait que dans ce qu'il cesse de faire, et même dans ce qu'il souffre, est plus porté à rendre qu'à recevoir l'obéissance : aussi la cause et la matière de tout orgueil est détruite en lui, l'humilité y reçoit sa dernière consommation, Dieu y acquiert toute la puissance qu'il veut avoir sur l'homme, et la volonté humaine devient si étroitement unie à la volonté divine, que l'homme ne saurait vouloir ni désirer que ce que Dieu veut et désire. C'est en cet état qu'il se dépouille du vieil homme pour se revêtir du nouveau qui est créé suivant la volonté sainte du Seigneur.

Si quelqu'un abandonnait quelque grand empire, renonçait même à la souveraineté de tout l'univers et en cédait la jouissance, ce serait ne rien quitter du tout ou bien quitter très peu de

chose s'il se réservait la possession de lui-même. Mais celui qui se renonce et se quitte soi-même, a tout quitté, soit richesses, soit honneurs, ou toute autre chose qu'il ait été obligé de se réserver ; car il sait se servir de tout pour la gloire de Dieu, dans la rigueur de la nécessité, comme de choses qu'on lui a prêtées ; il en use comme un serviteur à qui on a laissé l'usage d'une chose pour en donner le superflu aux pauvres et aux misérables, et non pour le retenir par un amour désordonné. Il s'imagine que ceux qui ont un plus grand besoin que lui des biens qu'il possède, en sont plus les maîtres que lui-même, et il a une si forte aversion dans son cœur pour toutes les choses de la terre, qu'il recherche plutôt l'opprobre et le mépris que l'honneur et la gloire, et préfère l'obéissance au commandement : aussi le monde ne lui peut-il sembler qu'une rude croix. Il fuira donc ce que le monde aime, et aimera ce que le monde fuit.

Mais lorsqu'il espère pouvoir produire quelque fruit par ses actions extérieures, soit en gagnant quelqu'un à Dieu, soit en servant les malades, ou bien en exerçant quelques autres actes de charité, il quitte avec joie la retraite et la solitude, quelque inclination qu'il ait pour elle, parce que *la charité ne cherche point ses propres intérêts* (I Cor., 13), et qu'il n'y a point

de vie plus parfaite que celle qui se passe dans le commerce et dans la société des hommes lorsqu'elle est remplie de charité envers le prochain. Et d'autant qu'il est plus porté au recueillement intérieur que beaucoup d'autres, il se produit au dehors avec bien moins de danger et moins d'embarras que ceux qui se portent avec facilité aux objets extérieurs. Or l'homme doit employer tous ses soins pour retrancher en soi l'amour et le plaisir des êtres étrangers, afin de demeurer pur et sans souillure parmi les choses vaines et passagères : car Dieu ne veut pas que nous ayons la propriété même d'aussi peu de bien que notre œil serait capable d'en renfermer. C'est pourquoi tantôt il nous ôte, tantôt il nous redonne ce qu'il nous a ôté, et nous fait passer par des épreuves différentes, afin que, nous mettant dans un dénuement entier et une indigence parfaite, il puisse opérer lui-même notre salut en nous.

Lors donc que l'homme détaché et mort au monde se produit au dehors et se tourne vers les objets extérieurs, il ne laisse pas pour cela de demeurer toujours renfermé dans lui-même et d'avoir sans cesse les yeux de son âme tournés vers le Seigneur. S'il s'aperçoit qu'il s'est porté inutilement et sans nécessité aux choses du dehors, il retourne aussitôt sa pensée et son affec-

tion vers Dieu, avec une grande aversion de sa légèreté et de son inconstance ; et parce qu'il n'a d'attache pour aucune chose, il n'a pas plus de peine à s'occuper extérieurement qu'à se recueillir en soi-même. L'apôtre saint Pierre dit : *Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté* (Matth., 19). quoiqu'ils n'eussent, en effet, quitté qu'une barque et des filets. Ce qui a fait dire à saint Grégoire : « Que celui-là a quitté beaucoup, qui, « en renonçant à ce qu'il possédait, a encore re- « noncé à la concupiscence. » Ils ont donc quitté, en le suivant, tout ce qu'ils pouvaient souhaiter et prétendre en ne le suivant pas : car celui qui se quitte soi-même et par sa propre volonté, quitte aussi effectivement toutes choses que si elles lui appartenaient et qu'il en fût le maître, puisque c'est quitter un objet que de s'abstenir, par amour pour Dieu, de le désirer. C'est ainsi que le Seigneur disait lui-même : *Bienheureux les pauvres d'esprit !* c'est-à-dire de volonté ; et nous ne devons point douter que, s'il y eût eu une voie plus sûre que celle-là, ce bon Maître ne nous l'eût enseignée, puisqu'il dit encore dans un autre endroit : *Que celui qui veut venir après moi, commence par renoncer à soi-même*. C'est en cela que tout consiste.

Veillez donc sur vous-même, avec une entière exactitude, et aussitôt que vous remarquerez en

vous la moindre recherche de vous-même, renoncez-y au même moment, parce que vous y aurez d'autant moins de peine que vous aurez été plus prompt à le faire; et vous serez d'autant plus propre à cette abnégation de vous-même, que vous serez quitté plus souvent et plus entièrement. Mais lorsque vous vous y exercerez, faites-le plutôt pour la gloire de Dieu que pour l'amour de cette vertu.

Il faut néanmoins savoir qu'il n'y a personne en cette vie qui soit si parfaitement mort à toutes choses, qu'il n'en rencontre encore quelqu'une à laquelle il ne doive mourir. Mais il y en a bien peu qui songent à bâtir sur ce fondement, et qui considèrent assez qu'il doit y avoir de la proportion et de l'égalité entre une chose qu'on achète et le prix auquel on l'achète, et que, par conséquent, Dieu, avec toutes ses richesses, n'entrera en nous qu'autant que nous quitterons tout et nous-mêmes aussi, et il ne vivra au dedans de nous qu'autant que nous y mourrons à nous-mêmes. C'est pourquoi faites tous vos efforts et employez tout ce que vous avez pour acquérir l'abnégation de vous-même; car c'est ainsi, et non point autrement, que vous obtiendrez une paix véritable, laquelle, étant fondée et affermie sur l'immutabilité de Dieu, ne pourra être que très difficilement troublée.

Les hommes ne doivent pas tant prendre garde à ce qu'ils font qu'à ce qu'ils sont en eux-mêmes ; car si le fond de leur cœur était bon, leurs actions le seraient aussi sans difficulté, et si leur conscience était juste et droite, leurs œuvres le deviendraient aussi. Plusieurs font consister la sainteté dans l'action ; mais ce n'est pas en cela que se trouve ce qu'elle a de meilleur, car c'est dans son principe qu'on doit la juger aussi bien que les actions qu'elle produit, c'est-à-dire qu'il faut être saint pour agir saintement. Quelque saintes que soient nos œuvres, elles ne nous sanctifient point en qualité d'œuvres. C'est nous, au contraire, qui les sanctifions en tant que nous sommes saints ; et autant est saint le principe qui les produit en nous, autant aussi sont-elles saintes. Le boire, le manger, la veille, le repos, la prière, le discours, la mortification de la chair par le jeûne, et généralement toutes nos actions, n'ont rien de grand et de considérable qu'en tant qu'elles sortent d'une source abondante d'amour qui les rapporte à la gloire éternelle de Dieu, et l'étendue de cet amour est la mesure de leur sainteté : car celui qui aime le plus Dieu, est sans doute celui qui est le plus saint en lui-même.

Nous devons donc employer tous nos soins à nous procurer un grand fond de sainteté et de

justice, pour en faire sortir autant de bonnes œuvres que nous le pourrons. Car c'est au fond de l'âme que réside l'essence de l'homme juste, et sa béatitude et toutes ses œuvres deviennent vertueuses, de ce que sa volonté est bonne et occupée par amour au service de Dieu. Enfin, c'est là qu'il faut rapporter sans cesse tous nos soins et tous nos exercices ; c'est la fin à laquelle toutes nos pensées et toutes nos actions doivent tendre, afin que Dieu soit glorifié en nous et que ses grandeurs soient reconnues. Plus nous agirons dans cet esprit, plus toutes nos œuvres, quelles qu'elles puissent être, seront grandes et divines.

C'est pourquoi attachez-vous fortement à Dieu, ô âmes fidèles, et toutes sortes de biens vous accompagneront. Ne cherchez que lui seul, et vous rencontrerez tous les autres biens en lui ; car celui qui abandonne tout et qui ne se réserve rien pour l'amour de Dieu, possède sans doute toutes choses en Dieu, comme dit l'Apôtre ; et il n'y a rien qui lui soit plus agréable et qui nous soit plus utile et plus doux, que de faire et de souffrir pour sa seule gloire tout ce que nous faisons et tout ce que nous souffrons : parce que cela ne se fait jamais sans un avantage considérable, et il n'y a point d'action qui soit plus propre à produire en nous toute sorte de sainteté. Dieu répand toujours avec abondance tous les

biens dans celui qui lui est uni par amour et par des sentiments de louange, comme dans un vase très pur et très propre à recevoir les dons de sa grâce.

Lors donc que nous sommes arrivés à cet état, nous obtenons avec joie, en renonçant à nous-mêmes, en glorifiant Dieu et en nous unissant à lui par l'amour, ce que nous ne cherchions auparavant qu'avec beaucoup de peine et de déplaisir lorsque nous suivions nos propres sentiments : de sorte que notre abnégation *fait réussir toutes choses à notre avantage.* (Rom , 8, 28.) C'est pourquoi nous devons renoncer de bon cœur à notre propre volonté, qui est la peste la plus redoutable et la plus dangereuse dont nous puissions être attaqués : car elle ravit à Dieu, autant qu'il lui est possible, sa toute-puissance, sa sagesse et sa justice ; et elle serait bien aise qu'il ne voulût ou ne pût pas punir le péché, ce qui est lui ôter par le désir sa puissance et sa sagesse. De même qu'elle voudrait bien s'exempter des châtiments qu'elle mérite, elle désirerait par là qu'il se montrât injuste. Et comme l'âme qui aime Dieu endurerait plutôt toute sorte de peines et de tourments que de retrancher la moindre partie de sa gloire, de même une âme infectée de la lèpre de la propre volonté priverait Dieu volontiers de son excellence, afin de conserver sa propriété. Prions

celui qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la Croix, pour l'amour de nous, de nous préserver de ce malheur ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XV

DE LA PATIENCE QUE NOUS DEVONS AVOIR DANS TOUTES NOS AFFLICTIONS, A L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST ET DE TOUS LES SAINTS

L'abnégation de la propre volonté dont nous avons parlé précédemment engendre la patience, dont nous avons aussi dit quelque chose lorsque nous avons traité de cette sorte de résignation qui est accompagnée de souffrances.

La patience est une vertu qui sait supporter avec fermeté et constance toutes les disgrâces et tous les troubles que causent la persécution et l'ignominie. On peut dire qu'elle est comme l'ouvrage de la paix, et que sans elle personne ne peut goûter de tranquillité véritable. C'est une médecine salutaire qui guérit toute sorte d'infirmités : car, de quelques tourments que la chair soit déchirée, l'esprit vraiment patient ne laisse pas de persévérer dans la douceur et dans le repos ; d'où vient que le Seigneur dit : *Sauvez*

vos âmes par la patience. Mais ce n'est pas seulement l'âme qui goûte les heureux effets de la patience ; cette vertu soulage et adoucit aussi beaucoup les douleurs et les incommodités du corps : car plus un homme souffre involontairement et avec impatience dans l'âme, plus il est tourmenté dans le corps. Celui donc qui posséderait cette vertu dans un plus haut degré, goûterait une joie plus sensible au milieu même des affronts les plus sanglants et des persécutions les plus violentes, parce qu'il n'y a pas jusqu'aux afflictions qui ne nous plaisent et que nous ne trouvions agréables lorsque nous les supportons pour soutenir la gloire éternelle de Dieu.

Véritablement, si nous voulions jeter les yeux sur la rigueur des souffrances que les Saints ont endurées, nous recevrions toutes les adversités qui nous arrivent, non seulement avec patience, mais encore avec joie, voyant comme ils ont triomphé au milieu des peines les plus cuisantes et des tourments les plus cruels. Ne voyons-nous pas le glorieux saint André, apôtre de Jésus-Christ, s'écrier en regardant la croix sur laquelle il allait être attaché : « Je vous salue, « ô croix vénérable qui avez été consacrée par le « corps de Jésus-Christ, et parée de ses membres « comme d'autant de pierres précieuses ! Recevez-« moi avec la même joie que je m'approche de

« vous, et retirez-moi d'entre les hommes pour « me remettre entre les mains de mon Maître. » N'a-t-on pas aussi entendu le grand saint Vincent, au milieu des plus rudes supplices, dire en riant à celui qui était son juge : « Insulte, malheureux ! « emploie contre moi toute la rigueur de ta rage : « tu verras que Dieu me donnera plus de force « pour souffrir que tu n'en auras pour me tour- « menter ; car plus tu t'imagines que ta colère « s'allume, plus tu exerces envers moi ta miséri- « corde. » Si nous étions ainsi remplis d'une véritable patience, nous n'aurions point de plus grande satisfaction que celle de nous voir exposés au mépris et aux mauvais traitements de tout le monde ; et plus nos persécuteurs nous feraient de mal, plus nous trouverions qu'ils nous seraient favorables et indulgents. Il n'y a point de souffrance, si petite qu'elle puisse être, qui ne vaille mieux, si on l'endure pour l'amour de Dieu, que la possession de tout l'univers, puisqu'il ne nous donne pas moins que lui-même pour récompense, quelque légères que soient les peines que nous souffrons pour sa gloire. Si nous voulons donc considérer les Saints chacun en particulier, et tout ce qu'ils ont enduré pour Dieu, quoiqu'ils fussent des hommes fragiles comme nous ; si nous reconnaissons en même temps que la main de Dieu n'est point raccourcie ni devenue plus fai-

ble, mais qu'elle nous donne le même secours et la même grâce qu'à eux, nous aurons, certes, grand sujet de rougir de honte de ne pouvoir, ou plutôt de ne vouloir souffrir aucune chose pour l'amour de Dieu, qui a autant de pouvoir de nous secourir maintenant qu'il en a eu d'assister autrefois les martyrs.

Mais quand, après avoir envisagé les souffrances des Saints, nous venons à considérer celles du Sauveur, qui ont été sans aucune consolation ; que nous regardons attentivement sa mort si honteuse, ses tourments si rigoureux, et tels que personne n'en a jamais enduré de semblables ; que nous considérons qu'il a été mis au nombre des criminels ; qu'il n'est pas demeuré une seule goutte de son sang dans tout son corps, dont il n'est pas resté une seule partie sans être brisée et déchirée ; que nous pensons à ce qu'il était ; que ç'a été par un effet de son amour qu'il s'est exposé à toutes ces cruautés pour l'expiation de nos péchés ; que ce sont ces mêmes péchés qui armèrent contre lui ses bourreaux, qu'il avait créés de rien, comme tous les autres hommes, pour les élever à une gloire ineffable ; avec quelle tendresse et quelle fidélité il a traité ses ennemis qui lui donnaient la mort, ouvrant ses bras pour les recevoir, baissant la tête pour leur donner le baiser de paix, ouvrant son cœur afin qu'ils trouvas-

sent un lieu de repos, et leur témoignant par mille autres marques de son amour tout son désir de les sauver : lors, dis-je, que nous considérons tous ces outrages que le Sauveur du monde a si parfaitement soufferts, cette vue nous fortifie, nous encourage et nous anime à la patience plus que toute autre chose. Si nous examinions attentivement l'excellence et la grandeur de cette Majesté qui a souffert pour nous dans la nature humaine, ce serait une sorte de prodige que nous refusassions d'endurer pour elle, non seulement les tourments les plus rudes, mais même les peines de l'enfer sans relâche. En voyant ce qu'a souffert le souverain Maître du ciel et de la terre, qui seul subsiste par lui-même et hors duquel il n'y a point d'être véritable, combien serons-nous touchés d'amour et de douleur, surtout par la pensée qu'il n'a voulu ainsi souffrir et mourir qu'afin de satisfaire pour les offenses que nous avons commises contre lui, voulant être non seulement l'exemple et le modèle de notre patience, mais encore la couronne et le prix de notre victoire. Car il ne veut pas que nos souffrances soient inutiles et infructueuses, et il nous donnera pour reconnaître notre constance dans les afflictions, non seulement une récompense abondante, mais il nous accordera même tout le fruit de sa Passion. Nous trouverons dans ses amer-

tumes bien plus d'assurance, de repos et de consolation que dans nos souffrances mêmes, qui ne sauraient nous être utiles et avantageuses que par le mérite des siennes.

Ainsi, puisque Jésus-Christ, dont l'amour fidèle n'a pu être éteint par notre infidélité, a voulu se renoncer si parfaitement lui-même ; puisqu'il a tant souffert de maux et qu'il les a supportés non seulement avec patience, mais encore avec plaisir, pour la gloire de son Père et pour notre salut, nous devons aussi recevoir pour l'amour de lui, avec tranquillité d'esprit, tout ce qu'il nous envoie ou ce qui nous arrive de la part des hommes : car, si nous avons une véritable patience, ni la privation des choses de la terre, ni la perte de nos proches et de nos amis, ni la maladie, ni les affronts, ni la mort, ni la vie, ni le démon, ni l'enfer même ne nous pourront attrister, parce que nous nous soumettrons avec un amour sincère aux ordres de la volonté divine. En effet, quand on ne se sent coupable d'aucun péché mortel, et qu'on s'est jeté entre les bras de Dieu, il est facile d'accepter tout ce qui lui plait dans le temps et dans l'éternité, pourvu qu'on ait toujours cette prière dans le cœur et dans la bouche : *Mon Père, que votre volonté soit accomplie en moi, et non pas la mienne !* (Matth., 26.)

Ces paroles sont très agréables à Dieu, et celui qui les peut dire dans le même esprit qu'elles nous ont été enseignées, ne tombera jamais dans le trouble ni dans la tristesse, mais il goûtera des délices infinies, et jouira d'une paix profonde au milieu de son plus grand renoncement : parce que c'est Dieu qui en est lui-même la source, et que l'homme, toutes les fois qu'il se quitte et qu'il s'abandonne entièrement, le trouve au fond de son cœur, comme le principe immuable de son abnégation. Enfin cette patience arme l'homme et le fortifie contre les soudains emportements de la colère, contre les impatiences, les murmures que cause l'adversité, enfin contre les diverses tentations qui, soit au dedans, soit au dehors de nous, peuvent jeter notre cœur dans le trouble. Il ne se rencontrera jamais aucune véritable pratique de la vertu dans celui qui n'est pas entièrement disposé à souffrir plutôt toutes les épreuves, quelque pénibles et rigoureuses qu'elles puissent être, que de négliger de répondre aux inspirations divines et d'accomplir de toutes ses forces la souveraine volonté de Dieu.

Si quelqu'un succombe à l'impatience dans son affliction, l'adversité ne le rend pas méchant, mais elle découvre seulement la corruption de ce vice qui était caché en lui ; et il lui arrive de même qu'à une pièce de cuivre couverte d'argent

qui, avant que d'être mise au feu pour être éprouvée, paraissait toute d'argent pur, mais qui, ayant été jetée dans le fourneau, paraît aux yeux ce qu'elle est en effet, sans que le feu y ait produit autre chose que de nous découvrir le cuivre qui était caché.

Certes notre Dieu aurait très grand sujet de dire à l'âme embrasée de son amour : « J'ai bien « voulu me faire homme à cause de vous : si « donc vous ne devenez des Dieux à cause de « moi, vous me traiterez avec une extrême injus- « tice. J'avais tellement caché ma divinité en « prenant votre nature, qu'il y avait bien peu de « personnes qui connussent ma puissance et ma « force ; parce qu'on ne voyait en moi que mi- « sère, que peine, qu'affliction depuis le com- « mencement de mon enfance jusqu'à la fin des « tourments de ma Croix, et parce que je mar- « chais parmi eux comme si j'eusse été un « d'entre eux. Vous devez donc cacher tellement « votre nature humaine tout entière dans ma di- « vinité, que personne ne puisse remarquer « votre faiblesse ; mais que votre vie soit si ap- « prochante de la vie divine, qu'on ne voie rien « dans toutes vos actions qui ne soit de Dieu : » ce qui ne consiste pas à être abondant en paroles agréables, à imiter la contenance des personnes de piété, à couvrir notre visage du masque trom-

peur de la vertu et de la sainteté, à être partout en réputation et en estime, à posséder entièrement l'amitié et l'affection des personnes spirituelles et qui sont aimées de Dieu, ni enfin à être chéris et caressés du Seigneur avec tant de tendresse, que nous nous imaginions qu'il a comme perdu le souvenir de toutes choses pour ne songer qu'à nous seuls, et pour nous accorder plus promptement tout ce que nous lui demandons.

Ce n'est pas là, dis-je, ce que Dieu demande de nous. Ce qu'il prétend nous enseigner par sa vie et par sa doctrine est bien différent. Il veut que nous ne soyons aucunement émus des choses fâcheuses ou agréables, et que nous apprenions à supporter avec une humilité d'esprit constante et dégagée ceux qui nous traitent de fourbes et d'imposteurs, ou qui nous percent des traits envenimés de leurs paroles piquantes et outrageuses, à dessein de nous priver de l'estime que nous avons acquise, et de noircir notre réputation. De plus, si on ne se contente pas de nous maltraiter de paroles, mais qu'on en vienne jusqu'aux effets ; si l'on nous ravit les nécessités de la vie, et si, après nous les avoir ravies, on nous ôte encore ces secours qui sont absolument nécessaires ; si l'on outrage nos corps, si on leur fait des blessures qui soient suivies d'infirmités et d'incommodités continuelles ; s'il nous arrive

quelque peine et quelque affliction qui nous jette dans l'accablement; enfin si toutes les meilleures actions que nous pouvons faire sont malicieusement expliquées par les autres, il veut, dis-je, que nous ne supportions pas seulement avec égalité d'esprit toutes ces épreuves qui nous viennent de la part des hommes, mais encore que nous les recevions avec patience comme des fléaux et des châtiments qu'il nous envoie, quand même il nous retirerait toutes les consolations de sa présence, et qu'il s'éloignerait autant de nous que s'il y avait une muraille épaisse qui nous séparât de lui ; quand il nous traiterait avec une grande sévérité lorsque nous lui venons demander du secours et du soulagement dans nos travaux et dans nos extrêmes souffrances; quand il fermerait les yeux lorsque nous nous présentons devant lui, ne daignant ni nous voir ni nous entendre, mais nous abandonnant dans le combat de nos misères et de nos déplaisirs, comme il a été lui-même abandonné par son Père. Nous devons, en tous ces divers sujets d'amertume, nous cacher dans le sein de la Divinité, afin que demeurant inébranlables au milieu de la désolation, nous ne cherchions de l'adoucissement dans aucune créature mortelle, mais dans cette seule parole de Jésus-Christ : « Votre volonté soit faite ! »

CHAPITRE XVI

DU DÉGAGEMENT INTÉRIEUR QUI NOUS UNIT A DIEU, ET QUI NOUS TIENT TOUJOURS DEVANT LUI EN TOUT LIEU ET EN TOUTES NOS ACTIONS

Il faut que celui qui désire mener une vie de séparation et d'affranchissement, demeure dans la cité de Jérusalem, c'est-à-dire dans un séjour de paix, où il ne soit point troublé par les remords du péché qui tue l'âme; où il soit exempt de toute affection déréglée pour les créatures, et sans aucun sentiment d'amour ni de haine; où il puisse élever sans obstacle son esprit à Dieu, et ayant sans cesse les yeux attachés sur lui, suivre les mouvements et les inspirations qu'il lui donne; où enfin il ait toujours ses désirs tournés vers lui, et soit continuellement consacré à son service : car la vie contemplative et dégagée des sens se passe bien plus au dedans de nous qu'au dehors. Il faut que celui qui est encore imparfait ait le désir de se donner tout entier à Dieu, et de s'éloigner des choses extérieures, ce qu'il ne peut faire sans beaucoup de difficultés et de peines, parce que les objets pour lesquels nous

avons de l'amour demeurent fortement attachés à nous malgré que nous en ayons; mais celui qui est parfait n'est pas aussi obligé à fuir les empêchements extérieurs, parce que, ne possédant rien avec un amour désordonné, il trouve si peu de difficulté et de résistance à retourner à Dieu par des actes de charité, par de profonds respects et par d'autres saints exercices, qu'il n'a pas besoin de se faire la moindre violence dans cet heureux retour qui l'élève à son Créateur. Quoiqu'il nous soit impossible, pendant que nous gémissons sous le poids de cette chair corrompue, de persévérer dans une même force d'esprit et dans une même attention devant Dieu, aussitôt néanmoins que l'homme vertueux s'aperçoit qu'il s'est laissé emporter à des choses frivoles et inutiles, soudain il les abandonne en se haïssant lui-même et détestant son inconstance; et parce que sa volonté s'y portait sans attachement, elle n'a point de peine à les quitter, ayant plus d'inclination à rentrer et à se recueillir en elle-même qu'à en sortir et se dissiper. Il s'en trouve qui sont d'un naturel plus paisible et plus tranquille que les autres, quoiqu'ils ne soient pas pour cela plus éminents en sainteté : car celui-là seul est le plus saint qui est le plus rempli de l'amour divin, qui s'étudie davantage à connaître la volonté de Dieu, et qui, après l'a-

voir connue, l'exécute plus fidèlement; qui combat plus généreusement pour Dieu, et qui meurt plus parfaitement à ses vices et à ses défauts. C'est lui qui, étant embrasé de charité et de zèle, pèse tellement les moindres petites fautes qu'à peine se peut-il supporter à cause de la grande amertume de son cœur et du dégoût violent qu'il a pour lui-même. C'est pourquoi il évite pour l'amour de Dieu, de toutes les forces de son esprit, tous les péchés et tous les défauts. Cela ne doit point paraître surprenant, puisque les moindres choses qui déplaisent à Dieu causent plus de douleurs à cette âme dévouée que toutes les pertes particulières ou bien les avantages qui lui peuvent arriver. Ainsi sa sainteté s'augmente à mesure qu'elle s'exerce dans la charité. Efforçons-nous donc, autant que nous pourrons, de fuir au dehors les hommes et tout ce qui nous peut offrir quelque obstacle, et au dedans les vaines pensées, les amusements et les affections dangereuses; soyons sourds et muets à toutes choses; ne faisons point de réflexion sur les biens ni sur les maux qui nous arrivent; reposons-nous en Dieu en unité de cœur et d'esprit; ne nous mêlons en aucune façon des affaires des autres; interprétons favorablement toutes leurs actions selon les sentiments de la charité et de la tendresse que nous devons avoir pour tout le

monde ; et enfin considérons et examinons nos propres défauts avec une application vive et profonde, parce que c'est là l'unique moyen, et il n'y en a point d'autre, pour arriver à la parfaite unité de cœur.

Mais quelqu'un me dira : plusieurs se séparent du monde, se retirent dans leur particulier, et y trouvent un repos assez doux : est-ce donc là ce qu'on peut faire de mieux? Certes, c'est une chose bien louable de fuir les occasions, mais ce n'est pas encore assez. Car celui qui est vraiment et parfaitement juste, l'est en tout lieu et devant tous les hommes ; et celui qui est injuste, portera son injustice dans les lieux les plus saints et les plus sacrés. Or quel est celui qui est juste ? C'est celui qui possède effectivement Dieu, et qui le voit sans cesse, en tout lieu et en toute rencontre, aussi présent devant ses yeux que dans le tabernacle et dans la solitude : car c'est lui qui adore Dieu en esprit et en vérité, préférablement à toutes choses, c'est-à-dire qui demeure éternellement attaché à lui par les nœuds de la charité, qui l'aime de toute l'étendue de son cœur, et qui ainsi lui rend ses adorations en esprit et en vérité. Celui donc qui aime vraiment Dieu ne doit pas se mettre en peine de l'aller chercher bien loin, puisqu'il le peut toujours trouver présent au milieu de son cœur,

qu'il est plus proche de nous que nous ne le sommes nous-mêmes, qu'il est le conservateur de nous tous tant que nous sommes, et l'essence, pour ainsi dire, de notre essence. C'est pourquoi, lorsque quelqu'un ne possédera que Dieu seul et n'aura d'attachement à soi-même et à toutes les autres choses qu'en Dieu et pour Dieu, qui sera l'unique objet de son amour et de ses désirs, il ne trouvera plus aucun obstacle à combattre, et son être devenant pour ainsi dire tout divin, il trouvera Dieu partout où il voudra ; il l'aura présent en tous lieux et dans toutes ses actions, et ce sera Dieu même qui sera l'opérateur de toutes ses bonnes œuvres, car c'est à lui qu'appartiennent proprement les actions que nous faisons, et c'est lui particulièrement qui les produit. Ainsi, lorsque nous prenons Dieu pour notre seule fin et que nous l'aimons avec une entière fidélité, il est impossible que ce ne soit pas lui qui opère principalement toutes nos œuvres. Aussi l'homme ne peut pas aimer et chercher Dieu avec une intention pure sans un secours particulier de Dieu même, et par ses seules forces il ne saurait surmonter sa nature, ni s'élever tellement au-dessus de son être qu'il n'ait plus d'amour que pour Dieu et de mépris que pour soi-même, puisque tous ces actes sont surnaturels.

Certes, personne ne peut nuire à celui qui aime et cherche vraiment Dieu en tout ce qu'il fait, personne ne lui peut ravir cet objet de son amour, et la circonstance des lieux ni la multitude des hommes ne lui donnent point de distraction ; il ne soupire qu'après Dieu et ne trouve de plaisir qu'en lui seul, aussi rien ne peut l'empêcher de demeurer dans le recueillement au milieu de la plus grande dissipation, et de conserver sans trouble et sans agitation l'union parfaite qu'il a avec lui. Or l'affranchissement de ce trouble et de cette agitation est au-dessus de nos forces, et il ne peut venir que de Dieu en qui l'unité et la multiplicité ne sont qu'une même chose.

Cherchez donc Dieu, aimez-le et vous le proposez en toutes vos actions ; accoutumez-vous à commander à votre esprit afin d'avoir en tout temps et en tout lieu Dieu présent à votre cœur et à votre pensée.

Voyez avec quels sentiments et quelle ferveur vous vous tenez devant lui dans l'église et dans votre cellule, afin de conserver ce même esprit devant les hommes, dans vos occupations et dans vos adversités. Au reste, souvenez-vous d'éloigner de vous, hors le temps de la prière, la disposition où vous ne voudriez pas être dans le temps qui lui est destiné : parceque, si vous avez

eu quelque passion pour quelque chose avant que de prier, elle reviendra, quoi que vous puissiez faire, vous distraire et vous importuner lorsque vous voudrez vous appliquer à l'oraison.

Il faut remarquer que, quand je parle de l'égalité, ma pensée n'est pas que nous ne devions faire aucune distinction ni différence de lieux, d'actions et de personnes : car il est hors de doute qu'il y a des lieux meilleurs les uns que les autres et des œuvres d'un mérite bien différent. Mais je veux dire que nous devons, en tout lieu et en toute action, conserver le même esprit, la même fidélité, le même amour et le même zèle pour Dieu. Il est certain que personne ne peut nuire ni ravir la présence de son Créateur à celui qui est disposé de telle sorte qu'il est toujours le même partout, et porte sans cesse tous ses désirs et toute son affection vers Dieu.

Mais celui qui ne l'a pas ainsi présent, et qui est obligé de l'aller chercher au dehors, se trouve souvent engagé dans des compagnies, dans des lieux et dans des actions qui, ne lui étant point aussi favorables, l'empêchent souvent d'arriver à son dessein, parce qu'il n'a pas Dieu toujours présent ; et parce qu'il ne l'aime pas uniquement, et qu'il s'aime et se recherche lui-même avec Dieu en toutes choses par une af-

fection désordonnée, il se trouve embarrassé et distrait, non seulement dans la compagnie des méchants, mais encore dans celle des gens de bien ; il trouve des obstacles dans l'Église aussi bien que dans les places publiques, parce qu'il porte dans son sein la source de ses distractions, et que tout ce qu'il aime avec dérèglement est le sujet de ses inquiétudes, puisque Dieu ne lui tient pas encore lieu de toutes choses, et qu'il n'en fait pas l'unique terme de ses désirs et de ses affections.

Enfin nous devons nous appliquer à savoir comment nous pouvons posséder Dieu en toutes choses. Avoir Dieu dans sa pensée, c'est tenir toujours son esprit tourné vers lui, et ne s'occuper d'aucune autre chose. Il ne nous suffit pas de penser simplement à Dieu, nous devons encore avoir en nous cette essence subsistante par elle-même, ce Dieu qui est si fort au-dessus de toutes les créatures et de toutes nos pensées : c'est-à-dire que nous devons nous élever par de fréquentes aspirations afin de trouver Dieu en nous, lors même que nos puissances cessent d'agir. C'est alors que nous ressentons dans nous-mêmes, sans interruption, un certain élan de notre amour qui nous emporte vers le Créateur sans que les créatures le puissent arrêter, parce que son action est plus forte que la leur, qu'il

n'est point sujet à leur changement, et qu'il n'est ébranlé ni par les prospérités ni par les afflictions. C'est un œil clair et perçant qui découvre la différence de toutes choses, qui pénètre les ombres et les fantômes, et qui, n'ayant que Dieu pour objet, n'est point ébloui par des illusions trompeuses et imaginaires. Car, de même que l'œil de l'esprit contemple Dieu dans les objets spirituels, comme dans sa miséricorde, dans sa bonté et dans ses autres perfections, ainsi l'œil du corps de l'homme juste et simple voit Dieu au travers de toutes sortes de nuages. Celui qui est ainsi disposé a toujours plus de pente vers Dieu que hors de lui et vers les créatures, et cette pente l'avertit en tout temps et en tout lieu de son devoir, qu'il ne pourrait quitter que de dessein formé, ce qui n'est pas possible.

Or celui qui est si solidement affermi et comme naturalisé en Dieu, si on peut parler ainsi, le reçoit d'une façon toute divine, et Dieu se montre partout en lui : car, comme cet homme rapporte tout à la gloire du Seigneur, il le trouve en toutes choses, et recevant tout de sa main, il le glorifie, il lui rend grâces et l'a toujours présent devant ses yeux. Enfin, donnant tous ses soins à Dieu avec une vigilance continuelle, il ne s'embarrasse jamais de propos délibéré dans des niaiseries superflues, mais il

fait reluire et éclater Dieu dans toutes ses actions. Que s'il s'est laissé aller à quelques inutilités, il les quitte aussitôt et s'indigne contre lui-même ; il s'accuse avec gémissement de sa légèreté, il forme une résolution sincère de ne plus s'attacher à des occupations vaines et inutiles, et il regarde comme telles toutes celles où il ne s'agit point de la gloire de Dieu, de son utilité spirituelle ou de la charité envers le prochain. Celui donc qui se regarde de la sorte ne peut être aisément séduit, parce qu'ayant toujours Dieu présent, il l'aime par-dessus toutes choses, il en est sans cesse comme altéré ; et semblable à celui qui, brûlé d'une soif ardente, quoi qu'il fasse, quoi qu'il pense et quoi qu'il dise, ne peut perdre l'idée ni la mémoire du rafraîchissement qu'il désire, le souvenir en demeurant aussi longtemps que l'ardeur de la soif qui le presse ; ou bien semblable à celui qui, fortement passionné pour quelque chose, quelque part qu'il soit, et quoi qu'il fasse, ne met jamais en oubli l'objet qu'il aime : tout ce qui se présente à ses yeux lui en retrace l'image, elle se grave en lui d'autant plus profondément que son amour est plus violent, et il penche également, dans l'occupation et dans le repos, vers la chose qu'il aime.

C'est ainsi que nous devons aimer Dieu, de

manière que nous portions dans notre esprit en tout lieu et en toute action l'image de son amour et de sa présence ; et comme Dieu est en toutes choses et que toutes choses lui sont présentes, de même il doit être présent non seulement à notre volonté, à nos désirs, à nos occupations, mais encore à nos œuvres et à nos omissions, afin que lui seul en soit le principe et la règle. Or, pour apprendre à avoir toujours Dieu présent, il ne suffit pas de se dépouiller extérieurement des choses étrangères, mais il faut encore se faire une espèce de solitude intérieure où l'homme puisse tellement pénétrer toutes choses, partout et avec quelques personnes qu'il se rencontre, que rien ne l'empêche d'arriver à son Créateur bien-aimé. Pour cela il est nécessaire qu'il porte toujours Dieu dans son cœur ; que l'idée qu'il en a et la charité qui l'embrase lui soient aussi intimes que sa propre essence ; c'est-à-dire qu'il soit aussi disposé à le recevoir, et qu'il s'y porte avec autant d'inclination, que si c'était un privilège de sa nature de l'avoir présent en lui-même en tout temps et en tout lieu. De même que celui qui désire apprendre à écrire est obligé d'apporter un soin extrême dans les commencements, d'imiter exactement la main de son maître, puis de s'exercer lui-même dans l'écriture et de tracer souvent les caractères avec

beaucoup de peine et de difficulté, et que, s'il continue dans cet exercice qui lui est d'abord si pénible, il arrive insensiblement à un état où, n'étant plus obligé de faire réflexion sur la figure des lettres, il les forme sans peine (ce qui arrive en toute sorte d'arts et d'étude), nous devons de même comme fixer et arrêter la présence de Dieu dans l'homme intérieur par divers exercices : car c'est lui qui nous avertit de telle manière en toute rencontre que, si nous prenions garde le moins du monde à ce qu'il nous dit, sans nous dissiper et nous répandre inconsidérément au dehors, nous l'aurions partout présent devant nos yeux, nous le sentirions en nous-mêmes, nous serions transformés en lui, nous nous verrions unis, et pour ainsi dire familiarisés avec lui, en sorte que nous serions sans cesse occupés de sa présence adorable ; et cette pente qui nous emporterait ainsi vers Dieu nous mettrait dans un état de liberté et d'affranchissement qu'aucune difficulté, aucun trouble, ni aucune idée des choses du monde ne nous saurait ravir.

Mais que celui qui veut arriver à ce degré doit être vigilant ! qu'il doit observer les ordres de Dieu avec une grande exactitude, et les exécuter fidèlement ! Qu'il ne possède donc rien avec une attache déréglée, mais qu'il rapporte tout à la

gloire de Dieu, et qu'il ne s'applique jamais de propos délibéré aux choses vaines et frivoles. Que s'il s'aperçoit qu'il y a quelque engagement, il le rompe et le détruise à l'instant avec une douleur extrême et une confusion sensible de son inconstance. Car, s'il veut acquérir la véritable fermeté, il faut qu'il ne conserve rien de propre et de particulier, mais qu'il quitte tout pour retrouver tout, et toutes choses lui seront douces et avantageuses en toutes rencontres. Quoique cela ne se puisse faire sans peine et que peut-être il n'arrive pas là dès le commencement, qu'il ne laisse pourtant pas de faire tout son possible, parce que son travail ne demeurera point sans recevoir une grande récompense, et que la grande sainteté est le prix d'efforts extraordinaires. En effet, que celui qui est embrasé d'une ardente charité ne se lasse point du travail, ou que, s'il en est incommodé, il l'aime pourtant et l'embrasse de grand cœur pour la gloire de Dieu.

Certes, tous les Saints qui nous ont précédés ont passé par de rudes épreuves, et ont été de sévères examinateurs de leurs défauts, comme on le voit par ce qui arriva il n'y a pas longtemps à une certaine personne qui, ayant négligé de réciter les vêpres à l'heure accoutumée, à cause d'un assoupissement où elle se trouvait, et s'en

étant ensuite aperçue, s'emporta avec tant de colère contre elle-même, qu'elle se condamna à faire le tour de sa province pour se punir de sa négligence. Sans doute que cette humiliation lui servit davantage pour acquérir la véritable humilité que si elle avait récité vêpres à l'heure d'obligation. Il faut donc examiner soigneusement nos négligences, afin de devenir plus fermes et plus soigneux. C'est pourquoi, ô mon âme, si tu veux acquérir l'entière perfection des vertus, dégage-toi de toutes choses, et donne-toi sans réserve à celui qui t'a choisie et que tu as choisi entre mille, et même par-dessus tout le monde, afin que tu sois l'épouse de celui qui est le Roi et le Seigneur de l'univers. Qu'as-tu à faire avec les créatures périssables ? Travaille seulement à t'en dégager, en attendant ton unique Époux, qui est l'auteur de toutes les créatures, afin qu'il trouve ton cœur dans une entière liberté toutes les fois qu'il lui plaira d'y entrer.

CHAPITRE XVII

LE MOYEN DE FAIRE TOUTES NOS ACTIONS DE LA MANIÈRE LA PLUS PARFAITE, AFIN DE NE TROUVER DANS NOUS, EN QUELQUE LIEU QUE CE SOIT, AUCUN OBSTACLE EN CE QUE NOUS FAISONS

Il se rencontre des personnes qui, par leur assiduité et leur travail, arrivent à un état où les occupations extérieures dans lesquelles elles se trouvent légitimement engagées ne leur causent aucune distraction, et ne produisent en leur cœur et en leur esprit aucune image qui leur puisse nuire ; car elles ont le cœur et l'esprit si pleins de Dieu qu'il ne s'y trouve plus de place pour recevoir les créatures. Mais cela ne doit pas encore nous suffire, et il n'y a rien qui ne doive servir à nous faire croître dans la vertu. Nous devons tirer avantage, en quelque endroit que nous soyons, de toutes les choses qui nous arrivent, quelque étrangères, quelque irrégulières, quelque inégales qu'elles puissent être. En effet, ce n'est qu'alors, et jamais auparavant, que nous commencerons à être heureux, et nous ne devons donner aucunes bornes ni aucun terme à

cette croissance spirituelle, mais la laisser s'avancer et se fortifier de plus en plus, nous persuadant que celui qui veut arriver à la perfection doit réfléchir sur toutes ses œuvres avec une profonde attention, entrer dans une connaissance parfaite de soi-même et des plus secrets sentiments de son cœur, recevoir son Dieu de la manière la plus sainte qui lui soit possible, et enfin se rendre semblable à ces hommes qui, comme dit le Seigneur, veillent toujours en attendant leur maître.

Mais, pour prendre ces choses de la façon la plus excellente, il est nécessaire que, recevant tout ce qui nous arrive de la main de Dieu, nous lui en rendions des actions de grâces et de louanges, comme à celui qui en a ainsi ordonné pour notre plus grand avantage, afin que nous puissions rapporter à sa gloire et pénétrer de toutes les forces de notre entendement tout ce que nous voyons et tout ce que nous concevons, et qu'y donnant un sens favorable, nous en retirions un profit extrême : car nous savons, dit l'Apôtre, que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. Il faut encore que nous examinant avec une soigneuse recherche, nous nous efforcions de nous prosterner et de nous anéantir devant Dieu ; de recevoir de sa main, comme nous avons déjà dit, tout ce qui nous arrive ; de recon-

naître que toutes nos souffrances sont de beaucoup au-dessous de nos démérites ; et que, regardant d'un œil de charité et de compassion toutes les actions de notre prochain, nous les interprétions en bonne part : ce qui ne nous sera pas difficile, si le fond de notre âme est dans cette parfaite disposition, qui seule est capable de changer toutes choses en mieux et de chanter hautement les louanges de Dieu en toutes rencontres.

Certes, il ne faut point faire de difficulté d'appeler un vrai disciple de Jésus-Christ celui qui est dans ces sentiments, et on peut croire que Notre-Seigneur lui découvre ses voies secrètes et cachées. Il est toujours en attente et comme en sentinelle pour prendre garde de quel côté viendra son maître qu'il attend, et il observe en toutes les choses qui lui arrivent, quelque étrangères qu'elles puissent être, s'il n'y rencontrera rien de celui après lequel il soupire : car celui qui a le fond bon, est vigilant et ingénieux dans le soin qu'il prend de plaire à Dieu et dans le renoncement parfait de soi-même. Or, il est besoin pour cela d'une extrême diligence, et nous n'y devons pas moins employer que toutes nos forces, puisque c'est un moyen pour nous rendre justes et saints, pour trouver Dieu en toutes choses, et le comprendre d'une manière

toute divine tant dans nos actions que dans nos souffrances.

Celui donc qui fait toutes ses œuvres dans une parfaite égalité d'esprit, les fait justes et équitables; et si chacun en usait de la sorte, Dieu, qui est tout-puissant, se montrerait avec autant d'éclat dans les hommes les plus terrestres que dans les plus spirituels et les plus semblables à la divinité. Dieu étant le conservateur de toutes les créatures, il est aussi bien, par son essence, dans les méchants que dans les justes, et il est plus proche d'eux qu'ils ne le sont eux-mêmes, et plus intime à leur propre essence. C'est pourquoi celui qui sait s'élever par les forces agissantes de son amour, étant arrivé au haut de son essence créée, y trouvera Dieu avec lequel il est uni immédiatement, et ne fait en un certain sens qu'une même chose; et comme dans lui-même il trouve Dieu, il le rencontrera aussi dans les autres créatures, puisque, en les regardant comme élevées avec Dieu au-dessus de leur essence créée, elles sont en quelque manière une même chose avec lui. Ainsi il trouvera Dieu en chaque chose créée, dans les bons et dans les méchants, dans ceux-ci par la justice et par les châtiments, et dans les autres par la grâce.

De plus, comme il publie dans les uns la miséricorde divine, il bénit dans les autres sa jus-

tice et sa bonté, qui souffre leur malice avec patience, qui les protège et qui les attend un jour à pénitence. Et comme il adore la clémence et la bonté de Dieu dans ceux qui sont sauvés, il respecte sa justice dans ceux qui se perdent. Enfin, comme il rend grâces à Dieu et lui offre un sacrifice de louanges pour ceux qui sont doux et bienfaisants tant envers lui qu'envers les autres, il tâche aussi de le glorifier et de le remercier pour ceux qui sont grossiers, fâcheux et importuns aux autres et à lui-même, croyant que c'est pour son utilité particulière et pour le bien des autres que Dieu, par sa toute-puissance, permet qu'ils vivent en cet état. Ainsi le juste trouve Dieu dans tous les hommes, toutes les choses lui tournent à bien, et il y découvre Dieu de la façon la plus excellente qui lui est possible. Ce n'est pas pourtant ma pensée que cet homme s'expose, par son contact avec les créatures mauvaises, à tomber dans des défauts et à commettre quelques fautes ; mais, dans toutes les choses qu'il voit et qu'il entend hors de lui, il doit tâcher de trouver Dieu présent de la façon que nous avons dit. Celui qui a ainsi Dieu présent en toutes choses dans son entendement, c'est-à-dire dans son essence toute simple et toute nue, ou dans l'œil de son âme ; qui voit Dieu au travers de toutes sortes d'images. et qui s'efforce de sanctifier sa

vie et de s'exercer dans toutes les vertus de manière qu'il les puisse pratiquer par une pente amoureuse vers Dieu, celui-là seul, connaissant ce que c'est que la véritable paix, mène une vie parfaitement heureuse.

Il faut que celui qui veut être juste choisisse nécessairement l'une de ces deux choses : ou qu'il trouve, qu'il apprenne et qu'il cherche Dieu dans ses œuvres, ou que, s'élevant même au-dessus de toutes les œuvres par l'amour, il agisse moins vers Dieu qu'il n'en reçoive l'impression divine. Et parce que nous ne pouvons pas être sans nous occuper à quelque ouvrage, il est absolument nécessaire de nous accoutumer à être libres et dégagés en tous lieux et en toutes rencontres, et d'avoir Dieu présent en toutes choses. Toutes les fois donc qu'un homme parfait et uni à Dieu sera obligé d'avoir quelque commerce avec les hommes, il veillera sur lui de toutes ses forces, et il s'imprimera si avant dans l'esprit la présence de Dieu, que son entendement ni sa mémoire ne puissent être occupés ni remplis d'aucune forme ni d'aucune image étrangère.

CHAPITRE XVIII

QU'IL N'Y A RIEN D'IMPOSSIBLE A LA VOLONTÉ HUMAINE, LORSQUE, ÉTANT UNIE A LA VOLONTÉ DIVINE, ELLE NE CHERCHE QUE DIEU SEUL EN TOUTES CHOSES. DE LA CONSOLATION INTÉRIEURE ET DU DÉLAISSEMENT

Tant qu'on se sent rempli de bonne volonté, on ne doit se troubler ni s'affliger avec excès d'aucune chose, ni croire que l'on soit fort éloigné de Dieu, parce que la vertu et toutes les bonnes œuvres dépendent de la volonté. Il ne manque donc rien à celui qui possède vraiment une volonté juste. C'est pourquoi, si vous voulez avoir l'humilité, la charité ou quelque autre vertu, vous n'avez qu'à les désirer de toute l'étendue de vos forces, et sans doute vous les aurez déjà. Personne n'est capable de vous les ravir, ni les créatures, ni Dieu même, pourvu que votre volonté soit droite, conforme à celle de Dieu et comme déifiée ; cela arrive lorsque nous voulons purement pour la gloire de Dieu tout ce que nous voulons : ce qui ne se rencontre pas naturellement dans la volonté humaine. Il n'y a point de marque plus assurée pour connaître sa confor-

mité à la volonté divine et son union avec Dieu, que si elle tend de toutes ses forces à la plus grande gloire de celui qui lui est tout en toutes choses.

Il n'y a rien qui puisse vaincre cette volonté, ni la mort, ni la vie, ni le démon, ni l'enfer, ni quelque autre créature que ce puisse être. Toutefois ce n'est pas assez de dire simplement : je voudrais être de telle façon ou de telle autre ; mais il faut vouloir puissamment et de toute l'efficacité de ses désirs, en disant : je veux absolument faire ainsi et être tel. Quand je serais éloigné d'une distance infinie de quelque vertu ou de quelque bien spirituel, si j'en souhaitais la possession avec une volonté parfaite, j'en serais plus le possesseur et le maître que des choses mêmes que je tiendrais enfermées dans mon sein sans les vouloir posséder : car la bonne volonté n'a pas moins de puissance pour produire le bien devant Dieu que la volonté criminelle n'a de force pour faire le mal. Or, il est certain qu'encore que je ne commette peut-être aucune action vicieuse, néanmoins si je suis dans une volonté délibérée d'en commettre quelqu'une, je ne suis pas moins coupable devant Dieu que si je l'avais effectivement commise : jusque-là même qu'il se pourrait faire que je consentisse à la mort de plusieurs personnes avec une si forte détermination de ma

volonté, qu'encore que je n'exécutasse pas ce projet, je ne laisserais pas d'être coupable devant Dieu de ce crime et d'être réellement homicide à ses yeux. Ce n'est pas que je veuille assurer que le crime qui est consommé par l'action ne soit plus énorme que celui de pure volonté ; mais je prétends que le consentement seul fait le péché, sans même être accompagné d'une action, puisqu'il consiste bien plus dans la volonté que dans l'opération.

S'il en est ainsi, pourquoi la volonté qui va au bien n'aurait-elle pas la même force ? Malgré la pente de notre mauvaise nature, nous devrions être plus puissants pour faire le bien que pour le mal : parce que Dieu, étant le coopérateur de la bonne volonté, la soutient et lui adoucit la peine de son action, tandis que la volonté injuste n'est aidée ni secourue que de sa seule iniquité.

La grâce de Jésus-Christ, jointe à la bonne volonté, sera donc plus puissante que la volonté criminelle, celle-ci n'étant soutenue que par sa malice, tandis que la première est fortifiée du secours de la grâce. J'assure donc, et j'assure fermement, que ma volonté me rend toutes choses possibles. Par elle je suis capable de soutenir tous les travaux imaginables, de nourrir tous les pauvres, de faire seul tout ce que les autres font de bonnes œuvres, et enfin d'accomplir tout le

bien qui se peut concevoir ; car, si je veux ardemment toutes ces choses et qu'il ne me manque que la seule puissance de les exécuter, je suis tout prêt à le faire avec joie, pourvu que j'en aie l'occasion et le moyen ; je serai réputé devant Dieu comme si je les avais toutes accomplies.

Il n'y a personne qui me puisse ravir un seul instant le fruit de cette bonne volonté ; au contraire, si elle se portait à quelque œuvre avec plus de pente et d'ardeur que celui qui la produit, et que je contribuasse de tous mes désirs à son accomplissement, quand même je ne l'accomplirais pas extérieurement, je ne laisserais pourtant pas de recevoir de Dieu (qui juge des choses avec justice) une plus grande récompense pour cette action que celui qui aurait eu bien de la peine à la faire. Je n'oserais pas néanmoins assurer la même chose de ceux en qui la volonté et l'amour ont une égale force, et dire qu'il y a égalité de récompense en celui qui agit et en celui qui ne contribue point à l'action : car, en vérité, celui qui ne souffrira point les tourments du martyre n'aura point cette couronne qui doit être la récompense particulière des martyrs, quoique d'ailleurs il ait les mêmes désirs et le même zèle que ceux qui ont effectivement enduré les peines du martyre. Si quelqu'un voulait soutenir que la parfaite volonté sans les œuvres mérite autant, seule,

que lorsqu'elle est jointe avec les bonnes œuvres, je ne voudrais pas m'opiniâtrer à combattre cette opinion, sachant combien est grande la vertu et la puissance d'une bonne volonté qui veut pleinement et fait tout ce qui est en son pouvoir. Car, si vous pouvez avoir autant d'amour et de zèle que jamais personne en ait eu pour publier les louanges de Dieu, vous ne manquerez pas de mériter autant que si vous l'aviez fait effectivement, pourvu que votre volonté soit entière, droite et parfaite.

Enfin il n'y a jamais de temps trop court pour l'homme qui est juste et droit, à cause de la perfection de sa volonté ; car, lorsqu'elle est tellement disposée qu'elle voudrait faire tout son possible, non seulement dans le temps si court de cette vie, mais encore pendant l'espace de mille ans, si la vie durait aussi longtemps, on lui imputera devant Dieu tout le bien qu'elle aurait pu faire pendant une si longue suite d'années. Or, la volonté est droite et parfaite lorsqu'elle n'est point corrompue par le mélange d'aucun sentiment vicieux, c'est-à-dire lorsqu'elle ne se sent noircie d'aucune malice, mais que devenant ennemie, et même entièrement séparée de sa propre corruption, elle est transformée dans la volonté divine ; en sorte qu'elle ne désire que ce qu'elle croit être agréable à Dieu, et même elle

déclare cette disposition intérieure autant qu'elle le peut et qu'elle le doit quand elle agit comme quand elle s'abstient d'agir. Plus donc la volonté est ferme et pure dans ces sentiments, plus elle est juste et parfaite, et il n'y a rien qui lui soit impossible, qu'elle veuille aimer Dieu, ou bien quelqueautre chose.

Il faut néanmoins savoir que, si quelqu'un désirait d'avoir autant de sainteté que les plus grands saints en ont jamais eu, il ne l'aurait pas pour cela tout aussitôt. Nul n'est saint qu'à proportion de l'ardeur avec laquelle sa volonté se porte vers Dieu. C'est pourquoi, si notre volonté était aussi grande et aussi parfaite que celle des plus parfaits, nous aurions autant de sainteté que les plus saints même en ont eu; mais nous avons beau la souhaiter seulement, elle ne croîtra en nous qu'à mesure que s'augmentera notre bonne volonté.

Quelqu'un me demandera peut-être : Comment pourrais-je donc acquérir cette sainteté, puisqu'elle ne tombe point sous les sens, qu'elle ne laisse en moi aucune trace qui me la fasse reconnaître? De plus, je vois un grand nombre de personnes qui s'occupent à des exercices considérables, et qui font des œuvres rares et merveilleuses dont je suis bien loin d'être capable.... A cet égard, il faut considérer deux choses qui ap-

partiennent à l'amour : la première est son essence même, qu'on peut considérer comme principe de la seconde, et celle-ci n'est autre que les œuvres ou les effets de ce principe. Pour son essence, c'est sa grandeur qui réside dans la volonté ; d'où il suit que celui qui est le plus rempli de bonne volonté est aussi celui qui a le plus de véritable charité. Or, cette charité est cachée au fond de l'âme, et c'est à cause de la grande difficulté qui se rencontre à la découvrir dans le prochain, que Dieu nous défend de juger légèrement des autres. Quant aux œuvres ou aux effets de l'amour, ils paraissent quelquefois extraordinaires, comme dans une joie extrême, dans une dévotion fervente ou dans quelque chose de semblable ; mais ce n'est pas là ce qu'il y a toujours de meilleur et de plus désirable, puisque ces signes extérieurs se peuvent rencontrer sans la véritable charité, et que la nature a souvent coutume de verser en nous ces douleurs et ces plaisirs, ou que Dieu permet même à l'esprit méchant de les exciter en l'homme, afin de lui attirer une estime qu'il ne mérite pas. Ce n'est donc pas celui en qui on en découvre davantage qu'on doit estimer le plus saint. Il faut examiner soigneusement si c'est Dieu qui nous comble de ces faveurs et pourquoi il nous les accorde, parce que souvent sa miséricorde ne

donne ces consolations que pour encourager l'homme à s'élever à une plus grande perfection, et pour le conserver dans la sainteté de sa vie. C'est pourquoi, lorsque celui à qui il avait accoutumé de départir ses dons s'avance dans la parfaite charité, il lui retire peu à peu la jouissance de ces douceurs. Et quand quelqu'un serait fidèle à Dieu dans ces consolations, il faudrait toujours qu'il examinât avec beaucoup de circonspection si cette fidélité découle véritablement d'un principe de charité; et quand il en demeurerait assuré, il ne s'ensuivrait point que cet état fût parfait : car la consolation que l'on goûte dans les jouissances de l'amour divin a moins de prix que les actions auxquelles cet amour nous oblige à l'égard du prochain, soit qu'elles regardent son âme, soit qu'elles se rapportent à son corps seulement : jusque-là même, que si quelqu'un se trouvait aussi élevé dans la contemplation que l'ont été saint Pierre, saint Paul, et les autres Apôtres, et qu'il vînt à connaître qu'un pauvre malade eût besoin de lui pour faire chauffer un bouillon ou pour quelque autre service, il serait beaucoup mieux qu'il interrompît le repos de sa contemplation pour assister charitablement ce pauvre, au lieu de s'arrêter dans la douceur présente de la vie contemplative.

En effet, il ne faut jamais négliger les com-

mandements de Dieu, sous prétexte de quelque saint exercice que ce soit; mais, quittant Dieu pour Dieu même, on lui fait un sacrifice plus agréable de s'employer par amour à secourir ceux qui sont ses membres. Et il ne faut pas s'imaginer que ce changement nous puisse être préjudiciable ! car Dieu rend avec usure ce qu'on quitte pour lui plaire, comme il le témoigne dans l'Évangile par ces paroles : « *Quiconque abandon-* « *nera son père ou sa mère*, etc., *sera récom-* « *pensé au centuple en cette vie et aura pour hé-* « *ritage la vie éternelle.* » On voit bien que le mot centuple marque la joie et le plaisir que ressent celui qui quitte et abandonne quelque chose pour la gloire de Dieu ; car la joie spirituelle qui vient de ce délaissement est cent fois plus pure et plus excellente que n'est celle qui nous vient de la possession de quelque bien sensible. C'est pourquoi, si quelqu'un souhaitait avec empressement de ressentir en son âme la présence divine et les consolations qu'y ressentent plusieurs saints personnages, et que Dieu lui refusât cette faveur, il obtiendrait bien plus véritablement l'effet de ces désirs s'il sacrifiait de tout son cœur sa volonté à la gloire de Dieu, que s'il les satisfaisait d'une manière qui frappe les sens; car l'abnégation de la propre volonté nous donne une satisfaction, et nous attire une récompense

cent fois plus grande que n'est une consolation sensible qu'on se procure en gardant l'usage et la propriété de sa volonté.

Certes, on trouve en Dieu tout ce qu'on peut prétendre ou espérer pour le corps ou pour l'esprit, et il nous est bien plus avantageux de recevoir en nous son action que d'agir nous-mêmes pour l'amour de lui. Or, qu'il faille interrompre l'exercice de la contemplation pour satisfaire aux devoirs de la charité, c'est ce que témoigne l'Apôtre lorsqu'il dit : « Je désirais moi-même de devenir anathème et d'être séparé de Jésus-Christ pour le salut de mes frères.... » ce qu'il entend, non de la privation de la véritable charité, mais de l'éloignement de la consolation sensible que Dieu versait en son âme ; car il n'eût jamais voulu, pour rien dans le monde, être privé un seul instant du parfait amour. Il est pourtant vrai que ceux qui sont amis de Dieu ne manquent jamais d'en être consolés, puisqu'ils trouvent leur contentement dans tout ce que Dieu leur envoie et dans tout ce qu'il lui plaît d'opérer en eux, quelque contraire que ce puisse être à la satisfaction de la nature sensible.

Au reste, il y en a plusieurs qui se croient en possession de la bonne volonté, tandis qu'ils sont dominés par leur amour-propre ; ils prétendent que Dieu les doit traiter de telle ou telle ma-

nière, et ils se trompent grandement : car c'est être entièrement éloigné de la bonne volonté, qui ne doit demander à Dieu ni joie, ni consolation intérieure, ni une chose plutôt qu'une autre, mais souhaiter de toute l'étendue de ses désirs d'accomplir sa volonté adorable. Et quoique dans l'état de grâce on puisse, absolument parlant, demander certaines choses, c'est toujours une imperfection de les désirer avec trop d'empressement. Ce que Dieu veut de nous avant toutes choses, c'est que, lui cédant entièrement notre volonté, nous lui laissions faire tout ce qui lui plaît. De là découle la paix véritable et continuelle dont nous jouissons. Sans cela tout ce que nous disons à Dieu, tout ce qu'il nous dit lui-même ne nous sert de rien, ou nous sert de très peu de chose, jusqu'à ce que nous puissions dire dans le sentiment de l'Apôtre : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Car Dieu sait ce qu'il doit faire, et notre résignation lui est bien plus agréable que si nous lui promettions de faire par un mouvement de propre volonté des choses extraordinaires pour sa gloire ; or, quoi que nous puissions faire ou dire, Dieu ne demande et ne désire rien tant de nous, que de nous entendre lui dire du fond de notre cœur : Seigneur, que votre volonté, qui m'est plus chère que toutes choses, soit accomplie !

Lorsque l'ange Gabriel porta à la Sainte Vierge la nouvelle du dessein de la suprême Trinité, toutes ses paroles eussent peu servi pour la rendre mère de Dieu, si elle ne lui eût offert sa volonté. Mais aussitôt qu'elle la lui eut offerte avec une résignation parfaite, elle devint la mère du Verbe éternel, et concevant celui qui était fils de Dieu, elle mérita de l'avoir pour son propre fils, et d'être nommée sa mère. Il n'y a rien qui puisse mettre l'homme en sûreté et le rendre juste, comme le renoncement à sa propre volonté. Sans cela, qu'il sache qu'il n'a rien fait devant Dieu pour s'avancer dans la perfection, quoique pourtant le choix d'une chose plutôt que d'une autre lui soit toujours permis avec la grâce qui fait bien choisir. Mais lorsqu'on est arrivé à ce point que de se résigner et s'offrir entièrement à Dieu, de souffrir et d'endurer tout pour l'amour de lui, tant au dedans qu'au dehors de soi-même, on commence à être dans le bon chemin, où l'on n'était point auparavant ; on est, pour ainsi dire, dans une aussi grande sûreté que Dieu même; on est plus maître généralement de toutes choses qu'on ne l'était d'aucune en particulier, et l'on goûte une joie que nul autre que celui qui a renoncé à sa propre volonté n'est capable de ressentir.

Comment se peut-il donc faire qu'il s'en

trouve si peu qui aient parfaitement assujetti leur volonté à celle de Dieu ? Il n'y a presque plus personne qui veuille mourir entièrement à son propre sens. Plusieurs se passionnent pour un bien ou pour un autre, pour ce genre de vie ou pour celui-là : tout ce qu'ils font n'est ordinairement qu'un effet de leur propre volonté. Mais celui qui, par un parfait dégagement, s'est démis de sa volonté entre les mains de Dieu et l'a attachée à lui, reçoit de bon cœur tout ce qui lui arrive dans le temps et dans l'éternité, exécute volontiers tout ce que Dieu demande de lui, et règle tous ses désirs sur le bon plaisir de celui qui lui est tout en toutes choses. Je ne craindrais donc point de dire qu'un seul salut de l'Ange récité pour la gloire éternelle de Dieu, avec abnégation de soi-même, est plus utile et vaut beaucoup mieux que le Psautier entier chanté plusieurs fois à son honneur avec attachement à la propre volonté ; car celui qui s'est entièrement quitté, et qui a abandonné toutes choses, entre si avant en Dieu, qu'il faut que celui qui le veut toucher, touche Dieu auparavant, puisque cet homme ainsi détaché demeure en Dieu, et que réciproquement Dieu habite en lui. Il reçoit tout ce qui lui arrive comme venant de la main du Seigneur, et s'efforce de lui en rendre grâces et de l'en glorifier. Ainsi, voyant

en tout l'expression du bon plaisir de Dieu, il trouve une douceur secrète et ineffable en toutes choses. Il ne nous peut rien venir de Dieu qui soit fâcheux et amer : car de même qu'un breuvage ne peut faire d'impression sur notre palais qu'il n'ait auparavant arrosé notre langue, de même celui qui s'est entièrement renoncé, en ce qui regarde les vices, et qui est déjà mort en Dieu, en est tellement environné de toutes parts, qu'il est impossible, comme je l'ai déjà dit, qu'aucune créature en approche, sans qu'elle n'approche auparavant de Dieu, par lequel passent d'abord toutes choses pour arriver jusqu'à lui, et dans qui chaque chose reçoit un assaisonnement tout divin. D'où vient que, quelque sensible que soit le mal qui l'afflige, il n'a point de peine à le supporter, puisque Dieu le porte le premier, et ne le permet que pour son avantage ; aussi ne le reçoit-il que comme de la main de Dieu, et non pas de la part de celui qui le lui fait souffrir : ce qui serait au-dessus des forces de la nature.

Enfin, Dieu ne permet jamais qu'avec une sorte de répugnance et de regret qu'une âme soit traversée de quelque déplaisir ; c'est pourquoi il ne le souffrirait jamais, s'il ne prévoyait le fruit et l'utilité qu'elle en doit retirer. Car l'affliction, en qualité d'affliction, n'est agréable à Dieu qu'à

cause du bien inestimable que nous en devons recevoir : c'est pourquoi il l'a voulu et ordonné ainsi de toute éternité. Il partage, comme nous l'avons déjà remarqué, le poids des calamités avec celui qui s'est parfaitement abandonné à sa providence, et il n'arrive aucune douleur à l'homme dans cet état, qu'elle n'ait passé auparavant en Dieu. Toutes ses croix et ses afflictions deviennent entièrement douces et acquièrent quelque chose de divin, en sorte qu'il ne met plus de différence entre le mépris et l'honneur, entre la douceur et l'amertume, toutes ces choses étant sanctifiées et comme déifiées dans le sein de la Divinité. Mais je dis plus, il préférerait de beaucoup l'amertume à la douceur, parce que l'ayant mieux méritée, il sait qu'elle lui est plus convenable. Néanmoins, parce qu'il s'est assujetti tout entier aux ordres de Dieu, il reçoit avec plaisir de sa part tout ce qui lui arrive, et tâche même de le chérir particulièrement. Il ne cherche rien, il n'aime rien que Dieu, et ne trouve de satisfaction qu'en lui seul, tant il en est rempli, aussi bien dans ses dégoûts et dans ses déplaisirs que dans sa joie et sa consolation.

C'est ici qu'on peut voir briller la lumière au milieu des ténèbres ; car il n'est pas possible que quelqu'un souffre pour la gloire de Dieu, qu'il

ne trouve dans ses souffrances quelque avant-goût des douceurs célestes de la Divinité. Il ne les goûtera peut-être pas d'une manière sensible, Dieu se tenant caché en lui pour un temps ; mais dès lors qu'il souffrira comme il faut, il ne peut pas manquer de trouver du plaisir dans ses peines, par la certitude qu'il les endure volontairement pour procurer à Dieu une gloire éternelle. Puis, il est absolument impossible qu'on ne trouve une secrète satisfaction, en rendant à Dieu avec un esprit pur le véritable honneur qui lui est dû.

Mais à quoi bon, je vous prie, dire que toutes ces choses servent au salut, si ce n'est pour encourager ceux qui sont dans l'accablement ou dans des obscurcissements d'esprit à en faire un bon usage ? En effet, quelle autre sorte d'avantage en pourrait-on retirer ? Certes, si quelqu'un s'était entièrement quitté, en ce qui regarde le vice, pour se retirer en Dieu, il n'accomplirait jamais aucune œuvre qu'il ne fût accompagné de la présence divine ; car, quoique par un oubli de lui-même, il pût commettre quelques excès ou dans les paroles ou dans les actions, ou qu'il lui vînt quelque autre mauvais dessein dans l'esprit, il ne devrait pourtant pas interrompre pour cela le cours des saintes occupations et des bons exercices qu'il aurait commencés : parce

que Dieu, à l'honneur duquel il les aurait entrepris, en étant le principe, excuserait facilement tous les défauts et les petites négligences qui s'y seraient glissés, comme on peut le remarquer dans saint Bernard et dans les autres saints. Nous ne pouvons point, pendant que nous sommes ici-bas, être entièrement exempts de ces faiblesses, et l'on ne doit pas jeter le froment parce qu'il est mêlé de quelques pailles. En effet, ces mauvaises suggestions du démon et ces impressions malignes, bien loin de nuire à l'homme juste qui sait vivre avec Dieu, lui apportent, au contraire, un très grand profit, suivant cette maxime de l'Apôtre qui nous apprend « que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. »

CHAPITRE XIX

COMMENT NOUS DEVONS SOUTENIR L'ATTAQUE DES VICES, ET NOUS DÉFENDRE DE LA TENTATION

La guerre que le vice déclare aux personnes vertueuses, pour les précipiter dans le mal, ne finit jamais sans qu'elles en retirent un profit et un avantage considérable. Or, il y a deux sortes

de personnes vertueuses : les unes sont disposées de telle façon qu'elles ne ressentent que très légèrement les attaques du vice ; les autres, quoiqu'elles soient dans l'occasion et sollicitées au péché, comme par exemple à la colère, à la vaine gloire, à l'intempérance de la bouche, à l'impureté et à toute sorte d'autres crimes, ne souffrent pas qu'aucune émotion vicieuse vienne troubler la partie supérieure de leur âme : elles y ont, au contraire, une entière aversion pour tous ces péchés, parce qu'ayant pris une résolution ferme et inébranlable de ne consentir jamais à la colère, à l'orgueil, ni à quelque autre vice que ce puisse être, elles résistent avec un courage mâle à tous leurs efforts ; et quoique peut-être elles aient quelques penchants attachés à la corruption de leur nature, comme on voit des personnes qui sont naturellement portées à l'orgueil, à la colère ou à d'autres fautes, il n'y a rien toutefois qui les puisse jamais incliner à y donner leur consentement.

C'est cette dernière sorte de personnes que Dieu bénit et approuve particulièrement, et qui possèdent les vertus dans un degré bien plus noble et bien plus excellent que les autres, puisqu'il est vrai que la perfection des vertus ne s'acquiert que par un combat légitime et opiniâtre. « La puissance du Seigneur, dit l'Apôtre, se ma-

nifeste dans la faiblesse »; d'où il suit que la tentation nous est nécessaire : car un athlète n'est couronné qu'après qu'il a combattu selon l'ordre et les lois du combat. Or, celui qui n'est point attaqué ne peut combattre, et personne ne peut acquérir sans combat la palme ou la récompense qui n'est due qu'à la victoire; au contraire, il serait honteux à celui qui n'a point eu de part au danger de la guerre de s'attribuer la victoire et d'usurper l'honneur du triomphe. Notre vie, qui est remplie de tentations et de combats, n'est qu'une guerre continuelle sur la terre, et nous ne pouvons de nous-mêmes résister à aucune tentation. Nous devons pourtant être contents dans notre faiblesse : car il nous est plus avantageux de puiser en Dieu qu'en nous-mêmes la force de résister au mal.

Mais puisque nous ne pouvons rien sans Dieu, il nous est absolument nécessaire d'être sans cesse attentifs et appliqués aux mouvements de sa grâce, afin que nous puissions surmonter par sa force toutes les tentations qui nous assiègent, puisque autant de fois que nous remportons sur elles quelque avantage, autant de fois nous donnons à Dieu un nouveau sujet de gloire et un nouveau sujet de réjouissance aux anges et aux saints. Enfin, la pente que nous avons au mal n'est pas elle-même un péché, mais le péché con-

siste dans la volonté que nous avons de le commettre. Il y a pourtant quelques péchés, comme par exemple des pensées impures et déshonnêtes, dans lesquels nous ne pouvons pas nous arrêter longtemps sans pécher, quoique nous n'ayons peut-être pas la volonté de passer jusqu'à l'action, parce qu'elles inclinent et font trop pencher l'homme vers le mal : c'est pourquoi, aussitôt qu'on les remarque, il les faut chasser incontinent et en détourner son esprit. On peut vaincre tous les autres péchés par la résistance, mais on ne peut surmonter celui de la chair que par la fuite.

Certes, si quelqu'un avait l'âme exempte d'infirmités, il ne devrait pas vouloir, quand cela dépendrait de son choix, être à couvert des tentations et affranchi des inclinations vicieuses, parce que ceux qui n'en auraient point, feraient toutes leurs actions sans aucun soin et sans aucune circonspection, et n'appréhenderaient rien de leur ennemi : ils ne pourraient donc prétendre aucune part à la couronne destinée à ceux qui combattent généreusement. Le parfait athlète est celui qui, surmontant les tentations et la pente de sa nature au péché, exerce un parfait empire sur son esprit. Les inclinations vicieuses sont comme les introductrices des vertus dans l'âme; par la crainte qu'elles nous inspirent,

elles nous rendent plus fervents au service de Dieu; elles servent d'aiguillon à l'esprit pour le faire marcher plus vite dans la voie des commandements divins, et le faire réfléchir sur soi-même ; elles excitent en nous un amour violent et une pratique continuelle des bonnes œuvres. Enfin le soin et l'application que nous avons de veiller sur notre propre corruption et sur notre propre misère, nous confirme et nous affermit dans le bien : car, plus nous avons de connaissance de nos infirmités, plus nous sommes obligés de soupirer ardemment après la grâce et les bénédictions du Ciel, et de les conserver précieusement, puisque le vice, aussi bien que la vertu, dépend de notre volonté.

CHAPITRE XX

COMMENT IL FAUT RENDRE GRACES A DIEU DE CE QU'IL NOUS A NON SEULEMENT PARDONNÉ NOS PÉCHÉS, MAIS ENCORE DE CE QU'IL NOUS A PRÉSERVÉS DE PLUSIEURS VICES, ET COMMENT NOUS DEVONS RETOURNER A LUI PAR LA DOULEUR ET PAR LA CONTRITION

Le péché est une chose si détestable, qu'aucune sorte de biens ni de maux qui nous puis-

sent arriver dans le monde ne devrait être capable de nous en faire commettre un seul, ni grand, ni petit. Cependant nous avons été assez misérables pour en commettre un si grand nombre, que ce doit être un grand sujet d'étonnement de voir que nous ne soyons point détruits et consumés par le feu violent de notre amour, quand nous considérons comment ce Dieu rempli de charité et de miséricorde, nous faisant sortir de la mort du péché, nous a fait entrer dans la vie nouvelle de la grâce, et de ses ennemis que nous étions nous a rendus ses amis : ce qui est assurément un plus grand effet de son pouvoir que de tirer le monde du néant. Mais ce qui nous doit encore plus toucher, c'est que sa bonté trouve le moyen de faire servir à notre avantage nos propres péchés, en sorte que si nous le voulons, ils contribuent même à notre salut. Ce n'est pas qu'on doive inférer de ceci que nous ne sommes point obligés à avoir du regret ni du repentir de nos fautes ; mais je prétends qu'elles nous sont utiles parce qu'elles nous engagent à la pénitence, et nous sont un sujet d'humiliation et d'abaissement. Cette humiliation et cet abaissement peuvent encore avoir une autre cause qu'il est à propos de signaler pour les personnes qui ont beaucoup reçu de Dieu. Un exemple servira à l'exposer et la fera

mieux comprendre. La glorieuse Vierge Mère de Dieu, qui a toujours été sans souillure et préservée de tout péché, est plus obligée à s'humilier devant Dieu que Madeleine, qui a été délivrée de l'iniquité par la miséricorde divine, tandis que la Vierge sainte en a été exempte par un privilège particulier : car c'est une faveur bien plus grande d'empêcher qu'une personne ne reçoive une blessure que de la guérir après qu'elle a été blessée.

Nous devons donc pareillement nous humilier et rendre grâces à Dieu, non seulement des péchés qu'il nous a pardonnés par un excès de compassion, mais bien plus encore de ceux dans lesquels nous aurions pu tomber, si sa bonté infinie ne nous eût soutenus ; et il ne faut pas nous contenter de lui témoigner notre reconnaissance pour les bienfaits que nous en avons reçus : il faut encore le remercier de tous ces biens qu'il nous aurait départis, si notre malice ne s'y était opposée.

Or, plus les faveurs de Dieu se répandent sur nous avec abondance, plus nous sommes engagés à lui rendre avec respect et humilité des actions de grâces proportionnées à sa libéralité. C'est pourquoi, si quelqu'un veut bien considérer tout ce qu'il doit à Dieu, il trouvera qu'il a un sujet bien plus grand et plus pressant de s'humilier

pour toutes les grâces qu'il en a reçues, et qui l'ont empêché de se précipiter dans la profondeur des abîmes, que de ce qu'étant tombé dans le péché il a trouvé miséricorde devant ses yeux ; et puisqu'il nous a remis tous nos crimes si généreusement, nous devons entrer dans cette sainte confiance, qu'il n'aurait jamais permis que nous eussions commis tant de désordres, s'il n'avait voulu se servir de notre propre chute pour procurer plus efficacement notre salut et en tirer notre félicité, pourvu que nous voulions coopérer à sa grâce. Lorsqu'un criminel, ressuscité de la mort du péché, a fait un heureux divorce avec le mal, et qu'il a résolu de servir Dieu éternellement, de ne vivre que pour Dieu seul, ce Père d'infinie miséricorde lui ouvre ses entrailles avec autant de charité que s'il n'en avait jamais été offensé ; il lui remet entièrement tous ses péchés pour ne les lui jamais imputer, quand ils seraient en aussi grand nombre que ceux que tous les hommes ensemble ont pu commettre, pourvu qu'il pleure et qu'il gémisse sincèrement pour la seule gloire de Dieu, et qu'il ait une grande aversion pour ses iniquités, surtout parce qu'elles déplaisent à un Père si bon et si miséricordieux. En effet, le feu de la charité, qui est la source de cette douleur, consume toute la rouille du péché, lorsque ces deux sentiments sont assez forts

l'un et l'autre, et qu'ils procèdent, comme ils le doivent, de toute l'ardeur de l'âme. Quelque faible que soit la contrition qui est conçue dans la seule vue de Dieu, ce sentiment lui est néanmoins bien plus agréable que les larmes que toutes les créatures, unies ensemble, ont jamais versées pour leur propre intérêt.

Enfin le pécheur, ainsi converti, est déjà disposé pour que Dieu le reçoive aussi avant dans sa familiarité, et lui donne autant de part dans ses secrets qu'il l'ait jamais fait pour personne : parce que, le trouvant dans la disposition nécessaire, il ne se souvient plus de son premier état. Dieu, en qui il n'y a ni passé ni avenir, prend et reçoit les âmes telles qu'elles se trouvent dans le moment, et il ne considère pas ce qu'elles ont été autrefois, mais ce qu'elles sont aujourd'hui. C'est pourquoi la grandeur de son amour lui fait souffrir de bon cœur, pendant une longue suite d'années, tous les mépris et les outrages qu'il reçoit des pécheurs, afin que l'homme, entrant après tant de temps dans la connaissance de ses crimes et de la bonté que son Créateur a eue pour lui de toute éternité, son affection, sa gratitude, sa révérence et son zèle envers l'Auteur de son être s'augmentent, se perfectionnent et s'enflamment davantage. La connaissance des péchés commis fait souvent naître dans l'âme

tous ces mouvements, et c'est ce qui oblige la patience divine à tolérer les affronts et le déshonneur que lui font d'abord ses élus par leurs dérèglements, pour les faire monter un jour à une grandeur, à une élévation extraordinaire.

Qui est-ce, je vous prie, qui a été plus cher et plus uni à Jésus-Christ que ces vases de sa miséricorde, c'est-à-dire ces Apôtres, qui n'étaient point demeurés dans l'innocence parfaite, mais qui étaient tombés, quelques-uns du moins, dans de grands péchés ?

Nous voyons dans l'ancienne et dans la nouvelle Loi que les personnes dont Dieu a souvent reçu des outrages, lui ont été ensuite les plus chères, et il arrive rarement que les âmes qu'il élève à de hauts degrés de faveur n'aient point fait auparavant quelque chute. Pourquoi Dieu nous traite-t-il de cette sorte, si ce n'est afin que nous nous humiliions plus profondément en considérant la grandeur de ses miséricordes, et afin que nous brûlions d'un zèle plus ardent de le servir, et d'être attachés à lui par amour pendant toute l'éternité ? Car notre affection et la ferveur de nos exercices se doivent renouveler toutes les fois que le souvenir de nos péchés reproduit la contrition et la douleur qui en est inséparable en nous. Ainsi, aussitôt que vous vous apercevrez que vous avez commis quelque

faute, retournez à Dieu de toutes les forces de votre cœur, et ayant un extrême dégoût de vous-même et une aversion véritable pour toute sorte de péchés, considérez bien moins la confusion, le mal, le tourment, l'ignominie que vous méritez d'endurer par cette faute, que l'atteinte qu'elle porte à l'honneur et à la volonté de Dieu ; retournez à lui, de toutes les forces de votre cœur, avec une résolution ferme et inébranlable de ne plus jamais l'offenser à l'avenir ; que ce retour soit joint à une charité immuable qui vous attache à Dieu comme à un ami très parfait et dont la fidélité est si grande, qu'il n'a jamais abandonné personne qui ait recherché avec confiance sa protection et son appui.

Enfin le grand mépris, le dégoût profond que nous avons de nous-mêmes, la résolution ferme et sincère que nous prenons de ne tomber jamais dans le péché, le regard amoureux de notre âme vers Dieu, la confiance que produit en nous la seule vue de l'amertume des souffrances de Notre-Seigneur et l'immensité de son amour, toutes ces choses, dis-je, font la parfaite pénitence. Lors donc que l'homme pénitent ne trouve rien de plus fâcheux ni de plus horrible que de déplaire à Dieu et de mépriser ses commandements, et qu'il est plus vivement touché d'être

coupable de ce mépris si criminel que d'avoir encouru sa propre perte, il s'allume comme une sainte flamme dans son cœur, et il s'y élève une généreuse confiance en Dieu qui commence à lui faire sentir qu'il lui pardonnera très volontiers tous ses péchés. Or cette contrition n'est pas la fille d'une crainte basse et servile, mais d'une charité pure et désintéressée qui remplit l'âme d'une joie toute spirituelle, qui la fait sortir de toutes ses douleurs et de toutes ses misères par un ravissement en Dieu, avec qui elle fait une sorte d'alliance inviolable, et en qui elle trouve toute sa consolation. En un mot, à mesure qu'elle reçoit de la consolation, la contrition véritable s'augmente en elle : en sorte que son amour la porte à s'offrir, à s'abandonner avec joie à la justice de Dieu, dans la résolution de supporter tous les supplices et tous les châtiments qu'il plaira à ce juge équitable d'exercer sur elle pour sa plus grande gloire. Il n'est pas possible qu'une âme qui s'élève ainsi à Dieu par cette componction surnaturelle, n'obtienne de lui la rémission de ses péchés, si elle en a seulement l'espérance : car il n'y a point de partie si petite et si imperceptible dans la miséricorde divine, qui n'ait plus de force que la malice la plus noire et la plus criminelle.

S'il en est ainsi, n'est-ce pas une chose digne

d'étonnement de voir que l'homme se puisse empêcher d'aimer de toutes les puissances de son âme ce Dieu si bon, qui l'a attendu à pénitence, qui l'a reçu ensuite avec tendresse, et qui s'est livré à la mort pour lui obtenir le pardon de ses crimes? Certes, celui-là est trop avare à qui la possession de Dieu, qui renferme en soi plus de bien qu'on n'en peut souhaiter, ne suffit pas pour remplir et rassasier ses désirs! Les richesses de Dieu sont sans prix et sans mesure. Contentez-vous donc de lui seul, et occupez-vous aux exercices qu'il vous a enseignés par sa vie sainte, par sa passion charitable, et par sa mort douloureuse.

Enfin il faut rappeler à notre mémoire que Dieu est le Rédempteur universel de tout le monde, ce qui nous oblige de l'aimer plus ardemment, de le glorifier avec plus de zèle, et de lui rendre de plus humbles actions de grâces que s'il n'était simplement que le rédempteur particulier de quelques-uns de nous. Chaque Bienheureux nous sera un sujet singulier de joie dans le ciel, et nous serons comblés d'une nouvelle allégresse autant de fois que quelqu'un de ces Esprits glorieux publiera les grandeurs de Dieu dans cette céleste patrie : parce que nous entendrons retentir les louanges de celui que nous chérissons de toutes les forces de notre âme, par-dessus

toutes choses, et qui a voulu faire rétablir et sauver ce que nous avions détruit par nos péchés.

CHAPITRE XXI

QUE CEUX QUI NE PEUVENT PAS MENER UNE VIE AUSTÈRE NE DOIVENT PAS JUGER POUR CELA QU'ILS SONT ÉLOIGNÉS OU SÉPARÉS DE DIEU ; MAIS QU'ILS DOIVENT IMITER JÉSUS-CHRIST DANS TOUTES SES VERTUS ET DANS SA CHARITÉ PARFAITE

Il y a des personnes infirmes qui, faisant réflexion sur la vie pénible et laborieuse de Jésus-Christ et de ses Saints, et se trouvant dans l'impuissance de supporter ces rigueurs, ne sentant en elles aucune pente ni aucune inclination qui les y porte, deviennent lâches et timides, et s'imaginent être séparées de Dieu parce qu'elles ne vivent point dans l'austérité. Ces personnes n'agissent pas avec assez de prudence. Il n'y a aucune raison qui puisse porter celui dont la volonté est bonne et sincère à croire qu'il est dans la disgrâce de Dieu, à cause de quelques petits défauts ou à cause de la faiblesse de sa nature, ou bien parce que son corps ne peut pas supporter une manière de vie rude et pénitente, ou enfin à

cause de l'inégalité qu'il apporte quelquefois dans le service de Dieu et dans la pratique des vertus. Mais voici ce qu'un homme de bien a principalement à faire : c'est de détruire tellement jusque dans la racine ses plus considérables défauts et les vices qui lui nuisent davantage, qu'il ne consente jamais pour quelque raison que ce puisse être, quand il faudrait même sacrifier sa vie, à quoi que ce soit de contraire à la loi de Dieu. Tant qu'il est dans cette volonté, il n'a point lieu de craindre d'être éloigné du Seigneur ; et s'il ne peut pas encore faire une pénitence rigoureuse, qu'il fasse au moins ce qu'il peut : cela suffit. L'Apôtre dit que les exercices corporels, quand ils sont seuls, servent à peu de chose ; mais la piété est utile à tout, parce qu'elle fait en toutes choses ce qui est le meilleur.

Lorsqu'une âme qui vit dans la piété voit faire à un autre quelques actions grandes et non communes, elle doit rendre grâces à Dieu de ce qu'il a donné à cet homme extraordinaire une grâce assez forte pour pouvoir suivre Jésus-Christ et tous les Saints dans le chemin de la pénitence et dans l'austérité d'une vie exemplaire. En s'apercevant qu'elle n'a pas le courage de marcher dans la même carrière, elle doit confesser qu'elle est indigne que Dieu lui accorde les mêmes faveurs qu'il a accordées aux autres, et s'humiliant

devant lui, elle s'efforcera d'aimer et d'honorer dans les autres ce qu'elle connaîtra être au-dessus de son pouvoir, et ne se trouver point en elle-même.

Si elle souhaitait de passer ses jours dans les austérités avec un amour et un désir plus fort et plus sincère que celui qui endure de grands travaux et fait une sévère pénitence, et qu'elle voulût bien les embrasser, si elle en avait la force, dès ce moment-là elle serait bien plus effectivement dans cet heureux état, et elle mériterait une récompense bien plus abondante que celui-là même qui s'exercerait en des œuvres pénibles, mais à qui cette ardeur de charité manquerait.

Ne croyez donc pas que les choses que vous ne pouvez pas faire vous séparent de Dieu ; car, encore que vous pensiez qu'il soit bien loin de vous, il en est pourtant tout proche, vous l'avez pour compagnon inséparable de votre voyage dans cet exil : si l'entrée de votre cœur lui est fermée, il ne se lasse point de heurter à la porte, selon la parole de l'Apocalypse ; et quand quelqu'un la lui a ouverte; il y rentre à l'heure même. il mange à sa table, et le fait ensuite manger à la sienne. C'est après ce divin banquet que le repos succède au travail, puisqu'il est indubitable que personne ne peut acquérir la véritable paix de l'esprit, s'il n'a mangé à la table de Jésus-

Christ et n'a été convié à ce festin délicieux, c'est-à-dire si son âme ne lui sert de demeure. Or, Jésus-Christ devient l'habitant et l'hôte de l'âme qui tâche d'imiter et de posséder en elle-même sa vie adorable par la vraie patience, par l'amour et par les autres vertus : sans quoi toutes les austérités, quelque grandes qu'elles soient, ne doivent point être estimées.

Toutefois, en ce qui est de l'austérité de la vie, chacun doit prendre garde à ce que Dieu lui ordonne et à quoi il le sollicite davantage, car tous n'ont pas le don et le pouvoir de marcher vers Dieu par le même chemin, et tous ne peuvent pas garder une même façon de vivre, ni un seul embrasser toutes les différentes voies qui conduisent à lui. Que chacun donc entretienne ses bonnes coutumes et ses pratiques de piété louables, et y subordonnant toutes ses autres actions, qu'il renferme dans ses exercices ordinaires tous les exercices de vertu ; car le changement des exercices et des occupations rend l'esprit volage et inconstant. D'ailleurs, tout le bien que vous pouvez trouver dans un genre de vie se trouvera également dans un autre, pourvu qu'il soit raisonnable et bien réglé. Enfin celui qui n'aime et ne recherche purement que Dieu, et qui désire pareillement que tous les autres n'aiment et ne cherchent que lui dans toute leur conduite

et dans toutes leurs pratiques, participe extérieurement à tous leurs divers exercices de vertu : ce qui se peut aussi entendre de la vie pénible et rigoureuse de quelques Saints, car l'amour nous donne part à tous les biens que nous chérissons dans les autres.

Mais, quoique nous ne puissions pas tous faire les mêmes choses, ni marcher par les mêmes routes aux yeux des hommes, il faut pourtant que tous nos cœurs marchent dans la même voie devant Dieu, c'est-à-dire dans la voie de l'amour, puisque tous ceux qui n'aiment pas Dieu n'y savent pas encore marcher, mais sont boiteux et impotents. Quelqu'un me dira peut-être : Le Seigneur qui nous a rachetés ayant mené un genre de vie si sublime, ne sommes-nous pas obligés de l'imiter ? Oui, certes, car il nous a servi d'exemple afin que nous marchions sur ses pas ; et plus nous lui sommes semblables, plus nous sommes parfaits. Il ne faut pas pourtant prétendre faire tout ce qu'il a fait extérieurement : par exemple, s'il a jeûné quarante jours et quarante nuits, notre faiblesse ne doit pas présumer de pouvoir garder cette longue abstinence que Jésus-Christ a supportée ainsi qu'un grand nombre d'autres travaux, pour nous apprendre à le suivre en esprit, si nous ne pouvons faire autrement. C'est pourquoi il faut s'étudier à connaître en quoi

nous pouvons le suivre prudemment et raisonnablement. Certes, ce qu'il a toujours le plus aimé dans ses imitateurs, ç'a été qu'ils se conformassent à lui dans la charité parfaite envers Dieu et le prochain, et c'est ce qui lui a fait dire : « C'est « en cela que tout le monde connaitra que vous « êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns « les autres. » Il suit de là que les œuvres spirituelles ou qui appartiennent à l'âme raisonnable doivent être préférées à celles qui ne sont purement qu'extérieures ou corporelles, et on doit croire qu'elles sont les meilleures. Cependant il ne faut pas laisser de justifier votre charité par vos œuvres, autant que vous en avez le pouvoir. Jésus-Christ a jeûné quarante jours, tâchez de l'imiter en cela en imposant à votre esprit l'abstinence de tous les vices, et en ordonnant à votre corps le jeûne selon ses forces. Mais afin d'y parvenir, il faut nécessairement que, veillant avec soin sur vous-même, lorsque vous vous serez porté au dérèglement et au mal, vous vous quittiez aussitôt, et résistiez courageusement à la corruption de vos désirs et à la pente malheureuse de votre nature.

Au reste, chacun doit, pour donner à Dieu des marques de l'amour qu'il lui porte, se renoncer, se vaincre, et se mortifier dans toutes les passions où le corps est le plus enclin : par exemple, dans

la délicatesse du manger et du boire, et dans d'autres choses de cette sorte dont nous pouvons facilement nous passer. Autrement il arrive souvent que ceux qui ne travaillent point à se mortifier ainsi pour l'amour de Dieu, reçoivent avec plus d'impatience une parole proférée un peu trop aigrement, que d'autres personnes plus attentives à s'imposer des privations ne supporteraient la rigueur des coups et l'outrage des injures. Que chacun donc apprenne à endurer les choses les plus légères pour la gloire de celui qui n'a pas refusé de souffrir les plus terribles pour notre salut ! C'est ainsi que nous sommes obligés d'être attachés en toutes choses, autant que nous en sommes capables, à Jésus-Christ, dont nous ne devrons jamais craindre d'être éloignés, tant que nous voudrons observer ses commandements et être obéissants à sa volonté. Or, plus nous posséderons l'humilité et l'obéissance dans un degré éminent, plus nous serons en état de souffrir pour lui et de marcher sûrement sur ses pas : personne n'ayant jamais été aussi obéissant ni aussi humble que Jésus-Christ, qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXII

COMMENT NOUS DEVONS RÉDUIRE TOUTES NOS PUISSANCES SOUS LE JOUG DE JÉSUS-CHRIST, FAIRE TOUTES NOS ACTIONS HUMBLEMENT ET AVEC RÉSIGNATION EN LUI ET PAR LUI, ET NOUS COMPORTER DANS LES DONS QU'IL NOUS FAIT ET DANS LES VISITES QU'IL NOUS REND

Quiconque désire devenir ami intime de Dieu, doit avoir un soin particulier de retenir tous ses sens extérieurs comme avec un frein perpétuel, sans jamais lâcher bride, ni leur permettre de chercher et de poursuivre leur plaisir en aucune action ni en aucun objet que ce soit. Il est, à la vérité, permis à tout le monde d'user des choses que le discernement de notre raison juge utiles et nécessaires, et de toutes celles aussi qui peuvent servir à nous procurer la paix intérieure de l'esprit ; mais il en faut user avec cette précaution, que ce ne soit pas pour y chercher notre commodité ni notre plaisir, mais l'édification de notre âme : ce que l'on doit entendre de toutes les choses licites et honnêtes, comme de la nourriture, du repos, du vêtement, et autres

choses semblables. Il faut, de plus, enchaîner les puissances intérieures, et ne leur permettre de produire aucune action, qu'elles ne soient domptées et dépouillées de leur liberté, tellement soumises à l'obéissance que Dieu puisse accomplir en elles, sans résistance, l'œuvre de sa grâce.

Il y a peu de jours qu'une personne qui avait ainsi assujetti à Dieu toutes ses facultés, eut le bonheur de l'entendre lui parler de la sorte : « Dans le délaissement parfait de vous-même où « vous êtes maintenant, vous me priez avec plus « d'efficacité et de ferveur que vous ne l'avez « fait pendant tout le temps de votre vie où « vous avez eu l'usage de vos paroles, de vos ac« tions, de vos désirs, de votre volonté et de « votre entendement. Persévérez dans cette heu« reuse captivité et dans ces chaînes spirituelles, « observant soigneusement de ne rien désirer, « de ne sortir jamais sans nécessité, de retran« cher toutes les pensées vaines et inutiles, et « de ne parler qu'autant que la nécessité vous y « obligera. Avant que d'entreprendre aucun « exercice ou de commencer aucun de vos ou« vrages, songez à ce que je demande de vous, « de quelle façon je veux que vous agissiez, et « offrez-moi perpétuellement cette prière, sans « y rien ajouter ni diminuer : Seigneur, que

« votre volonté soit faite ! » Ayez soin aussi d'éloigner de vous avec prudence et ménagement tout ce qui vous peut causer de l'embarras et du trouble, tant au dedans qu'au dehors ; fuyez les occupations extérieures dans lesquelles vous n'êtes pas engagé par le devoir de votre état, celles même que vous pourriez avoir avec les gens de bien touchant les choses saintes et permises ; ne songez enfin qu'à remplir votre cœur et votre esprit de continuelles louanges en l'honneur du Seigneur votre Dieu, et à lever tous les obstacles qui pourraient l'empêcher d'accomplir en vous l'œuvre sainte de sa grâce.

Si la nécessité vous appelle au dehors pour y faire quelque chose, ne perdez point le souvenir de votre Dieu durant votre action, mais employez plutôt toutes vos forces à renoncer à tout ce qui vous appartient : car les actions extérieures que nous devons faire indispensablement doivent être produites non par une recherche d'amour-propre, mais par un esprit qui va à Dieu avec grande simplicité ; non par un effort de la volonté propre, ni par une application particulière, mais par un esprit de pauvreté, de repos, d'humiliation et d'abaissement ; non enfin par aucune confiance en ses propres forces ou en son propre mérite, mais par une résignation sincère aux ordres de Dieu.

Par exemple, si Dieu m'avait donné le pouvoir de gouverner selon ma volonté les neuf Chœurs des Anges, et encore d'en créer un aussi grand nombre d'autres qui ne s'occupassent pas moins que les premiers des louanges et de l'amour de Dieu, et qui fussent également en sa dépendance (ce qui, sans doute, serait une faveur rare et extraordinaire), je devrais accepter de bon cœur que Dieu se servît d'un autre que moi pour exécuter ces choses, ou bien qu'il me l'adjoignît, me mettant même sous sa dépendance : car en cela et en toute autre chose, je dois renoncer absolument à toute satisfaction, à tout intérêt propre, pour me soumettre avec crainte et humilité à son bon plaisir, tant dans mes actions que dans les désirs de mon cœur. En agissant de la sorte, il arrivera que j'aurai souvent moins d'attache et de complaisance dans les œuvres extérieures, que je n'en devrais redouter avec des dispositions moins parfaites, dans le repos et le recueillement intérieur.

Ce à quoi il faut donc s'appliquer, c'est d'abaisser et de mortifier la nature dans toutes les choses qui la flattent et où elle prend quelque plaisir, soit dans les actions intérieures, soit dans les exercices de l'entendement, soit dans les idées imaginaires que la fantaisie compose et réunit, soit enfin dans tous les objets où l'esprit

cherche du divertissement, et même dans les opérations qui lui sont particulières, s'il y prend une satisfaction déréglée et qu'il y trouve quelque sorte de joie et de douceur sensible. Il faut mourir en nous-mêmes à toutes ces choses pour l'amour de Dieu, ne nous appuyant que sur lui seul par la pureté simple de notre cœur et par la simplicité pure de notre foi. Et pour animer encore plus cette foi, il faut en réitérer l'expression, de telle sorte que nous puissions nous entendre nous-mêmes, comme aussi proférer souvent le nom adorable de Jésus-Christ notre Sauveur, afin de mettre en fuite le démon, notre plus grand ennemi.

A cet égard, il faut remarquer que l'application que nous avons à la vie et à la Passion du Sauveur, non seulement en pensée et en esprit, mais encore par une impression qui les grave dans le fond et comme dans l'essence de l'âme, nous procure un avantage beaucoup plus grand que si nous nous y exercions simplement par spéculation et en idée sans y prendre part, par le fond et par la substance de l'âme. Cet exercice est utile surtout quand on s'est acquitté de quelque devoir avec négligence, comme, par exemple, la récitation de l'office divin. Que si quelqu'un est obligé de faire une chose par ordre et indispensablement, elle lui est d'autant plus

utile qu'il l'a faite avec plus de renoncement et de mépris de soi-même; plus il s'abaisse, plus son action le relève; et elle lui acquiert une liberté d'autant plus grande, qu'il agit plus purement et plus saintement. On ne doit point craindre de pécher en cela par excès; car, en perdant le néant qui nous appartient par notre nature, nous entrons dans l'être de Dieu qui est au-dessus de tous les êtres, et dont la connaissance, comme dit saint Denis, est d'autant plus vraie, plus noble, plus utile, qu'elle s'élève au-dessus de toute idée des qualités des créatures et qu'elle nous réduit à un silence d'admiration mêlée de stupeur qui témoigne de l'impuissance où nous sommes de le comprendre.

C'est au milieu de ces ténèbres qu'on découvre plus clairement la lumière divine; et plus l'obscurité est profonde, plus la connaissance est véritable; à moins que Dieu ne voulût se faire voir lui-même, car alors qui pourrait ne le pas reconnaître? Il ne faudrait pas pourtant s'appuyer sur cette manifestation; comme aussi on ne la doit point demander, non plus que la refuser si elle se présente. On peut la regarder comme un moyen, mais il ne faut jamais en faire sa fin.

Il n'y a que Dieu seul en qui nous puissions nous reposer absolument et sans réserve. On doit mettre la main à la charrue, mais il ne faut

regarder ni devant, ni derrière, ni sur soi, ni même sur aucun des dons de Dieu, quand ce serait quelque lumière, quelque consolation intérieure ou quelque autre faveur spirituelle. Regardons comme un songe tout ce qui nous arrive dans le corps ou dans l'esprit, ne nous en attribuons aucun bien, n'y arrêtons point nos regards; évitons avec soin toute présomption; abandonnons-nous avec une humilité sincère, une crainte amoureuse, une résignation profonde, une parfaite mortification, une pauvreté absolue. Que ce dénuement de nous-mêmes et de toutes choses arrive jusqu'au désir d'être dépourvu de tout secours, jusqu'au renoncement à l'affection même que nous pourrions avoir à cette pauvreté.

Il est certain qu'un noyau ne peut pas produire un arbre, ni une fleur faire naître un fruit, s'ils ne meurent auparavant et ne cessent d'être ce qu'ils étaient. Qui a jamais été assez éclairé pour découvrir un arbre dans un noyau, et un fruit dans une fleur? Il y a une disproportion, une différence extrême de l'un à l'autre! Mais comme on ne voit paraître et sortir le fruit qu'à mesure que la fleur passe, se sèche et disparaît, ainsi, à mesure qu'une personne se quitte, se délaisse plus parfaitement et meurt à tout, elle commence à porter une plus grande abondance de fruits véritables et naturels en Jésus-Christ. Il ne faut donc

regarder les dons de Dieu ni aucun des biens qui viennent de lui comme de leur source, ni en leur propre essence, ni dans l'épreuve que nous en faisons; nous devons nous remettre au Seigneur avec une foi sincère, ne voulant et ne cherchant que lui seul : parce que cette volonté et cette intention qui nous portent purement à Dieu ne se trompent jamais ni ne s'éloignent de lui, soit dans la méditation, soit hors de la méditation, soit dans la prière, soit hors de la prière, ou dans quelque autre exercice que ce puisse être. Il est à propos de faire observer que, par ce mot de *volonté* ou d'*intention*, on n'entend pas proprement ce que ce terme signifie ordinairement; car l'intention en ce sens n'est autre chose que vouloir actuellement ou tendre à quelque objet : cela n'exprime pas non plus la recherche et la poursuite que nous faisons de ce qui nous est convenable. Mais parce que nous n'avons point de terme plus propre, nous sommes obligés de nous servir de celui-là.

A dire vrai, il se trouve au fond de notre nature une certaine inclination, mais très cachée, qui cherche en toutes choses sa propre commodité, et qui sans cesse tend à ce but. Le Sauveur même n'a pas été exempt de cet instinct secret, puisque nous lisons dans l'Évangile que sa nature corporelle appréhendait extrêmement la mort.

Mais l'esprit, qui avait un empire absolu sur la chair, le fit s'écrier en ces termes : « Mon Père, « que votre volonté soit faite, et non pas la « mienne ! » Il faut donc toujours vaincre et dompter, par l'esprit, les révoltes et les soulèvements de la nature et de la sensualité, en sorte que nous ne cherchions pas, au moins de propos délibéré, notre avantage particulier, ou quelque chose dont nous affectionnions la propriété.

Au reste, ceux qui, dans toute leur conduite, n'ont d'autre vue que de suivre et d'imiter Jésus-Christ et de se rendre à ses attraits, sans affecter une sorte d'exercice plutôt qu'une autre (ce qui ne se rencontre que dans les parfaits), ceux-là, dis-je, sont sévèrement condamnés par ceux qui cherchent leurs intérêts. Ces derniers courent après leur avantage, font profession de paraître saints et s'occupent à différents exercices conformes à leur propre volonté ; tandis que les premiers, soumis de bon cœur aux ordres de Dieu dans tout ce qui leur arrive, et n'ayant aucune attache à certaines dévotions particulières, rapportent tout à Dieu, de qui ils reçoivent tout, sans se rien attribuer en quoi que ce soit.

Quand Dieu accorde donc une faveur extraordinaire à une âme qui est obligée de s'occuper à quelques actions extérieures, comme à prendre son repas ou à quelque chose de semblable,

qu'elle tâche de ne point perdre de vue son Créateur, et de faire tellement remonter ce don jusqu'à lui, qu'elle n'en retienne pas même l'ombre ni le souvenir ; qu'elle rende tout à celui à qui tout appartient ; qu'elle fasse, avec un esprit d'abaissement, de simplicité et de discrétion, ce qu'elle a à faire, et qu'elle rentre promptement, autant qu'elle le pourra, en elle-même. Il faut encore avoir soin, dans les actions extérieures, de chercher et de choisir les lieux et les occupations où l'on peut commodément exercer l'humilité et la charité, et nous devons faire reluire le caractère de ces deux vertus dans nos regards, dans les œuvres de nos mains, dans l'attention de nos oreilles, dans nos démarches, dans la contenance de tout notre corps et dans toutes nos actions intérieures et extérieures. Prenons garde aussi de n'être pas prompts à enseigner ou à conseiller les autres, à les juger ou à les reprendre ; mais évitons plutôt avec prudence et de tout notre pouvoir de nous mêler des choses qui nous sont étrangères, et soumettons-nous humblement en tout à l'Auteur de notre être.

Ne nous attachons point à toutes les lumières qui se présentent à notre esprit, et soyons bien aises que Dieu demeure au-dessus de notre intelligence, car la connaissance que nous avons de Dieu et que nous témoignons en avoir est quel-

quefois cause que nous ne croissons point dans la vie spirituelle. Mais quand nous savons que Dieu est au-dessus de toute connaissance, et que nous voyons bien loin de lui, dans nos jugements, toutes les choses créées, nous avançons dans la vertu et nous montons à un plus haut degré de perfection. Plus nous sommes convaincus que Dieu surpasse la portée de notre entendement, plus nous le voyons élevé au-dessus de nous, plus aussi nous entrons dans l'abaissement, dans le mépris et dans l'abnégation de nous-mêmes. Ce sentiment si pur, si simple, si sincère, vaut mieux encore que l'humilité; il est si excellent, si parfait et si rare, qu'on ne saurait lui donner de nom. Plus cette vertu nous fait paraître Dieu élevé au-dessus de nous, ne nous en donnant qu'une certaine connaissance obscure et incompréhensible comme d'un objet qui est hors de l'atteinte de nos esprits, plus nous descendons dans notre néant; et plus nous mourons en cette manière et sortons comme de nous-mêmes, plus nous nous abîmons en Dieu et nous y perdons heureusement. Au reste, comme on ne peut pas dignement exprimer l'excellence et le mérite de cette vertu qui nous cache et nous abîme en Dieu, aussi ne peut-on pas bien dire l'excès et l'énormité du vice qui nous retient attachés à nous-mêmes. Certes, c'est un péché plus grand que celui d'orgueil.

L'emportement, la révolte de Lucifer ne se peut pas proprement appeler orgueil ; c'est quelque chose de pire et de plus dangereux, et l'on pourrait avoir un attachement pour soi si funeste et si criminel, qu'il égalât même le crime de cet ange rebelle. Que toutes nos actions partent donc du fond de notre cœur par un esprit de pauvreté et d'anéantissement, qu'elles ne se fondent, qu'elles ne s'établissent qu'en Dieu ; ayons une pleine confiance dans sa bonté, qui ne peut ni nous tromper ni permettre que nous tombions.

Quelquefois l'esprit de Dieu excite en notre âme des désirs surnaturels et se montre si manifestement, qu'on ne peut pas douter que ce ne soit Dieu même qui se présente à nous comme sous la lumière d'un éclair fugitif : car cette vision s'évanouit si subitement, qu'il ne reste plus en nous aucune trace ni aucune idée de ce que nous avons vu. Nous ne pouvons comprendre ce que c'était ; nous savons seulement avec certitude que c'était quelque chose. Quelle était cette chose, nous ne le savons pas. Que s'il n'a pas fait naître en nous de violents désirs pour lui et que nous ne sentions point de renouvellement intérieur, il ne faut pas croire pour cela que nous n'avons vu qu'une lumière fausse et trompeuse, mais plutôt que ni l'entendement ni le sens ne l'ont pu concevoir, à cause de sa grande subtilité

et de la vitesse avec laquelle elle a disparu, ce qui fait qu'il n'en reste aucune impression; tandis que, si elle se fût attachée à notre esprit et qu'il en eût pu comprendre quelque chose, sans doute que ce n'eût point été Dieu. C'eût pourtant été quelque chose de divin, car ni l'ange ni le démon ne se peuvent point répandre au fond de notre âme, et il n'y a que le souverain Maître, qui l'a créée, qui le puisse faire.

Enfin ce grand éclat de lumière, si on peut l'appeler ainsi, doit passer pour un nuage et une obscurité à cause de son incompréhensibilité et de notre aveuglement. Si cette lumière est si subite, si courte et si passagère, reconnaissons que c'est un effet de sa grandeur et de notre petitesse, comme aussi de la curiosité de notre esprit dont elle surpasse entièrement les forces, et à qui elle échappe, s'envolant pendant qu'il tâche de la pénétrer : ce que Dieu permet, par un trait de la fidélité qu'il nous porte, afin de faire naître dans l'âme de ses élus ce qu'il aime le plus, c'est-à-dire une vive connaissance de leur néant, un grand assujettissement sous sa main divine, une parfaite abnégation de soi-même, et un renouvellement intérieur produit au fond de l'âme par cet abaissement.

Si, après avoir reçu une grâce si douce et si singulière, quelque tentation impure se présen-

tait à l'esprit, ce qui peut certainement arriver, elle contribuerait sans doute plus à notre avancement, si nous savions en user avec sagesse, que tous les dons que nous recevons avec des mouvements de joie et de satisfaction : car la tentation, aussi bien que toutes les autres épreuves, dispose l'homme et le prépare à recevoir ce bien pur et sans mélange, qui se trouve d'autant plus vrai, plus assuré, plus parfait, plus saint, plus étroitement uni à nous et plus avantageux, qu'il est plus ineffable, plus incompréhensible, plus caché, plus dégagé de toute image, et passe plus rapidement.

CHAPITRE XXIII

COMMENT NOUS DEVONS FAIRE EN DIEU NOS ACTIONS EXTÉRIEURES, REVENIR A LUI SANS CESSE, ET NOUS Y ARRÊTER PAR UN HUMBLE RENONCEMENT DE TOUTES CHOSES

Toutes les fois que nous sommes obligés, par quelque juste raison, de faire l'office de Marthe et d'être occupés au dehors, nous devons promptement rentrer en nous-mêmes et reprendre l'exercice de Magdeleine. Il faut empêcher la dissipation

extérieure de nos sens, et ne garder aucune idée, aucune image des choses qui flattent secrètement notre nature et notre sensualité, et où elle prend plaisir à s'arrêter en se couvrant du voile de quelque excuse frivole. Je conseille à chacun de quitter au plus tôt tous ces amusements, de rentrer au plus profond de son âme où Dieu est toujours présent, et là d'attendre ses ordres avec une persévérance courageuse, une respectueuse crainte, un humble mépris de soi-même, humiliant continuellement son esprit, l'arrêtant en Dieu, et observant sa propre nature avec beaucoup de soin et de vigilance. L'entendement et la nature ont toujours mille raisons : c'est pourquoi nous devons tâcher, de toutes nos forces, d'assujettir le premier au service de Jésus-Christ, de le rabaisser entièrement, de l'aveugler et de le soumettre à Dieu, comme un pauvre ignorant qui ne sait pas même la prière du Seigneur. Ne portons donc jamais aucun jugement du grand nombre de différentes lumières qui se présentent à notre esprit.

Ne recherchez point en vous-mêmes, par des raisonnements curieux, ô âmes fidèles, quelle est la lumière de la grâce et quelle est celle de la nature, et ne vous reposez qu'en Dieu seul et en Dieu inconnu. N'aimez que lui, ne tendez qu'à lui seul. Cet amour et cette poursuite sont à

couvert du mélange de toute erreur. Quand il y aurait peut-être même quelque excès, ce qui peut arriver, il est facile d'y apporter du remède, si vous persévérez seulement dans cette intention unique et pure. On a bien de ces sortes de croix à porter; mais si dans le grand nombre des faiblesses qui vous environnent, vous avez soin de renouveler vos saintes résolutions et de rentrer souvent et promptement en vous-même, vous découvrirez enfin la vérité. Or, ce recueillement et ce retour en soi-même se doit faire avec toutes les puissances supérieures et inférieures, avec la nature et sans la nature, et généralement de toutes les forces de l'âme; alors il vous procurera une perfection et un avantage qu'il n'est pas possible d'exprimer : car si on pouvait le réitérer mille fois le jour, on acquerrait chaque fois nouvelle pureté, nouvelle grâce, nouvelle lumière, nouvelle vertu. Que chacun prenne seulement garde de ne pratiquer ce recueillement que dans l'unique vue de Dieu, qui est l'objet de la Foi, sans se soucier de tout ce qui se présente à son esprit, ou de lumière ou de joie intérieure.

Oh! si quelqu'un voulait s'abandonner à une sainte folie tant au dedans qu'au dehors de lui-même, et devenir sourd aux jugements des hommes! certes ce serait un avantage incompa-

rable, particulièrement à ceux qui ont l'esprit vif et perçant ; ils goûteraient en très peu de temps des douceurs admirables qu'on ne peut comprendre ni exprimer par des paroles, et ils les ressentiraient bien mieux que ceux qui ont l'esprit plus simple et plus tardif, et qui par conséquent ont plus de peine à saisir la vérité et sont obligés de travailler davantage.

Il faut, encore, assigner certaines heures pour toutes les actions que nous avons à faire au dehors, et nous y appliquer quand nous ne saurions nous occuper à rien de meilleur. C'est ainsi que nous devons nous employer à lire, à écrire, et à travailler des mains, ne nous y arrêtant néanmoins pas beaucoup sans nécessité, mais rentrant aussitôt en nous-mêmes et retournant à Dieu toujours présent au fond de notre âme.

Nous devons aussi, dans toutes nos actions extérieures, consulter notre cœur pour connaître la volonté de Dieu et ce qu'il nous permet de faire, et ne jamais rien entreprendre sans avoir cherché soigneusement dans nous-même ce qu'il désire. Ne nous y opposons jamais, quand nous l'avons connu, et ne manquons pas de l'accomplir. O mort, ô anéantissement, que tu renfermes une vie et une grandeur admirables ! Ayons soin aussi de méditer tous les jours sur l'amertume

de la Passion du Sauveur, non par une coutume tiède et languissante, mais par un amour fervent qui nous plonge dans ses douleurs, qui ne nous fasse chercher que Dieu seul, et ne soupirer qu'après lui de toutes les forces de notre âme. Si nous ne sentons point pour lui ces désirs, prions-le instamment de nous les donner. Si notre amour se refroidit, s'il est près de s'éteindre, il faut le rallumer dans cette fournaise de charité toujours ardente : en nous y précipitant nous nous résignerons, sans déguisement, sans réserve aux ordres de Dieu, et lui demanderons ardemment qu'il daigne suppléer par son amour au défaut du nôtre. Tout ce qui nous viendra ensuite de sa part, soit lumière, soit ténèbres, soit par des discours, soit par le silence, nous le recevrons avec paix et égalité d'esprit, ayant toujours ces paroles à la bouche : Seigneur, que tout ce que vous voulez soit fait, et de la façon que vous le voulez! Ce que je désire donc maintenant de tout mon cœur, mes chers Frères, et ce que je vous conjure de désirer avec moi, c'est que je sois le dernier de tous les hommes, et que j'occupe partout le moindre rang et la place la plus humble. Que s'il arrive que je sois jamais élevé à quelque degré un peu éminent, plaise à Dieu que j'en sois précipité dans le lieu le plus abject, même le plus honteux, et que je sois mis

au-dessous de ce qu'il y a de plus vil, de plus méprisable ; cependant je soumets et sacrifie à la volonté divine ce désir même et cette volonté, quelque joie et quelque allégresse que je pusse goûter à la voir s'accomplir, et je suis disposé à aller volontiers partout où il lui plaira, ne considérant, quand il est question de lui obéir, que comme une même chose la grandeur et l'abaissement, le bonheur et l'infortune, l'honneur et l'ignominie.

C'est pourquoi je souhaite, je prie et je demande avec ardeur, non pour moi seul, mais pour tous vous autres qui êtes mes amis, que rien ne nous touche et ne nous plaise que l'accomplissement de la volonté divine. J'avoue qu'il me vient souvent des volontés et des désirs de faire des bonnes œuvres et de pratiquer de saints exercices, comme, par exemple, d'aller en quelque lieu particulier, de rendre tel ou tel service au prochain ; mais, abandonnant sur l'heure tous ces desseins, je me remets entièrement sous la conduite de Dieu, et je ne laisse pas d'accomplir à ses yeux tous les effets de ma bonne volonté, quoique je demeure au lieu qu'il lui plaît ; je trouve en lui tous les lieux, toutes les actions également agréables. Ainsi je vous conjure, vous autres qui désirez d'être et de vous montrer mes amis, de renoncer absolument à la propriété de

vous-mêmes, de tout ce que vous possédez et de tout ce que vous pouvez acquérir, et de détacher votre cœur de toutes les choses créées et de l'affection des hommes, si ce n'est en tant qu'on y cherche et qu'on y trouve Dieu. Il faut nécessairement de deux choses l'une, ou quitter les attaches de la nature corrompue, ou abandonner Dieu.

J'aimerais mille fois mieux, et vous le devriez aimer aussi, être noirci par la calomnie des hommes, quoique innocent, du plus énorme et du plus horrible crime, que d'être coupable devant Dieu de la faute la plus légère. Apprenons tous, je vous prie, à n'aimer dans nous que lui seul du fond de notre cœur, et pour le dehors soyons bien aises d'embrasser une façon de vivre abjecte et méprisée. Mais, hélas ! tout le monde a banni l'exercice de cette vie humiliée, les amis de Dieu doivent donc le rétablir par leur zèle, et le faire paraître sur leurs habits, dans tout ce qui est à leur usage et dans toutes leurs actions, s'efforçant de n'y faire éclater que la vraie humilité et le parfait mépris du monde. Que chacun s'assujettisse non seulement à Dieu, mais encore à toutes les créatures, et que personne ne condamne et ne reprenne quand on ne lui en a point commis le soin, de peur que, voulant guérir imprudemment une seule plaie, il n'en fasse

dix autres. Ne jugeons personne sur quelque défaut que ce soit, mais croyons plutôt que nous égalons en vices les plus imparfaits : car si nous avons quelque vertu de plus que cet homme, nous devons avouer qu'elle ne nous appartient point et qu'elle vient de Dieu seul, à qui nous sommes obligés de la rapporter et d'en rendre grâces avec toute sorte de reconnaissance et avec un abaissement respectueux.

Que celui donc qui veut être à Dieu conserve la paix avec tout le monde autant qu'il lui est possible, et qu'il pardonne à tous ceux qui l'offensent, comme il désire que Dieu lui pardonne. Qu'il se dégage au dedans et au dehors des créatures mortelles et de toute autre occupation que celle de se recueillir en lui-même. Qu'il laisse aux autres le soin de leurs affaires, et que, pour lui, il ne travaille en tout que pour son avancement et son salut. Qu'il aime uniquement Dieu de tout son cœur et sans partage. Qu'il néglige la pompe et la magnificence des paroles, et méprise les curiosités de l'esprit, de peur qu'il ne tombe dans l'erreur ; mais qu'il demeure inébranlablement attaché à la vraie humilité et à la résignation. Qu'il reçoive de la main du Seigneur tout ce qui lui arrive de déplaisir et d'amertume dans sa personne et dans celle des autres, et qu'il le souffre sans murmure, pour l'amour et la

gloire de Dieu, jusqu'au dernier soupir de sa vie. Qu'il ne se défende point quand on l'accuse, si ce n'est peut-être en peu de paroles et avec beaucoup d'abandon et de simplicité, mais que se renonçant soi-même, il s'accoutume à supporter tous les reproches avec égalité d'esprit.

CHAPITRE XXIV

COMMENT NOUS DEVONS ÊTRE UNIS A JÉSUS-CHRIST, ET NE NOUS ENTRETENIR QUE DES CHOSES DU CIEL

« Je connais, dit l'Apôtre, un homme en Jésus-Christ. » Peu de personnes prennent comme il faut le sens de ces paroles. Certes, il est absolument nécessaire, si nous voulons n'être qu'une même chose avec Jésus-Christ, d'abandonner entièrement tout ce qui porte nos regards vers un autre objet que lui, soit au dedans de nous, soit hors de nous. Tous les esprits bienheureux, qui sont dans la gloire, sont si inséparablement unis, que chacun en particulier ressent les mêmes mouvements de joie et d'allégresse du bonheur et de la félicité des autres que de la sienne propre ; et leur volonté est tellement d'accord avec la volonté divine, que celui qui

est le moindre de tous ne désire ni n'ambitionne la béatitude du plus élevé. Il serait à souhaiter que notre volonté fût ainsi unie à celle de Dieu : car Dieu ne met point de différence entre le Juif et le Gentil, et il est hors de doute que si saint Paul, ce vase d'élection, vivait encore, il aurait peut-être plus d'affection et de familiarité pour une personne que pour une autre ; mais ce plus ou ce moins d'affection et de familiarité n'aurait pour règle, en toutes choses, que Jésus-Christ, et il ne considérerait personne qu'autant qu'on serait à Jésus-Christ ou qu'on voudrait être ramené à Jésus-Christ. De même, il ne faut pas qu'il y ait rien en nous qui ne soit conforme à la volonté divine ; nous ne devons pas même avoir d'amour et de désir de notre propre bonheur éternel qu'en Jésus-Christ, ni vouloir être dans le ciel plus haut ou plus bas, plus près ou plus loin de Dieu que le Très-Haut ne l'a résolu de toute éternité, et ne le veut maintenant. Cette résignation nous doit être si chère et si agréable, que nous ne puissions pas souhaiter autre chose. Or, il me semble qu'il n'y a rien qui contribue davantage à nous mettre en cet état que de vivre comme si l'action de tous nos sens était suspendue ; que de nous renfermer en nous-mêmes hors du monde et de la chair ; que de bannir entièrement de notre esprit les soins et

les inquiétudes des choses passagères ; que de nous entretenir assidûment avec notre Créateur et avec nous-mêmes ; que d'entendre toujours parler avec joie des choses invisibles. Élevons notre esprit au ciel, qui doit être un jour notre possession et notre héritage, afin de ne remplir les facultés de notre âme que d'idées célestes et divines, afin de la purifier des illusions terrestres et matérielles pour la rendre un miroir sans tache qui représente l'image de la Divinité, qui soit sans cesse éclairé de sa lumière, et qui trouve en elle comme un commencement du siècle à venir. Quoique notre corps soit parmi les choses d'ici-bas, notre esprit s'efforcera, par la ferveur et l'assiduité de ses prières, d'être admis, comme par une sorte de jouissance, dans la compagnie et la familiarité des Bienheureux, si bien que, renonçant et méprisant les vanités de la terre, il se porte uniquement aux biens solides qui sont dans le ciel.

Il n'y a que celui qui est assez heureux pour goûter ces délices et sentir en lui-même l'agréable odeur qu'elles répandent, qui comprenne ceci parfaitement ; d'où vient que nous lisons que le Seigneur dit à saint Augustin : « O homme, si « vous voulez m'acquérir, abandonnez-vous pour « moi, et alors vous ouvrant les bras, je me ren- « drai moi-même à vous en échange, et m'arra-

« chant à moi-même, je me donnerai effective-
« ment à vous ».

Une personne éminente en savoir s'informait d'une fille dont la vie était très parfaite, par quelle voie elle était arrivée à une si grande sainteté. Elle lui répondit, avec une obéissance humble et simple, qu'elle y était parvenue en pratiquant les dix maximes qui suivent :

Premièrement, dit-elle, lorsque je m'apercevais avoir quelque complaisance pour moi, à l'heure même, en quoi que ce pût être, j'y renonçais.

Secondement, je n'ai jamais cherché d'excuse pour opposer aux calomnies qu'on inventait contre moi, mais j'ai laissé à la vérité le soin de m'excuser.

Troisièmement, j'ai toujours chéri la pauvreté et rejeté la consolation des créatures périssables.

Quatrièmement, j'ai toujours refusé l'honneur qu'on m'a voulu rendre, et j'ai pris plaisir à demeurer dans le mépris et dans les opprobres qui m'arrivaient.

Cinquièmement, je n'ai jamais été tellement accablée de peines, de douleurs et de traverses que je n'en aie souhaité encore de plus grandes, me reconnaissant pourtant indigne que Dieu me les envoyât avec le don de les supporter.

Sixièmement, je ne me suis jamais arrêtée

avec satisfaction sur aucune lumière ni sur aucune vérité qui m'ait été infuse de Dieu, et je ne me suis reposée sur aucun don de sa grâce, mais sur lui seul, qui est le dispensateur de toutes les grâces.

Septièmement, je me tournais et me portais sans cesse avec un amour violent vers le bien souverain et infini, qui est Dieu même.

Huitièmement, lorsque je connaissais des personnes qui commettaient quelque faute contre la vérité par leurs paroles ou par leurs œuvres, les voyant ainsi courir à leur perte et à leur damnation éternelle, je les reprenais de leurs défauts par une pure charité.

Neuvièmement, depuis que j'ai commencé à marcher dans la voie du salut, je n'ai jamais retourné les yeux vers les créatures inconstantes.

Dixièmement, j'ai tâché de m'exercer au dedans et au dehors à toutes les vertus de la manière la plus parfaite : car je me suis tenue en esprit parmi les Anges et les Saints, dans le ciel et sur la terre, comme en la compagnie de personnes qui me sont aussi familières que l'est à un honnête homme sa propre famille.

C'est pourquoi, toutes les fois que je rentre en moi-même, j'y trouve l'image de la Trinité, dans laquelle je me vois une même chose avec Dieu en qui je considère toutes les créatures, et je n'ai

pas une moindre connaissance de ceci que de tous les articles de ma foi.

Après que cette sainte fille eut parlé de la sorte, cet homme savant, qui l'avait interrogée, rendit des actions de grâces et de louanges à Dieu pour les faveurs dont il l'avait comblée. Alors elle lui dit : Enseignez-moi, Monsieur, comment il faut que je vive ? — Vous traiterez, lui répliqua-t-il, plus doucement votre corps, afin qu'il n'apporte aucun empêchement aux fonctions de votre esprit. Mais cette vierge extrêmement sage lui repartit : — A Dieu ne plaise que j'en use de la sorte ! il est bien plus juste que je suive jusqu'à la mort dans la pauvreté, dans la misère, dans la faim, dans la soif, dans le froid, dans le chaud, dans les tourments et dans les affronts Jésus-Christ mon Sauveur, qui n'a jamais goûté aucune douceur dans la vie.

CHAPITRE XXV

DU BUT DE TOUTE LA PERFECTION, LAQUELLE CONSISTE A UNIR L'AME ET TOUTES SES PUISSANCES AVEC DIEU

Le principe et la source de tous les biens qui arrivent à l'homme spirituel, c'est une retraite

extérieure continuelle et le parfait recueillement de son cœur, joint à une réflexion exacte sur ses défauts; c'est d'apprendre, par la ferveur de sa dévotion aux plaies et aux souffrances de Jésus-Christ, et par la pratique des vertus morales, à accepter les biens et les maux avec égalité d'esprit; c'est de les recevoir avec actions de grâces, comme venant de la main de Dieu; c'est enfin de persévérer avec joie dans ce désir et dans cette volonté.

Au contraire, la source et l'origine de tout mal, c'est l'occupation inutile de nos sens extérieurs; ce sont les discours vains et frivoles; c'est l'amitié et la familiarité des hommes, d'ordinaire si infructueuse. Que chacun donc, concevant une forte aversion pour toutes les affections déréglées et pour toutes les voluptés qui l'éloignent de Dieu, se presse, autant que la faiblesse de sa nature le lui peut permettre, de rentrer en soi-même, avec une profonde humilité et une résignation parfaite à la volonté divine, et que, détournant les yeux de son corps de dessus les objets sensibles, il tienne ceux de son âme dans une innocence et dans une tranquillité véritable et continuelle; qu'il empêche son esprit de se remplir des images et des fantômes des choses visibles et périssables, pour ne l'appliquer et ne l'élever qu'à la contemplation

des immortelles ; qu'il affranchisse entièrement sa volonté et ses désirs des inquiétudes, des plaisirs, des craintes, et de l'amour des biens de la terre, pour ne s'occuper sans cesse, par des souhaits profonds, des désirs pressants et des prières ferventes, que des pensées du ciel toutes vives et tout enflammées ; qu'il excite et qu'il accoutume son cœur à demeurer toujours attaché par les liens de l'amour au souverain bien ; qu'il possède avec une vraie pauvreté d'esprit et d'affection les richesses spirituelles et temporelles ; qu'il ne remplisse sa mémoire que des choses d'en haut, et qu'il ne l'occupe que du premier Être, qui est le seul bien par essence : en sorte que toute son âme avec toutes ses puissances et toutes ses forces, se réunissant en Dieu, devienne un même esprit avec lui ; et qu'ainsi l'amour divin la faisant entrer dans un doux sommeil au milieu des plaisirs célestes, elle écoute dans cette profonde paix ce que Dieu lui dit. Aussitôt qu'elle s'apercevra qu'il la veut encore faire passer plus avant dans la vie intérieure, qu'elle quitte la contemplation et les exercices particuliers auxquels elle s'occupait par son propre travail, pour entrer, par un ravissement et par une extase, dans l'obscurité sainte d'un silence éloquent, pendant lequel Dieu lui fera connaître plus parfaitement son propre néant

et celui de toutes les créatures, dans cette lumière suréminente dont il est le père, laquelle ne s'éteint jamais et où Dieu se trouve effectivement.

Pour les autres exercices, comme la contemplation, la méditation, les prières, le prosternement, le jeûne, les veilles, ils se doivent rapporter, comme à leur fin, à cette union amoureuse dont nous avons parlé ; il ne les faut entreprendre qu'avec prudence et discernement, et qu'autant qu'ils peuvent être utiles à l'entretenir. Or, la raison pour laquelle si peu de personnes y arrivent, c'est qu'elles ne persévèrent pas dans la pratique de cette perfection, et qu'elles ont peu ou n'ont point du tout de soin de détruire en elles les voluptés et les vices, d'obtenir la pureté de cœur, et d'être sans cesse appliquées à Dieu de la manière dont nous l'avons dit. Mais parce qu'aucune créature mortelle, tant qu'elle vit parmi la corruption de la chair, ne peut demeurer continuellement dans cette sublimité de contemplation, je n'ai rapporté ces choses qu'afin que nous sachions à quoi il faut attacher nos affections, et quelle est l'occupation, l'exercice et l'emploi que nous devons donner à notre ferveur et à notre zèle, toutes les fois que nous tombons dans le trouble et dans la distraction.

Au reste, quand l'âme se trouve dans cette union avec Dieu, qu'elle lui en rende grâces et

qu'elle s'en réjouisse; mais si elle a lieu de craindre d'en être déchue, qu'elle s'afflige, qu'elle soupire, qu'elle gémisse de sa perte, et qu'elle rentre de plus en plus au fond d'elle-même.

Si elle rencontre de la difficulté au commencement, qu'elle ne se rebute pas pour cela; car il arrive souvent que ce qu'une personne avait entrepris d'abord avec quelque sorte de violence et de peine, lui devient ensuite facile par l'habitude, et lui donne enfin de la satisfaction et du plaisir, pourvu qu'elle n'abandonne point son entreprise. En un mot, si quelqu'un veut faire des progrès dans la vertu, qu'il s'imagine être devant le Père céleste, qui est effectivement présent partout, et qu'il entende sans cesse ces paroles retentir à ses oreilles, comme si elles lui étaient adressées de vive voix : « Mon fils, rentrez en vous-même, vous dégageant de toutes « choses. Cherchez la pureté de cœur, détournant votre entendement de dessus les images « d'ici-bas, détachant votre volonté et votre cœur « de l'amour des objets visibles. » — Qu'il ajoute à cela par un doux transport un souvenir continuel de Dieu, s'unissant immédiatement à lui avec ferveur, afin que l'âme, étant recueillie en elle-même avec toutes ses forces et toutes ses puissances, comme nous l'avons dit, devienne un même esprit avec lui.

C'est là un abrégé de toute sainteté par lequel on arrive aisément au terme et à la fin dernière de la perfection ; mais on la cherche si rarement qu'à peine voit-on une seule personne entre mille qui se la propose, chacun consumant sa vie et ses forces dans des occupations qui ne servent de rien, et passant inutilement la plus grande partie de ses jours sans aucun avancement spirituel, négligeant ainsi, par un aveuglement déplorable, ce bien auquel nul autre ne peut être comparé. Que celui donc qui souhaite d'être heureusement affranchi de tout péché et d'être enrichi de toutes les vertus, se retire sans cesse en Dieu et s'y arrête ; qu'il en fasse comme le camp où il dresse ses tentes, et il triomphera de tous ses ennemis : car, plus une personne connaît parfaitement sa bassesse, son infirmité, son impuissance, plus elle offre sincèrement à Dieu toutes ses œuvres sans s'en attribuer rien, plus elle se sanctifie elle-même et sanctifie en même temps ses actions.

Que ferons-nous donc, si nous sommes sages ? Nous foulerons aux pieds le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent, aussi bien que nous-mêmes, nous fonderons notre espérance en Dieu, et ne nous reposerons qu'en lui seul, ne souhaitant rien au monde que de lui être entièrement unis ? Pourquoi faut-il, par un dérèglement étrange,

que nous fassions nos délices de créatures mortelles avec lesquelles nous ne pouvons avoir d'union, au lieu que nous pouvons en quelque sorte être transformés en Dieu ? Offrons-nous donc à lui avec toutes les créatures avec toute l'affection, tous les désirs que nous avons pour elles ; et en faisant, pour lui rendre honneur, ce sacrifice à sa divine volonté, nous avancerons plus en un seul jour dans la véritable vertu, que nous ne ferions pendant plus de trente années en conservant notre amour-propre.

CHAPITRE XXVI

ABRÉGÉ DES INSTITUTIONS DE TAULER, RENFERMÉ EN TROIS POINTS. COMMENT NOUS DEVONS NOUS QUITTER NOUS-MÊMES POUR NOUS DONNER PARFAITEMENT A DIEU

Voici trois points qui comprennent, comme en abrégé, tout ce qui est traité plus au long dans cet ouvrage.

Le premier est celui-ci : quiconque désire de s'élever à un degré sublime de sainteté et d'être reçu au nombre des vrais amis de Dieu, quiconque veut l'aimer de toutes les puissances de son âme, et le prochain comme soi-même, et le goû-

ter véritablement dès ce monde, doit étouffer en son cœur toute la joie et le plaisir qu'il pourrait prendre hors de Dieu dans les créatures mortelles, quelles qu'elles soient : car on doit rejeter absolument quoi que ce puisse être qui flatte la nature, et tout ce en quoi elle se cherche, se trouve et se procure, soit au dedans, soit au dehors, un contentement déréglé dont Dieu n'est point la véritable cause. Nous devons nous étudier à ne satisfaire en aucune manière notre sensualité : ce qui exclut toutes les choses que l'amour seul du plaisir, et non la loi d'une nécessité légitime, nous fait poursuivre.

Le second point est : que celui qui voudra parvenir dans ce monde ou dans l'autre à la connaissance de la vérité souveraine, doit se retrancher les plaisirs mêmes de l'esprit dans toutes les choses auxquelles il pourrait avoir quelque attachement et quelque complaisance. Souvent, pendant qu'on se quitte au dehors, on se laisse aller au dedans à de certains plaisirs d'esprit nés des idées et des occupations de l'entendement qui se cherche et se contente soi-même, et qui, se prenant pour son objet et pour sa fin, ferme la porte de sa connaissance à la véritable lumière : en sorte qu'elle ne peut plus répandre en lui ses rayons purs et éclatants, à cause du plaisir qu'il trouve dans ses exercices, et qu'il cherche avec

dérèglement dans sa propre nature et dans toutes ses œuvres. Soit que cet homme contemple ou qu'il médite, soit qu'il invente des formes ou des images qui l'émeuvent et le flattent, soit enfin qu'il s'occupe même aux objets intellectuels ou fasse quoi que ce puisse être, si tout cela ne contribue à ce qu'il prenne Dieu purement pour son premier objet et pour sa véritable fin, à ce qu'il le cherche et le possède lui seul avec un cœur simple, sincère et dégagé de tout autre objet, il ne saurait arriver à la véritable joie du cœur, n'ayant point pris la voie d'un entier dépouillement.

Ce dénuement, cette mortification de l'esprit est sans comparaison plus difficile que celle du corps; car les grands exercices de celui-ci, comme prier beaucoup, se tenir à genoux, jeûner, veiller, et faire d'autres semblables œuvres de piété, c'est doux et agréable au regard de l'esprit; c'est la nature qui y préside et qui est ravie de s'y occuper, parce que souvent elle se réserve quelque intérêt dans ces sortes de pratiques. Mais dans la mortification de l'esprit, il faut dire adieu aux plaisirs, il faut les bannir, les renoncer, et mourir entièrement à la propre complaisance; il faut se dépouiller de toute image, de toute idée, de toute volonté, de toute satisfaction, de toute manière d'agir qui accompagne les bonnes

œuvres de cette nature ; de telle sorte néanmoins qu'on ne pense pas qu'il soit permis d'en négliger aucune.

C'est là proprement se mortifier et s'anéantir soi-même ; c'est là une espèce de mort, de délaissement et d'abnégation qui fait que l'homme ne se propose que Dieu seul et ne se repose qu'en lui. Qu'il s'appuie et se fonde purement et uniquement sur son néant, afin que Dieu puisse accomplir en lui et avec lui tout ce qui plaît à sa divine volonté ; et que Dieu seul veille, opère, illumine, existe dans cet homme, qui par conséquent n'aura plus de volonté, d'action, de lumière, ni même d'existence, non pas absolument et à l'égard de sa nature propre, mais en une certaine manière, en tant qu'il est tout absorbé en Dieu, qu'il n'a de lui-même ni mouvement, ni action, ni désirs, et qu'il ne cherche rien en son particulier, ni pour le temps, ni pour l'éternité.

Le troisième point est : qu'après que l'homme a entièrement brisé tous les liens qui l'attachaient au dehors et au dedans, et qu'il a appris à ne s'appuyer que sur son propre néant de la façon que je l'ai déjà dit, il est en liberté de s'unir à ce bien pur et sans mélange, qui n'est autre que Dieu infiniment bon et infiniment puissant. Mais cette union doit être en quelque sorte essentielle,

entière, indivisible et parfaite : car l'intérêt se retire tout entier en Dieu et ne s'en détache jamais ; et Dieu, de son côté, y répond toujours en se communiquant à l'âme fidèle. L'homme en cet état reçoit Dieu d'une façon essentielle, non sous quelques images ou dans des méditations, non par quelque élévation d'esprit, ni sous quelque sorte de goût ou de lumière ; mais il le reçoit lui-même en soi d'une manière qui surpasse de beaucoup tout mode, toute raison, tout transport, tout goût, et toute lumière qu'il puisse avoir, lui ou quelque autre créature. L'homme se trouve alors comme entouré d'un nuage sacré ; mais Dieu l'illumine lui-même par son essence, lui qui est ineffable et infiniment au-dessus de tous les noms qu'on lui peut donner, et qui ne subsiste proprement et simplement qu'en lui-même ; car l'essence divine considérée en elle-même ne peut être désignée par aucun nom, et si on lui en donne quelqu'un, ce n'est que par rapport aux créatures. Par exemple, à cause qu'il est le créateur de toutes choses, nous l'appelons Dieu, et les Allemands l'appellent *Gott*, qui veut dire bon, comme il l'est effectivement. Et de ce que la créature a besoin de lui, nous l'appelons Miséricordieux, Doux, Indulgent, Favorable. Mais comme cette même créature, étant sujette aux vices, tombe souvent en des offenses que Dieu

punit, nous lui donnons à cet égard le nom de Juge et la qualité de Vengeur; et ainsi nous lui imposons plusieurs autres noms ou attributs qui ne lui conviennent point proprement suivant sa nature, étant en soi sans nom, sans image, sans forme, sans qualités, et dégagé de toute sorte d'accident.

Si nous connaissons Dieu de la sorte, la conversion qui nous attache à lui se peut dire véritable et essentielle; ce qui toutefois se fait en un moment et ne s'exprime par aucun discours; et celui qui est parfait, la peut renouveler mille fois pendant l'espace d'un jour et d'une nuit, en sorte que, par chacune de ces conversions, il sera uni essentiellement à Dieu, et méritera la jouissance et la béatitude essentielle. Oh! que cette conversion est désirable, et que chacun devrait prendre plaisir à se délivrer de tout embarras, à sortir de sa captivité, pour ne tourner les affections et les regards de son âme que vers cette aimable lumière, afin de recevoir et de sentir le vif éclat de ses rayons, quoiqu'ils ne durent qu'un moment! Les hommes parfaits, et dégagés par conséquent des choses de la terre, étant une fois entrés dans cette voie, n'en sortent plus qu'autant que la faiblesse humaine et la révolution des temps les oblige d'interrompre, pour un moment, le cours de cette splen-

deur passagère. Mais ils ne s'en aperçoivent pas plutôt, qu'abandonnant toute autre chose, soudain ils rentrent dans l'union de cette essence : ils n'occupent toutes les forces de leur esprit qu'à ce seul exercice, n'ayant d'autre attente ni d'autre désir que de faire toujours place aux épanchements amoureux de la Divinité, et de préparer à Dieu même une voie dans leur cœur, afin qu'il accomplisse en eux son œuvre avec plaisir : que le Père céleste y puisse produire immédiatement son Verbe qu'il a engendré de toute éternité, et qu'il puisse exécuter sa volonté divine dans la plus pure, la plus excellente et la plus secrète partie de l'âme, en tout lieu, en tout temps, et en la manière qu'il lui plaît.

L'homme ne peut arriver à cet état par un chemin plus court que par un assujettissement perpétuel à la volonté de Dieu, par une profonde humilité d'esprit, par un véritable abaissement de soi-même, et par une abnégation entière et sincère, se plongeant avec connaissance dans son propre néant et dans son origine éternelle, qui n'est autre que Dieu, dont la bonté et la grandeur sont infinies, et dans lequel il a été de toute éternité ; en s'oubliant et soi-même et tous les hommes, et généralement tout ce qui n'est point Dieu ; en se dégageant des idées et des images de toutes les choses étrangères ; ayant

sans relâche Dieu seul pour objet essentiel, jusqu'à ce qu'il l'ait tellement attiré et uni à soi, que tout autre objet quel qu'il puisse être, soit d'essence, soit de connaissance, soit de plaisir, lui échappe et lui devienne inconnu, et qu'enfin il ne connaisse que Dieu seul, tant par l'expérience que par la raison. Véritablement ceux qui vivent de la sorte sont les plus parfaits de cette vie, et ils servent plus à l'Église sainte pendant l'espace d'une heure, que ne le sauraient faire pendant plusieurs années tous ceux qui vivent autrement ; car un seul recueillement en nous-mêmes et un regard de cette sorte vers Dieu valent beaucoup mieux qu'un grand nombre d'œuvres et d'exercices qu'on pratique sans être dans cette disposition. C'est dans ce désirable état qu'on trouve une paix assurée et une vie vraiment semblable à celle de Dieu ; et c'est en cette vie qu'est l'abrégé de tout ce qui est contenu plus au long dans ce livre, tant de ce qui précède que de ce qui suit : ce qu'il sera facile de comprendre par ce qui s'est passé dans une certaine apparition que je vais rapporter en peu de paroles.

Un homme d'un rare mérite vit en esprit deux femmes d'une vertu extraordinaire, et il apprit en même temps, par révélation, quel était l'état et la perfection de l'une et de l'autre. Elles étaient occupées toutes deux à contempler

immédiatement Dieu. Mais il en voyait une s'envoler si haut, qu'à peine pouvait-il la remarquer ni la reconnaître. car elle ne paraissait plus à ses yeux que comme un petit rayon qui sort d'un flambeau; pour l'autre, il la voyait dans un lieu beaucoup plus bas. Il fut frappé d'étonnement à la vue de ce spectacle, parce qu'il voyait que les yeux de ces deux personnes étaient également tournés vers Dieu. Dieu l'éclaira, et lui fit connaître que celle qui s'élevait le plus haut était arrivée à ce degré de perfection, qu'elle ne s'attribuait pas le moindre de tous les dons qu'elle recevait de lui, quels qu'ils pussent être, mais qu'aussitôt qu'elle les avait reçus, elle les lui rapportait sincèrement; et que, comme elle acceptait les consolations divines sans s'y attacher ni se les approprier, aussi recevait-elle avec actions de grâces de la main du Seigneur les souffrances, les incommodités, les mépris, et tout ce qui lui arrivait de rude et de fâcheux. Faisant ainsi rejaillir les dons de Dieu sur Dieu même, elle s'y élevait aussi par ce moyen, ne souffrant aucun obstacle ni aucun retardement par aucune usurpation particulière, et ne s'attachant uniquement qu'à l'essence divine toute simple et toute pure.

Il connut que la cause pour laquelle l'autre demeurait dans une région plus basse, était qu'elle

prenait du plaisir et de la satisfaction aux dons qu'elle recevait, et qu'elle y avait une attache qui l'empêchait de monter à leur source et de prendre l'essor jusqu'à Dieu. David dit : « Si mes ennemis ne règnent point dans mon âme, alors je serai pur et exempt de tous les grands crimes, et il arrivera que les paroles de ma bouche, les désirs et les pensées de mon cœur vous seront agréables. O mon Dieu, vous êtes ma force et mon libérateur ! Bienheureux l'homme que vous instruisez, Seigneur, et auquel vous enseignez votre loi : car, ô mon doux Sauveur ! vous êtes un amour plein de charmes, sans bornes, ineffable et éternel ; et vous conduisez comme par un flux et un reflux ineffable dans votre cœur paternel, notre origine dès l'éternité, toutes les âmes qui s'abandonnent à une pauvreté remplie de patience, de souffrance, de résignation et d'humilité. » Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXVII

L'ORDRE QU'IL FAUT TENIR DANS LE COMMENCEMENT ET DANS LE PROGRÈS DE LA VIE SPIRITUELLE. COMMENT IL FAUT FARLER A PROPOS ET GARDER LE SILENCE

Trois choses contribuent à rendre l'homme juste :

La première est une conscience pure et exempte des remords du péché mortel. C'est pourquoi celui qui désire devenir homme de bien se doit examiner et prendre garde sérieusement depuis quel temps il est tombé dans le péché, afin de se purifier de toutes ses fautes, suivant les ordonnances saintes de l'Église.

La seconde, c'est qu'il soit parfaitement soumis en toutes choses aux ordres de Dieu, aux lois de l'Église et aux mouvements de la droite raison. Il faut rendre une prompte obéissance à ces trois guides : c'est le moyen de vivre sans crainte et sans inquiétude, et d'être exempts dans toutes nos actions des reproches de notre propre cœur.

La troisième, dont personne ne doit être dépourvu, c'est d'avoir toujours l'honneur de Dieu pour fin principale dans tout ce que nous fai-

sons. Que si la multitude de nos affaires nous empêche d'avoir toujours ce premier objet devant les yeux, il faut au moins que nous soyons disposés de telle sorte, que nous n'ayons d'autre intention ni d'autre désir que de vivre selon sa volonté adorable.

La possession de ces trois qualités fait l'homme de bien, et celui-là sûrement ne l'est pas à qui il en manque seulement une, car il doit savoir qu'il est privé de la grâce de Jésus-Christ. Au contraire, celui qui a formé dans son cœur le dessein de pratiquer ces trois maximes, devient bon au même moment, et est susceptible de recevoir la grâce et Dieu même, quelque méchant qu'il fût auparavant. Mais si cet homme qui est bon veut devenir un homme intérieur et spirituel, il faut encore qu'il ajoute trois qualités aux précédentes.

La première, c'est d'avoir le cœur pur et dégagé de toutes les choses terrestres;

La seconde, de posséder intérieurement la liberté de l'esprit;

La troisième, de se sentir uni à Dieu.

Que chacun donc de ceux qui s'imaginent être dans ces dispositions s'examine lui-même; car quiconque désire avoir le cœur pur et être délivré de toutes les images étrangères, ne doit mettre son amour ni son plaisir dans aucune des

choses qu'il possède, ni s'attacher à aucun objet avec une avidité volontaire, ni s'arrêter et s'occuper avec personne ou souffrir qu'un autre s'occupe avec lui par une affection déréglée : car toute familiarité, toute conversation et tout amour qui ne regardent point purement l'honneur de Dieu, altèrent et souillent le cœur de l'homme, parce que leur origine vient de la chair et non pas de Dieu. C'est pourquoi celui qui aspire à la vie spirituelle et divine doit renoncer à toutes les cupidités de la chair, s'attacher à Dieu seul par les liens de l'amour, et le posséder ainsi en s'y attachant ; c'est le moyen d'effacer tous les fantômes qui obsèdent notre cœur, d'en purifier les souillures et d'éteindre les feux de l'amour déréglé dont il brûle pour les créatures. Ainsi, en possédant Dieu par la charité, on dissipe toutes les images étrangères qui sont au dedans. En effet, Dieu est un esprit dont personne ne saurait faire le portrait, qu'on ne peut représenter sous des traits sensibles ni exprimer par aucune figure, puisqu'il surpasse infiniment l'idée qu'on s'en pourrait former. Ce n'est pas que, quand nous voulons approcher de Dieu ou même pendant nos exercices, il ne soit permis de tracer dans notre âme des images saintes et édifiantes, comme sont celles de la Passion du Seigneur, et toutes les autres qui peuvent animer

notre zèle et notre dévotion ; mais, pour ce qui regarde la possession de Dieu, il ne se faut appuyer que sur la pureté toute simple et toute nue, qui n'est autre que Dieu même. Voilà le premier point et comme le premier fondement de la vie spirituelle.

Le second, comme je l'ai remarqué, est la liberté intérieure, qui consiste en ce que l'homme, rejetant toutes les idées profanes des choses du siècle, s'élève à Dieu promptement, librement, avec dégagement et sans image, dans tous les exercices de l'homme intérieur, comme dans les actions de grâces, dans les louanges de Dieu, dans les témoignages de respect, dans les prières ferventes, et dans les mouvements d'une charité embrasée, exerçant tous les actes de l'amour de Dieu avec le plaisir et la douceur de la grâce, et ayant une activité secrète pour toutes les occupations spirituelles. Cet exercice de l'homme intérieur nous conduit au troisième point, qui consiste à sentir son esprit uni à Dieu. Celui qui s'approche ainsi de Dieu par des élans intérieurs avec une liberté et un dégagement entier des objets extérieurs, et qui ne prend que Dieu seul pour fin, ne peut pas manquer de ressentir les effets de la bonté divine, et d'éprouver en soi-même une union véritable avec Dieu, laquelle perfectionne la vie intérieure et spirituelle.

Cette union, faisant naître de nouveaux désirs, excite la ferveur au dedans, donne de nouvelles forces pour aimer et pour agir, et l'esprit, en agissant, acquiert une plus forte union avec Dieu ; de sorte que l'esprit, l'action de l'esprit, l'union avec Dieu et le progrès dans son amour se perfectionnent, se renouvellent de plus en plus, et c'est dans ce renouvellement d'œuvre et d'union que consiste la vie spirituelle.

Nous pouvons donc maintenant juger comment on devient homme de bien par le secours des vertus morales, et même comment on peut se sanctifier par la pureté de l'intention, par les vertus qui sont dans l'âme et par l'union avec Dieu, vertus sans lesquelles l'homme ne peut être ni bon ni spirituel. Les vertus morales sont l'humilité, la chasteté, la patience, la résignation, et les autres qui se trouvant, avec toutes les qualités que nous avons énumérées ci-dessus, réunies dans une personne, lui donnent sujet d'espérer qu'elle mène une vie spirituelle : ce qu'elle ne doit jamais s'attribuer sans cela.

Pour ce qui est des vertus théologales, comme la foi vive, l'espoir et la confiance ferme, la charité parfaite, elles sont nécessaires pour perfectionner cette sorte de vie, à laquelle on contribue aussi en apprenant à modérer sa langue, comme un sage de l'antiquité nous l'insinue lorsqu'il

dit : qu'il s'est souvent repenti d'avoir parlé, mais jamais d'avoir gardé le silence. « La langue, comme dit l'apôtre saint Jacques, est un mal inquiet et intraitable, et nul ne la peut dompter; elle est pleine d'un venin mortel; elle a porté la guerre parmi plusieurs qui jouissaient de la paix. La langue est comme la main, elle donne la vie et la mort. » Que chacun soit donc prompt à écouter, et lent à parler; en sorte qu'avant d'ouvrir la bouche, on fasse réflexion sur une de ces trois choses : s'il est à propos de parler, si Dieu sera glorifié, si ceux qui nous écoutent y trouveront la paix. Le Sage dit que le cœur des insensés est dans leur bouche, et que la bouche des sages est dans leur cœur. C'est pourquoi, que celui qui désire d'être estimé sage aux yeux des hommes pour la gloire de Dieu, s'abstienne de parler beaucoup, et qu'il ne mêle rien dans ses discours qui mérite d'être repris : car celui qui ne fait point de fautes en parlant, dit l'apôtre saint Jacques, est un homme parfait.

Qu'il prenne aussi bien garde de ne blesser ou de ne troubler personne par ses paroles. de peur qu'elles ne soient plutôt des verges que des sources de paix et de douceur ; qu'il ait perpétuellement le mensonge en horreur; qu'il ne sorte jamais des bornes de la justice et de la vérité lorsqu'il loue ou qu'il blâme quelqu'un, parce

que l'un et l'autre sont également dangereux : car si l'excès des louanges fait nommer flatteur celui qui les donne, le blâme excessif le fait estimer envieux et téméraire. Qu'il évite les paroles piquantes, aussi bien quand il corrige que quand il instruit, et que ses discours soient toujours accompagnés de modération et de douceur. Qu'il soit concis, circonspect, vrai et modeste dans ses paroles ; qu'il s'accoutume à traiter avec respect ceux qui sont présents, et à dire du bien des absents ; qu'il ne s'emporte point en des plaintes et en des querelles ; qu'il cède, autant qu'il est possible, au sentiment des autres, et qu'il ne s'y oppose que par son silence, si le devoir de la charité fraternelle ne l'oblige de les instruire ; enfin qu'il mette en oubli toutes les choses qui méritent d'être oubliées, de même que s'il ne les avait jamais sues.

CHAPITRE XXVIII

COMBIEN NOUS DEVONS ÊTRE DÉGAGÉS, TRANQUILLES, PURS ET VIDES DE NOUS-MÊMES, AFIN QUE DIEU PUISSE AGIR DANS NOTRE AME, ET QUELS PROGRÈS NOUS POUVONS FAIRE A CHAQUE MOMENT

Si l'homme dont nous venons de parler veut avancer continuellement dans la perfection de la vie spirituelle, qu'il rende sa vie conforme à celle de Dieu, et qu'il devienne un même esprit avec lui. Son soin principal doit être de travailler de plus en plus à l'éloignement entier, sincère et continuel de toutes les choses qui sont hors de Dieu, et à une conversion parfaite et amoureuse vers ce souverain Être avec un recueillement libre et volontaire de toutes ses forces, de tout son esprit et de tous ses sens, afin de contribuer de toute l'étendue de son pouvoir à cet unique et parfait retour de son âme vers Dieu. Mais tout cela ne suffit pas si Dieu n'y coopère de son côté : car c'est lui qui, par le secours de sa grâce, accomplit effectivement cette conversion ; c'est lui qui s'insinue au fond de notre cœur, et qui élève l'homme si fort au-dessus des forces de la

nature, qu'il le place jusque dans le sein de Dieu.

Que si quelqu'un demande quel est le moyen le plus court et le plus assuré pour nous mettre en cette disposition, je lui répondrai : c'est de demeurer recueilli soigneusement en soi-même, et de s'accoutumer à faire de continuelles réflexions sur son intérieur : parce que c'est là proprement qu'on sent reluire la véritable lumière ; c'est là qu'on entend les inspirations de l'Esprit-Saint, qu'on reçoit les mouvements qu'il imprime, et qu'on doit suivre avec beaucoup de promptitude : car il sollicite, il presse, il entraîne sans cesse ceux qui lui appartiennent. Mais l'homme extérieur, et qui se dissipe au dehors, ne l'entend point. L'Esprit-Saint nous pousse et nous exhorte au dénuement, à la pureté, à la simplicité et au repos ; au contraire, la nature et notre sensualité, le monde et le démon, nous incitent à la multiplicité, et nous emportent dans les occupations extérieures et dans les inquiétudes. C'est à quoi l'homme intérieur et rempli d'une véritable dévotion doit prendre garde, afin de pouvoir reconnaître si Dieu est en lui ; et tout en demeurant continuellement en soi-même, il faut qu'il prépare une place au Seigneur pour accomplir son œuvre au dedans de lui : car le trône de Dieu est dans notre cœur, puisque son royaume est en nous.

Que celui donc qui ne veut pas venir dans le lieu où il y a un trésor caché, ne se plaigne point d'être pauvre et de n'avoir point de part aux richesses qu'il renferme, comme on en voit plusieurs qui sont assez malheureux pour se plaindre que Dieu ne leur accorde rien, qu'il ne les attire point à lui, et qu'ils ne le sentent point au fond de leur âme. Car comment pourrait-on accuser le soleil de ne pas répandre ses rayons et sa lumière dans les lieux les plus secrets d'une maison, pendant que celui à qui elle appartient fermerait toutes les fenêtres qui devraient donner passage à sa lumière ? C'est ce qui a fait dire à saint Augustin : « Je me suis trompé comme une « brebis égarée, cherchant au dehors de moi « celui qui était au dedans. J'ai parcouru les « rues et les places de cette grande ville du « monde en vous cherchant, et je ne vous ai point « trouvé, parce que je vous cherchais mal et « que je n'arrivais point au lieu où vous étiez. « Vous étiez en moi, et je vous cherchais au « dehors ; vous étiez proche, et je vous cher- « chais loin ; et si je fusse venu où vous étiez, « je vous eusse tout aussitôt rencontré. » Et ce même Père dit encore ailleurs : « J'ai commencé « trop tard à vous aimer, ô Vérité également « ancienne et nouvelle ! J'ai commencé trop tard « à vous connaître, ô Vérité éternelle ! »

Certes, quiconque désire de découvrir la vérité universelle, doit sonder le fond de son cœur ; il faut qu'il pénètre, par des élancements amoureux et de brûlants soupirs vers Dieu, les plus secrets replis de son âme, qu'il les développe sans cesse avec humilité, et qu'il se place directement sous la main de Dieu, sans regarder ni devant, ni derrière, ni par côté, mais jetant les yeux continuellement en haut.

Ainsi les influences de la Divinité, ces précieux rayons de miel qui coulent sans cesse et qui ne finiront jamais de couler, pourront se répandre sur nous. Car, comme la fluidité de l'eau fait qu'elle tombe d'elle-même dans le vase qui est placé au-dessous dans une juste position, ainsi, lorsque notre âme est directement exposée à Dieu, le soleil de la Divinité, qui ne peut avoir de couchant et qui n'est jamais obscurci, darde sur elle ses rayons lumineux, comme le soleil matériel verse les siens sur le côté de la terre qui est directement au-dessous de lui ; et comme celui-ci, ne rencontrant aucun obstacle, attire toutes les exhalaisons et les impuretés de la terre, les échauffe, les purifie, et les élève jusque dans la sphère où ces vapeurs épaisses se changent en des météores si purs et si éclatants qu'ils brillent comme des étoiles, ainsi le Soleil de justice produit cet heureux effet dans l'homme intérieur qui regarde Dieu et qui

lui est immédiatement soumis. Cet Astre divin lance sans cesse sur le fond si bien préparé de cet homme les traits de sa lumière ; il enlève, par une douce chaleur, toutes les vapeurs impures des passions et des plaisirs de la terre, et fait monter l'esprit de plus en plus, jusqu'à ce qu'il le conduise enfin à la sphère de sa Divinité et qu'il le rende tout divin : en sorte que l'homme qui est ainsi transformé sent et trouve Dieu bien plus près de lui qu'il ne l'est de lui-même ni de quelque autre chose que ce soit; il le voit reluire aux yeux de son âme avec un plus grand rejaillissement de clarté que celui que le soleil visible fait paraître aux yeux de son corps, et il se trouve intimement uni à cette vive lumière qui le pénètre.

C'est l'opinion d'un théologien célèbre, que plusieurs auront la béatitude éternelle, quoiqu'ils entrent ici-bas aussi peu dans la familiarité de Dieu, et qu'ils y soient aussi ignorants dans la connaissance de ses secrets qu'un villageois qui aurait toujours été nourri à la campagne sans être entré dans les palais des grands, et sans avoir appris de quelle façon on s'y gouverne, serait peu informé avec quelles paroles et quelles civilités il faudrait aborder et entretenir la Majesté royale. Ce sentiment ne doit point paraître étrange, puisqu'il se trouve un grand nombre de personnes qui ont porté l'habit religieux pen-

dant plusieurs années, et qui désirent passer pour des gens de bien et l'être effectivement. qui néanmoins sont si fort persuadés que les seules actions extérieures leur suffisent, qu'ils ne se mettent pas plus en peine de s'informer et de s'instruire de cette union et de cet entretien secret avec Dieu, que d'apprendre ce qui se passe dans la cour du soudan d'Égypte. Toutes ces choses occupent aussi peu leur amour et leur souvenir que si elles ne les regardaient point du tout. Que si par hasard on vient à parler des choses divines et spirituelles, ils les entendent aussi peu qu'un homme nourri dans la Grèce entend le latin. Ils croient que c'est assez d'avoir récité de bouche de longues prières et un grand nombre de psaumes, et de s'être acquittés extérieurement, et d'une façon toute morte, des obligations où la profession de leur obéissance les engage. Que Dieu s'unisse avec qui il lui plaira, ce n'est pas là le sujet de leur inquiétude ; au contraire, s'il y avait quelque espérance de s'élever aux honneurs, d'acquérir les commodités et de goûter les plaisirs qui se présentent dans la vie, alors vous connaîtriez combien toutes ces choses leur sont peu indifférentes. Il ne faut donc point s'étonner si ces personnes tièdes, se trouvant quelquefois devant Dieu, y tiennent, comme elles y tiendront toujours, un rang infi-

niment au-dessous de ceux qui sont ses parfaits et ses véritables amis.

Enfin l'homme intérieur veillera diligemment sur toute sa conduite, prenant garde qu'il ne se mêle rien d'étranger, d'inégal et de disproportionné à cette lumière qui reluit en son âme, soit quelques illusions, soit quelques pensées, ou bien même quelque multiplicité d'occupations intérieures ou extérieures ; car il arrive souvent que le mépris des dons de Dieu couvre l'homme de ténèbres épaisses, et le jette dans l'insensibilité, dans la sécheresse et dans le dégoût : de telle sorte qu'il se livre à contre-cœur à tous les exercices de vertu, et qu'il perd toute connaissance de ce qui regarde Dieu. Les choses saintes et divines deviennent sa plus grande peine, son plus grand tourment, et il est incapable de se faire aucune violence pour aller à Dieu, dans l'incertitude où il est de quel côté il doit le trouver. Mais qu'il conserve la patience dans toutes ces sortes d'émotions, car ces rudes épreuves ne ruinent pas entièrement l'espérance du salut. La sagesse de Dieu, au contraire, les permettra, afin de rendre à l'avenir l'homme plus prudent et plus attentif sur sa conduite (puisque l'on conserve avec moins de soin les choses qu'on acquiert sans peine), ou bien afin qu'il ne s'attribue point le principe de sa grâce, mais que, re-

connaissant sa propre bassesse, il se rende d'autant plus agréable à Dieu qu'il lui rapportera toutes choses avec des sentiments plus sincères et une volonté plus ardente.

Plus le retour, la conversion d'un homme vers Dieu sera forte, efficace et pure, plus intime aussi, plus parfaite et plus sublime sera la jouissance qu'il aura de Dieu dans l'éternité, et ce qui manquera de perfection à l'une se trouvera du moins dans l'autre. Car, comme toutes les intelligences bienheureuses ont acquis tout leur éclat et leur grandeur par un retour et un regard fixe vers Dieu, qui leur a fait obtenir dans un moment et par un seul acte tout ce qu'elles possèdent et tout ce qu'elles posséderont jamais de béatitude et de gloire, de même Dieu a permis à tous les hommes de se tourner vers lui par des actes réitérés à l'infini, jusqu'à ce qu'ils aient aussi mérité un bonheur, une félicité parfaite : puisqu'il n'y a pas un seul instant où l'homme ne puisse s'approcher de Dieu davantage et s'unir plus intimement à lui d'une manière merveilleuse et ineffable. Toutes les fois qu'il renouvelle ce mouvement et cette conversion, si elle est sincère et véritable, et si elle ne tend qu'à Dieu comme à son unique objet, il acquiert un renouvellement de grâce, de pureté, de lumière et d'union avec Dieu.

Je supplie ceux qui passent leur vie sans crainte ni sollicitude pour les choses du salut, de faire réflexion sur la grandeur de leur négligence, lorsqu'ils s'exposent, par leur paresse, par leur langueur et par leur lâcheté, à perdre éternellement un rang et un bonheur qu'ils pourraient aisément acquérir. Certes, si quelqu'un, en semant du blé sur la terre, pouvait, selon son choix et ses désirs, changer chaque grain en autant de rubis, de saphirs ou de perles d'un très grand prix, et que néanmoins il n'en voulût rien faire, il est certain que tout ce qu'il a d'amis au monde l'accuseraient d'être le plus négligent et le plus insensé des hommes ; et cependant celui-là néglige et méprise de plus grands biens, sans comparaison, qui refuse de se soumettre à la volonté adorable de Dieu, qui ne renouvelle et ne réitère pas à chaque moment sa conversion, et qui ne se porte pas de toutes ses forces, de toute sa volonté, de tous ses désirs vers Dieu si puissant et si bon, et qu'il doit aimer comme la source aimable d'où il tire son origine.

Pratiquons donc sans cesse ce renouvellement et ce retour vers Dieu, quittant la multiplicité pour embrasser ce qui est simple ; passons du temps à l'éternité ; sortons de la bassesse de notre origine pour entrer dans la sublime profon-

deur de la Divinité; enfin allons jusqu'à Dieu, en nous élevant au-dessus de toutes choses et de nous-mêmes avec tant de ferveur et de zèle, que chaque acte de notre conversion soit capable de réparer la perte de plus de dix années.

Un jour le Seigneur, se manifestant à un saint personnage dans une révélation, se plaignit à lui de six défauts qui sont ordinaires à ses amis. — « Le premier défaut, lui dit-il, c'est qu'ils cher-« chent leur consolation hors de moi, et qu'ils « ne découvrent pas à moi seul leurs afflictions, « afin que par moi-même je les console, moi qui « veux être le parfait et unique sujet de toutes « leurs satisfactions. — Le second, c'est que, « lorsqu'ils se trouvent ensemble, ils s'entretien-« nent de choses vaines très inutilement, et ne « se souviennent pas même de mon nom. — Le « troisième, c'est que, tandis que je viens à eux « pour remplir leur cœur, leur âme et leurs sens « de moi-même, et de toute sorte d'amour et de « douceur, ils sont tellement occupés et distraits, « ils sont embarrassés de tant de choses et voilés « par tant d'illusions, que je suis contraint de « me retirer aussitôt avec douleur. — Le qua-« trième, c'est que, sous l'habit saint de la reli-« gion, ils me servent avec trop de tiédeur, de « lâcheté et de déguisement, et qu'à peine s'en « trouve-t-il quelques-uns qui m'aiment et qui

« m'affectionnent avec un véritable dégagement :
« c'est leur propre intérêt qu'ils cherchent en
« secret, en se servant eux-mêmes et non pas
« moi ; et c'est pour leur propre honneur qu'ils
« se passionnent, et non pas pour le mien. — Le
« cinquième, c'est qu'ils ne veulent pas me ser-
« vir à leurs dépens, mais qu'il faut que je paie
« leurs peines par quelque consolation, ou par
« quelque lumière et quelque dévotion sensible,
« ou bien par quelque autre récompense qui, si
« elle vient à leur manquer, fait que leur ardeur
« s'évanouit aussitôt. — Le sixième, c'est que je
« suis toujours présent à leur cœur, que je me
« communique à eux avec amour en leur offrant
« sans cesse les biens et les consolations que je
« suis prêt à leur donner, et que je les exhorte,
« tant par moi-même que par toutes les créa-
« tures, à me recevoir dans ma pauvreté et mon
« indigence, et à écouter mes avertissements
« fidèles. Mais il n'y en a presque point qui le
« fassent ; ils n'aiment et ne cherchent, tous tant
« qu'ils sont, que mes biens et mes faveurs, et
« non pas moi, et ils se causent une perte irrépa-
« rable en ne voulant pas faire réflexion sur
« l'excès de l'amour que je leur porte. »

Une personne souhaitant que Dieu lui fit connaître quel genre de vie lui serait plus agréable, vit dans une apparition le Sauveur sous la figure

d'un jeune homme parfait en beauté qui avait trois hommes devant lui ; l'un était prosterné par terre à ses pieds, et le Seigneur tenait sa main étendue sur lui ; l'autre était devant sa face, et quoiqu'il fût tout proche, il ne le regardait pourtant pas, parce qu'il était tourné de l'autre côté ; et le troisième, étant élevé de terre et exposé aux yeux de Dieu, voltigeait tout autour de lui.

Cette personne connut par révélation que celui qui était prosterné à terre représentait ceux qui, par un effet de leur caprice, s'attachent toujours à leurs conceptions particulières et à leurs coutumes, aux exercices extérieurs et au travail de la vie active, tels que la conversation, le chant, la lecture et autres choses semblables, et qui ne sauraient élever leur visage pour voir Dieu, parce que leur esprit est dissipé par la multiplicité des objets qui les jettent dans l'inquiétude. Dieu toutefois, par sa miséricorde, ne laisse pas d'étendre sur eux sa main secourable, dans le désir qu'il a d'agir en eux, attendant toujours de les trouver dans le dégagement et dans le repos. Cependant il leur laisse leurs occupations et leurs exercices, il ne force personne d'en sortir, et celui qui veut y demeurer y demeure.

Celui qui était devant la face du Seigneur représentait ceux qui, étant plus dégagés et plus élevés que les premiers, ne s'attachent pas

comme eux à leurs sentiments et à leur conduite particulière ; mais qui cependant sont souvent obligés de vaquer aux actions extérieures de vertu, lorsqu'ils gouvernent les autres, qu'ils les assistent par leurs enseignements, par leurs consolations ou par quelque autre sorte de service, ou bien en leur parlant et en leur écrivant, si le devoir de leur ministère les y engage. Quoique dans cette multiplicité d'objets et d'exercices leur intention soit toujours pure, l'action des sens ne laisse pas de lier en quelque sorte, d'asservir, d'obscurcir l'homme intérieur, et alors il ne peut plus clairement voir Dieu des yeux de son entendement. Mais au moment où ils se détournent de ces occupations, ils se trouvent devant la face du Seigneur, ils l'aperçoivent au fond de leur âme, qui, étant libre et dégagée, ne cherche et ne désire que Dieu, lequel de son côté agit en eux à l'instant.

Enfin le troisième qui est élevé de terre, et qui voltige en tournant de part et d'autre, figure ceux qui se délivrent de toutes les occupations terrestres, et qui se dégagent de toutes les choses extérieures, afin que Dieu puisse accomplir en eux incessamment les œuvres qu'il plaît à sa volonté d'y produire. Ces personnes volent entre le ciel et la terre, et elles passent avec autant de rapidité que les nues, sans s'arrêter le moins du

monde à aucune créature, toujours dégagées de tout et jamais attachées à rien en aucune manière que ce soit.

Au reste, comme Dieu vaut mieux que tout l'univers, son action aussi et son ouvrage surpassent en bonté toutes les œuvres de tous les hommes ; et comme ces personnes lui donnent occasion d'agir en elles, elles lui sont plus agréables que tout le reste des mortels, et il estime et chérit plus leur état et leur disposition que les actions et les exercices de tous les hommes ensemble.

CHAPITRE XXIX

DE LA PASSION DU SEIGNEUR, ET DE QUELQUES AUTRES EXERCICES DE PIÉTÉ

Jésus-Christ Notre-Seigneur parla au cœur d'une certaine personne de cette sorte :

Premièrement, lui dit-il, lorsque vous priez avec ferveur, vous me faites descendre du plus haut des cieux jusqu'à vous, et j'agis dès ce moment avec vous aussi familièrement que le fait un ami avec celui qu'il aime.

Secondement, lorsque, dans quelque chose que

ce soit qui regarde votre utilité particulière ou le service du prochain, vous sortez de vous-même et y renoncez absolument pour l'amour de moi seul, vous vous rendez semblable à moi, en ce que je me suis offert volontairement à la mort, afin de vous secourir et de vous faire entrer dans une réconciliation parfaite avec mon Père céleste.

Troisièmement, lorsque vous me regardez avec les yeux invisibles de votre âme, de même que tous les Saints ont fait, vous paraissez devant les miens comme un bel arbre qui est couvert de fleurs au printemps.

Quatrièmement, lorsque me rendant grâces de ce que je suis sorti d'une façon admirable du sein de mon Père pour souffrir un exil très honteux sur la terre et une mort très ignominieuse sur la Croix, vous vous représentez en moi-même une image aussi vive que si vous me voyiez présentement dans cet état, et que vous voudriez non seulement partager ces tourments avec moi, mais souffrir encore tous ceux que mes amis ont endurés, sachez que j'habite dès ce moment en vous, comme le fait dans son palais un roi puissant qui, entretenant la paix de son royaume par l'équité de ses jugements, délivre ses sujets de tous les troubles et de tous les désordres que cause la guerre.

Cinquièmement, lorsque, éloignant de vous toute sorte d'empêchements, et mettant en oubli toutes les créatures vaines et passagères, vous vous élevez de toute l'étendue de vos forces, et vous envolez au-dessus du temps jusqu'à moi par vos ravissements et vos transports, vous me faites tellement perdre le souvenir de ma grandeur et de ma majesté, que vous m'obligez à descendre dans votre âme, où, étant engendré par mon Père d'une manière ineffable, je vous adopte pour mon Fils, et, du milieu de votre cœur, ma Providence dispose, conduit et gouverne le ciel et la terre, aussi bien que tout ce qui est en vous.

Un ange de lumière avait accoutumé d'apparaître à un ami de Dieu, et dans les entretiens que ce saint homme eut avec lui, il lui demanda, entre autres choses, quel était le moyen le plus parfait et le plus ineffable pour arriver à la fin dernière. Cet Esprit saint lui répondit : que c'était de porter partout en soi-même, avec un amour et une reconnaissance extrêmes, le souvenir de la Passion du Sauveur, et d'avoir soin de l'exprimer par sa vie et par ses mœurs, soit dans l'intérieur, soit dans l'extérieur, considérant avec attention en quoi on commet plus de fautes, en quoi on ne se conforme pas à la vie du Seigneur, et en quoi on est susceptible de haine

ou d'amour, afin de mourir à ses imperfections, par un sentiment de tendresse et de reconnaissance pour la mort adorable de son Sauveur. Et parce qu'il n'y a point de nécessité présente qui oblige le fidèle à donner publiquement sa vie pour Jésus-Christ, comme nous apprenons que les saints martyrs l'ont fait par l'excès de l'amour qu'ils portaient à Dieu, il faut au moins qu'il renonce, tant au dehors que dans le fond de son cœur, à sa volonté et à sa propre satisfaction. C'est ce que Dieu demande particulièrement de nous, et ce qui lui est le plus agréable. Il n'y a point de doute que la miséricorde du Seigneur ne conduise à ses voies les plus directes et les plus cachées, aux communications les plus secrètes, les plus familières, les plus douces et les plus intimes de sa Divinité, ceux qui suivront cette route.

Mais il n'y a personne qui puisse s'y appliquer sûrement, personne qui puisse aspirer au repos de la contemplation, s'il ne passe par cette voie, c'est-à-dire par la mortification de son corps et de son esprit, de son intérieur et de son extérieur. Enfin, celui qui se quitte et qui s'abandonne plus véritablement et plus parfaitement dans ce châtiment volontaire qu'il exerce sur soi-même, voit paraître en son âme avec plus d'éclat la Vérité éternelle qui le conduit dans

une obscurité secrète, dans un silence tranquille, et dans l'abîme profond de la Divinité, où il trouve un repos solide.

CHAPITRE XXX

DE LA DISTINCTION DES PUISSANCES DE L'AME ET DE LEUR APPLICATION A DIEU, ET COMMENT CHACUN DOIT SUIVRE SA VOCATION

Il faut, avant toutes choses, que chacun examine sa vocation, et considère soigneusement quelles occupations et quelles pratiques font naître en lui un plus fervent amour de la Divinité, en l'unissant à Dieu de plus près et avec plus de force, afin d'embrasser ces exercices préférablement à tous les autres. S'ils consistent seulement dans l'action, dans des idées et des images qu'il forme en son esprit, il doit savoir que ce n'est pas le moyen le plus propre pour arriver à cet état sublime qui est au-dessus des fantômes et des images, à ce repos tranquille, à cette union secrète où Dieu promet d'élever ses élus et de leur parler au cœur.

Ce second état est beaucoup plus excellent que le premier ; mais si l'on se sent trop faible pour

y parvenir, il faut s'appliquer à l'autre avec une intention pure et sincère, puisque le Seigneur nous dit : *Il y a beaucoup de demeures différentes dans la maison de mon Père.*

Saint Denis, cet homme tout divin, nous apprend que l'homme est composé de quatre parties, qu'il est à propos de considérer si l'on veut parvenir à l'état de vie le plus parfait. La première et la moins noble, c'est l'homme extérieur, qui comprend un grand nombre de sens, d'organes, de puissances sensitives ayant chacune leurs propriétés et leurs fonctions. La seconde, qui surpasse la première en excellence, c'est l'âme même revêtue de ses facultés différentes et de ses opérations. La troisième, qui est au-dessus des deux autres, et qui est indépendante du temps, c'est l'intelligence. Et la quatrième, qui vaut mieux que toutes les autres, c'est l'unité de l'homme avec Dieu, qui consiste dans une ressemblance parfaite et dans l'union incompréhensible et ineffable de l'âme avec le Seigneur. Ceux qui veulent y arriver doivent en quelque sorte se transformer et châtier tellement leur corps, qu'il passe pour ainsi dire à la nature de l'âme, l'âme à celle de l'intelligence, et l'intelligence à l'unité avec Dieu. Nous allons maintenant apprendre de quelle manière peut se faire ce changement.

Il faut, en premier lieu, que chacun examine

son homme extérieur, comme l'Écriture l'appelle, c'est-à-dire qu'il sonde et reconnaisse ses inclinations, ses habitudes, ses travers, ses paroles, ses actions, sa conversation, sa contenance, pour voir si toutes ces choses sont domptées et assujetties dans les liens et dans la captivité, comme l'Apôtre l'ordonne lorsqu'il dit : « Que parmi vous on n'entende pas seulement parler de fornication, d'impureté, d'avarice, d'actions déshonnêtes, de bouffonnerie, etc., comme on n'en doit point ouïr parmi les Saints : car c'est ainsi que le corps, avec toutes ses puissances, ses sens, ses fonctions, deviendra spirituel autant qu'il le peut être dans toutes ses actions extérieures ; qu'il acquerra les propriétés de l'esprit, et qu'il paraîtra être revêtu de ces qualités plus que de celles de la chair : comme nous lisons de S. Dominique, « que son corps était souvent élevé dans l'air, comme si la chair eût dit : je ne me souviens plus du fardeau ni du poids de ma nature, je jouis de l'avantage des esprits. » Nous apprenons encore, touchant ce même Saint, que revenant tard au monastère, lorsque toutes les portes étaient fermées et tous les religieux endormis, il passa, lui et son compagnon, au travers des portes. Il fallait bien que son corps eût acquis dans cette occasion la subtilité et la pénétration des esprits !....

La seconde partie de l'homme que j'ai appelée Ame ou Esprit, peut être subdivisée en deux autres. La première, qu'on nomme la partie supérieure de l'âme, est une substance simple et pure à laquelle on donne simplement aussi le nom d'esprit, et qui se porte toujours en haut par son action ; et la seconde, qu'on appelle la partie inférieure, retient aussi proprement le nom d'âme, et regarde le corps. C'est cette partie de l'âme qui agit sur les choses matérielles, qui communique la vie et le mouvement au corps, qui l'éclaire, qui rend ses sens raisonnables, qui a une prudence humaine capable d'agir sur l'imagination, et qui donne le discernement des choses extérieures. Mais la partie supérieure surpasse de beaucoup celle-ci, ne tourne jamais ses yeux vers les objets terrestres, et comme elle est une pure substance, elle lève toujours ses regards vers les choses d'en haut. Elle n'a besoin ni de lieu, ni de temps, ni d'organes corporels pour agir. C'est un être tout spirituel, dégagé de toute matière, et qui n'est qu'intelligence et amour.

Pour la partie inférieure de l'âme, elle regarde en bas, flatte et caresse la matière par les images et les fantômes des choses sensibles et par les charmes des créatures ; elle devrait uniquement se porter, de toute l'étendue de ses forces, vers l'intelligence et la partie supérieure, où elle

n'aurait de goût ni de connaissance que pour les biens spirituels, célestes et éternels; en sorte que tout son entretien serait, comme celui de saint Paul dans le ciel, et qu'elle pourrait dire hardiment, avec cet Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Certes, lorsque la partie inférieure de notre âme s'élève ainsi jusqu'à la supérieure, c'est-à-dire jusqu'à l'intelligence, nous nous rendons indépendants du temps, et nous ressentons une pureté, une simplicité qui n'est propre qu'aux purs esprits.

Mais la ressemblance et l'union avec Dieu surpassent de beaucoup, comme j'ai déjà dit, toutes ces choses. L'intelligence doit se retirer dans cette sublimité suressentielle, si on peut parler de la sorte; elle doit obscurcir sa lumière, suspendre son action, y renoncer, et se plonger tout entière, comme si elle était aveugle et muette, dans la vaste obscurité de l'immensité divine, où l'entendement devient muet lui-même, la raison ne pouvant comprendre ni les paroles exprimer ce que l'on sent en cet état : car il est impossible que l'imagination ni l'intelligence en puissent donner une idée.

Toutes les fois que, par une faveur singulière de Dieu, l'homme s'élève à cette extase, il affranchit la plus noble partie de lui-même des liens

du siècle et du temps, et jouit en quelque sorte du bonheur de l'Éternité. C'est alors qu'il ressent un avant-goût de la vie éternelle, et qu'on voit l'accomplissement de cette sentence du Sauveur : *Demandez, afin que votre joie soit pleine et entière ;* car, selon saint Bernard, celui qui est ainsi favorisé goûte une joie entière, quoiqu'elle ne soit pas absolument parfaite. Cette perfection est un bien que l'on n'espère que dans la vie éternelle, où la joie demeure constante, invariable et sans interruption, comme dans un certain point immobile de l'éternité ; au lieu que le temps où nous sommes ici n'est que comme un autre point qui passe avec la plus grande rapidité. Or, celui qui emploie dans le temps toute la force, toute l'action de son esprit pour arriver à ce point fixe et arrêté, possédera Dieu dans l'éternité d'une façon assurément plus simple, plus véritable, plus relevée, et qui l'unira plus intimement à la Divinité. Enfin, quoique cette élévation soit simple, et qu'on puisse dire qu'elle est comme un épanchement en Dieu, elle a pourtant plusieurs degrés différents qui se surpassent les uns les autres en excellence, de manière que celui qui y monte avec plus de zèle, d'ardeur et de sincérité, est celui qui s'approche le plus de Dieu, pourvu qu'il ait quitté tout sentiment d'amour-propre, et qu'il n'ait que Dieu

seul pour fin dans toute sa conduite. Au reste, on ne saurait avancer plus sûrement dans cette voie que par la méditation du Sauveur et par la vertu de sa Passion, qui surpasse tout mérite; c'est-à-dire qu'on ne peut aller au Père que par l'entremise du Fils.

Les théologiens disent que dans les personnes divines le Père est le principe et l'origine, parce que le Verbe éternel sort de lui comme une lumière, et que le Saint-Esprit en procède : et ces trois clartés, s'il est permis de parler de la sorte, brillent et subsistent dans la simple et unique essence divine. Or il faut que celui qui veut recevoir les rayons de cette divine lumière obscurcisse en lui toute autre lumière; que celui qui désire la regarder, soit aveugle pour tout autre objet : car Dieu étant une essence pure et indépendante, il faut que l'esprit qui veut s'unir à lui soit pur et indépendant, et que, s'il veut pénétrer les secrets et les mystères de sa sainteté infinie, il soit dégagé de tout ce qui peut entretenir sa sensualité. C'est ce qui a fait dire à saint Denis, écrivant à Timothée son disciple : « Puisque nous ne pouvons pas maintenant, mon « très cher ami, entendre les paroles charitables et pleines de consolation de Paul, notre « instituteur bien-aimé, méprisons toutes choses « pour nous approcher sincèrement de Dieu

« même ; mais nous ne le pourrons faire qu'en « fermant les yeux à tout autre objet, et recueil- « lant intérieurement tous nos sens. C'est ainsi « que nous arriverons à son unité, qui surpasse « toute connaissance, à l'exemple du pieux Hié- « rotée, qui, en recevant les impressions de « Dieu, acquit l'intelligence des divins mystères. « Nous ne pouvons donc y arriver par la seule « force de notre esprit. »

CHAPITRE XXXI

LES RAISONS POUR LESQUELLES IL FAUT AIMER SES ENNEMIS

Il y a sept raisons qui ont obligé Jésus-Christ notre Rédempteur à souffrir avec bonté auprès de lui le perfide Judas, qui était son plus grand ennemi.

La première, c'est que la vue continuelle de ce malheureux renouvelait et rafraîchissait sans cesse l'image des douleurs, des souffrances qui étaient préparées à ce divin Sauveur : car, encore que sa sagesse divine et éternelle sût avant le temps tous les tourments qu'il devait endurer, il voulait néanmoins que la nature humaine, dont

il s'était revêtu, en rencontrât partout la vive image pour les ressentir par avance.

La seconde, afin que ce qu'il enseignait par ses paroles, de l'amour que nous devons porter à nos ennemis, fût confirmé par son exemple.

La troisième, afin qu'il nous apprît qu'il n'y a aucune occasion où nous soyons dispensés de faire paraître la charité dans nos œuvres.

La quatrième, afin que le monde, qui est très porté par sa corruption à la perte des gens de bien, fût détourné par cet exemple de confondre et d'exterminer les bons avec les méchants, lorsqu'il verrait renaître des imitateurs de Judas, dont le Sauveur n'ignorait pas que le nombre devait être très grand.

La cinquième, afin que, s'il se rencontrait parmi de véritables amis quelque perfide comme Judas, ses disciples ne perdissent point pour cela la patience et ne tombassent point dans le découragement, mais qu'ils le supportassent avec la même bonté que Jésus-Christ supporta Judas.

La sixième, afin qu'étant venu dans ce monde par l'amour qu'il a eu de toute éternité pour les hommes, et y accomplissant l'œuvre de sa charité et de sa miséricorde infinie, il en donnât des marques à l'égard de celui qui le trahissait, lui faisant beaucoup de faveurs, comme à ses amis et à ses élus, de peur de lui donner sujet de

commettre l'attentat abominable qu'il avait conçu dans son cœur par la malice de sa volonté : car le Sauveur avait prévu avant tous les temps qu'il le livrerait à la mort.

La septième, c'est de témoigner qu'encore qu'il sût de toute éternité que Judas le trahirait, et qu'il commettrait par sa propre méchanceté un crime si énorme, il ne l'avait pas choisi néanmoins pour le pousser à commettre ce crime; car autrement il en eût été lui-même la cause : ce qu'on ne pourrait penser sans crime, la malice de Judas en ayant été la seule cause et le principe. Il l'a supporté avec tendresse, comme ses élus, afin que sa bonté, au lieu de le jeter dans le désespoir, lui donnât de l'encouragement et de l'espérance, comme on le reconnaît clairement par les paroles qu'il proféra la nuit qu'il fut arrêté, en disant à Judas : « Mon ami, qu'êtes-« vous venu faire ici ? » tâchant par ce discours, qu'il tirait du fond de sa charité toujours fidèle, de le faire rentrer en lui-même et espérer en la miséricorde de son Sauveur.

Certes, cet excès d'amour de Jésus-Christ nous enseigne, non par des discours, mais par la vérité et par les œuvres, que nous devons avoir les mêmes entrailles de charité envers nos amis et nos ennemis, et voici encore d'autres raisons qui nous y obligent.

1° Parce que nos ennemis sont, aussi bien que nos amis, lavés dans les eaux sacrées du baptême, et que, par conséquent, nous devons respecter en eux la dignité de la foi.

2° Que nous sommes tous les enfants d'un même Père qui nous a tous créés.

3° Que nous sommes tous formés à la ressemblance de la très auguste Trinité.

4° Que nous sommes tous présents dans l'idée fixe et permanente de la sagesse divine.

5° Que le Seigneur, qui nous a créés, brûle sans cesse pour nous tous du feu de son amour.

6° Que, dans l'embrasement de sa charité éternelle, il nous a témoigné à tous une égale affection en se revêtant de la nature humaine.

7° Que cette même affection lui a fait accepter de bon cœur, pour nous tous, les amertumes de la mort.

8° Qu'il y a sujet d'espérer et de croire même que nos ennemis sont déjà ou seront un jour, par la grâce de Dieu, dans la disposition requise pour participer au mérite infini de la mort précieuse de Jésus-Christ et à son héritage éternel.

9° Que le Fils de Dieu même et tous ses amis nous ont laissé un grand nombre d'illustres exemples de cet amour.

10° Que le Seigneur, qui nous a rachetés, a dai-

gné nous commander cet amour, et nous l'a enseigné par son exemple.

11° Que nous devons craindre que l'amour que nous portons à nos amis ne soit un instinct de la nature, au lieu que nous pouvons croire avec assurance que la charité que nous avons pour nos ennemis et les services que nous leur rendons sont des effets de la grâce.

12° Que celui qui commet une injure contre son Créateur offense et méprise pareillement toutes les créatures : d'où il suit que, lorsque nous faisons, par une malice volontaire, comme il arrive souvent, quelque outrage à cet auteur de notre être, nous devons, avant toutes choses, avoir de l'aversion pour nous-mêmes, et regarder ensuite avec humilité nos ennemis, comme un châtiment légitime qui nous est envoyé de la part de Dieu et que nous nous sommes justement attiré par nos iniquités.

13° Qu'encore que nous ne nous sentions coupables d'aucun péché, nous devons néanmoins, par un abaissement véritable, être dans la crainte et dans l'appréhension que Dieu n'en aperçoive en nous, et avoir soin, dans cette pensée, de recevoir de bon cœur la persécution de nos ennemis, quelle qu'elle puisse être, comme une punition très équitable que Dieu exerce sur nous et comme un témoignage de sa charité.

14° Que, dans le cas même où nous croirions être dans l'innocence devant Dieu, nous devons recevoir la haine de nos ennemis comme un fléau qu'il nous envoie pour nous châtier, par un effet de l'amour infini qu'il nous porte, et être certains qu'il veut par là ranimer notre prudence afin que, veillant sans cesse à la garde de nous-mêmes avec humilité, circonspection et tremblement, nous méritions de ne pas éprouver les effets de sa juste colère.

15° Que nous ne pouvons gagner nos ennemis d'une façon plus sainte, plus avantageuse, plus utile pour nous, et plus glorieuse à Dieu, que par la ferveur d'une charité toute divine.

16° Que nous ne pouvons les apaiser plus véritablement, et nous procurer un plus grand repos extérieur, ni acquérir une plus profonde paix de l'esprit, une plus forte union avec Dieu, que par les nœuds de cet amour divin qui nous fait chérir nos ennemis comme nos amis.

17° Qu'il est de la nature de l'Amour divin d'aimer, et que, par conséquent, si vous lui demandez pourquoi il aime, il vous répondra : Je suis l'Amour ; et si vous continuez de lui demander pourquoi il aime même son ennemi, il vous dira : « J'embrasse dans l'étendue de mon affec-« tion mes amis et mes ennemis, parce que je « suis l'Amour divin, qui trouve en moi-même

« de quoi aimer dans toutes les choses que « j'aime, et je les aime parce que je ne puis pas « m'empêcher de les aimer. »

Une vierge qui avait mené une vie sainte répondit, au moment de sa mort, à quelqu'un qui lui demandait à quelles vertus elle s'était exercée pendant sa vie, qu'elle s'était particulièrement appliquée à quatre choses qui lui avaient donné devant Dieu tout le crédit qu'elle avait souhaité. « La première, dit-elle, de combler de bienfaits « ceux qui me faisaient quelque outrage ou me « causaient quelque déplaisir, ce que je n'eusse « pas fait, sans doute, s'ils ne m'avaient auparavant offensée; la seconde, d'aimer tout le « monde avant moi-même; la troisième, de ne « jamais découvrir, par mes plaintes, mes afflic-« tions qu'à Dieu seul, qui me soutenait aussitôt « par ses consolations; la quatrième, d'avoir « toujours le cœur libéral, et de donner, au « moins de volonté, quand je ne le pouvais faire « autrement. »

CHAPITRE XXXII

DE LA PAUVRETÉ DANS LES CHOSES TEMPORELLES, DANS CELLES DU CORPS, DANS CELLES DE L'AME ET DE L'ESPRIT, ET DE LA MORTIFICATION PARFAITE

Il y a trois sortes de personnes qui sont poussées et conduites par l'esprit de Dieu. Les premières sont celles qui ne le savent point, ne s'en aperçoivent point, et ne laissent pas pour cela d'en recevoir un très grand avantage : de même que Jacob poursuivi par son frère Esaü. Les secondes ne le savent pas, à la vérité ; toutefois elles y consentent volontiers, ainsi que l'apôtre saint Pierre tiré de prison par un ange. Les troisièmes le savent et s'en réjouissent, et ce sont celles qui imitent parfaitement Jésus-Christ dans la pauvreté véritable de toutes choses et d'eux-mêmes. Or il y a quatre espèces différentes de cette pauvreté.

La première consiste dans le dénuement de tout ce que l'on possède sur la terre, et celle-ci se divise encore en trois sortes : 1° de n'avoir la propriété d'aucune chose ; 2° de ne nous servir de ce que la Providence divine nous envoie

qu'autant que la nécessité nous y oblige ; 3° de n'avoir aucune inquiétude d'amasser par notre travail les biens de ce monde.

La seconde est la pauvreté du corps, qui se divise aussi en trois sortes : 1° d'être dégagés de toutes les affections de la chair et du sang ; 2° de ne rechercher en quoi que ce soit les commodités temporelles ; 3° de n'avoir nulle attache pour tout ce qui est au monde.

La troisième est la pauvreté de l'âme, qui demande pareillement trois choses de nous : 1° d'être vides de nos propres pensées ; 2° d'être affranchis des affections et des désirs dont l'âme s'occupe ; 3° de renoncer aux douceurs et aux consolations divines.

La quatrième est la pauvreté de l'esprit, qui a besoin aussi de trois choses : 1° d'effacer de notre mémoire le souvenir des créatures ; 2° de délivrer notre entendement des objets et des images visibles ; 3° de ne prendre et ne chercher volontairement de satisfaction dans aucune créature, ni dans les dons de Dieu, mais de se résigner absolument à sa conduite, et de se perdre, pour ainsi dire, en s'abandonnant aux ordres cachés et profonds de sa volonté. C'est ce qui a fait dire à un célèbre théologien « qu'il y a aujourd'hui des personnes qui font des miracles plus visibles que saint Pierre, le chef des Apôtres, et tous les autres

saints n'en ont fait en ressuscitant les morts, en rendant la vue aux aveugles, et en faisant marcher droit les boiteux. » Ce sont celles qui résistent aux voluptés et aux plaisirs, et qui renoncent à leur propre volonté dans toutes les choses qu'on désire pour la seule satisfaction, et non pour la nécessité. Certes, il n'y a point de doute que de mépriser pour l'amour de Dieu ces sortes de superfluités et les attraits de la concupiscence, et de se vaincre soi-même en brisant les liens qui y attachent, ce ne soit faire une chose bien plus difficile et bien plus agréable à Dieu que de ressusciter un nombre infini de morts ; car, quelque petit que puisse être le sujet de l'opposition et de la résistance que nous nous faisons à nous-mêmes, comme, par exemple, de supprimer un mot d'excuse ou de défense que nous nous sentons pressés de proférer, ou quelque autre parole de cette sorte qui ne peut affliger notre prochain ni lui nuire, ni non plus lui être utile, mais que nous dirions seulement avec quelque plaisir par une vaine satisfaction, et que nous voulons bien ne pas dire pour l'amour de Dieu, on ne saurait exprimer combien ce Juge éternel se plaît à nous voir ainsi résister courageusement à nous-mêmes pour éteindre et mortifier en nous ces jouissances d'amour-propre. Je ne crains pas même d'avancer qu'on peut, en s'appliquant à ce pieux

exercice, retirer une âme des liens du Purgatoire. Certes, les saints faisaient autrefois sans peine, et même avec plaisir, ces miracles extérieurs, les opérant par la toute-puissance du Très-Haut, et non par aucun effort de leur vertu. Mais dans cette dernière pratique il faut faire violence à sa nature, quelque faible qu'elle puisse être, et la détruire entièrement ; et lorsque cette mortification n'est produite que par l'amour qu'on porte à Dieu, elle lui est, comme nous avons déjà dit, beaucoup plus agréable que de rendre la vie à un nombre infini de morts.

Mais quelqu'un me dira peut-être : Puisque la plus grande perfection de l'homme consiste dans une entière mortification de soi-même, et dans une tranquillité inaltérable de l'homme intérieur qui se porte en haut par sa pureté ineffable, et se repose dans le ciel à l'exemple des Anges, d'où vient qu'on nous a laissé si peu de choses par écrit touchant cette perfection, et qu'on n'enseigne pas à tout le monde le moyen de l'acquérir ? Dieu satisferait, ce me semble, à cette difficulté en nous parlant ainsi : « On n'a mis en écrit que « les actions les plus ordinaires de mes amis qui « ont paru dans l'antiquité, parce que le commun « des hommes ne comprend pas celles qui sont « les plus rares et les plus excellentes. De plus, « si cette paix, ce repos d'esprit étaient recom-

« mandés indifféremment à tout le monde, plu-
« sieurs mépriseraient à leur grand dommage
« les exercices de mortification, rudes parfois à
« ceux qui sont encore imparfaits, pour se don-
« ner avant le temps aux exercices intérieurs : ce
« qui leur causerait ensuite une paresse extrême
« et une grande négligence des bonnes œuvres ;
« car on n'est que trop porté, plus encore au-
« jourd'hui que dans les siècles passés, à recher-
« cher en tout l'intérêt propre, qui nous porte,
« comme par une pente irrésistible, vers les choses
« plus aisées et plus commodes à la nature. »

CHAPITRE XXXIII

COMMENT IL FAUT NOUS EXERCER JOUR ET NUIT POUR FAIRE NAITRE ET AGIR EN NOUS JÉSUS-CHRIST. DES CINQ DONS DE DIEU QUE L'ON OBTIENT PAR CET EXERCICE ET DES AILES DES SÉRAPHINS DONT IL EST PARLÉ DANS ISAÏE

Quiconque veut être assez heureux pour faire naître sans cesse Jésus-Christ dans son cœur, de même qu'il est engendré de toute éternité dans le sein de son Père, doit s'y disposer par la préparation suivante.

Qu'il ne se lasse point de prendre garde continuellement à son intérieur et à son extérieur. Qu'il abaisse, qu'il humilie, qu'il anéantisse celui-ci avec tous ses sens, toutes ses forces corporelles, et toute la satisfaction que sa nature trouve dans le boire ou dans le manger, dans le sommeil, dans le repos, ou dans quelque autre sorte de sensualité ou de compagnie non nécessaire, quand elle serait de frères, de sœurs, ou de ceux qui lui sont autrement unis par le sang. Il retranchera pareillement ses mœurs corrompues et ses mauvaises habitudes, et il ne se mettra pas plus en peine des nécessités des sens et de sa nature que s'il était mort à toutes ces choses, comme dit l'Apôtre : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. »

Enfin, il élèvera son homme intérieur au-dessus de lui-même, et le conduira à Dieu, sans regarder à droite ni à gauche, afin qu'il puisse dire, dans l'esprit de l'Apôtre : Oubliant tout ce qui est derrière moi, et m'avançant à tout ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le bout de la carrière. Il aspirera sans cesse après Dieu de toutes ses forces et de tout son esprit, par une humilité profonde de soi-même qui le mettra au-dessus de toutes choses ; et se tenant prosterné en esprit aux pieds du Seigneur, il ne considérera ni les dons qu'il en a reçus, ni les faveurs

qu'il en peut recevoir encore, ni les voies différentes par lesquelles Dieu s'unit à nous, et nous à lui, mais il attachera purement ses regards sur Dieu seul : en sorte que, quand ce Dieu de bonté le voudrait combler de toutes ses grâces, il ne ferait autre chose que se replier sur son néant, disant sans cesse : « O mon Seigneur et mon « Dieu ! je ne cherche aucunement mes intérêts ; « je n'ai de passion que pour vous, pour votre « honneur et pour l'accomplissement de votre « volonté. » C'est à quoi l'on ne peut arriver par aucune méditation à laquelle on se serait appliqué par son propre choix, mais en se mettant dans une sainte indifférence à suivre Dieu comme il lui plaira, sans se restreindre à aucune manière, pratique ou méthode particulière. En effet, pour arriver à l'état que j'ai dit, une de ces manières ou pratiques qu'il est libre de choisir pourrait être utile aujourd'hui, et demain elle n'y serait plus propre. C'est pourquoi il faut, comme je viens de le dire, se tenir indifférent à l'égard de ces diverses manières d'aller à Dieu, et être prêt à le suivre en toutes, sans le prévenir en aucune, ou s'y attacher particulièrement.

Pour ce qui est des choses que le devoir de l'obéissance et la règle nous engagent de pratiquer, comme lire, chanter, prier, il les faut faire comme si nous ne les faisions point, c'est-à-dire

avec brièveté et recueillement, et c'est ce qu'il faut aussi observer dans le sommeil et dans les repas. Premièrement, il faut peu dormir, et sitôt qu'on est éveillé, on doit promptement élever son cœur et son esprit avec crainte et déplaisir, comme en disant : « Hélas ! c'est là une infirmité « de ma chair corrompue ! O abîme de douceur, « de charité et de grandeur ! Seigneur mon Dieu, « qui êtes si fidèle dans votre amour, voilà que « je vous ai encore mis en oubli une fois ! » Ensuite, se levant avec une grande humilité et une résolution remplie de frayeur et de crainte, il faut demander trois ou quatre fois pardon à Dieu, faisant le signe de la croix ; puis s'élevant au-dessus de soi-même de toutes ses forces, de tout son pouvoir et de tous ses sens, se retirer avec joie dans la profondeur immense de la divinité. Pour ce qui est de la posture et de la contenance de son corps, qu'il prenne celle qui doit le porter à Dieu davantage, en sorte que, s'il s'y trouve plus appliqué étant assis que lorsqu'il est à genoux, ce qui se peut facilement remarquer, qu'il ne fasse pas difficulté de s'asseoir.

Enfin celui qui est ainsi uni à Dieu en esprit ne doit point appréhender de pécher par négligence lorsqu'il laisse, pour s'occuper de Dieu, ses prières particulières et les exercices qu'il suit ordinairement, quelque saintes que soient les

images et les idées qu'il prend pour sujet de ses méditations : car comment pourrait-on mieux conserver toute sorte d'exercices dans leur force et dans leur véritable usage, qu'en les rapportant à la fin à laquelle toutes choses doivent tendre et aspirer, et d'où ces exercices d'ici-bas, quoique saints, doivent être bannis lorsque nous jouirons de cette souveraine fin avec les Bienheureux ? Or, pour pratiquer cet exercice, il faut prendre trois heures différentes de la nuit, dans lesquelles on doit le renouveler avec une ferveur et une dévotion particulières. La première, le soir, après Complies ; la seconde, à minuit ; et la troisième, sur le point de l'aurore, avant le lever du soleil. Nous devons, dans tous ces trois temps, veiller sur nous avec un soin, une diligence extraordinaire, comme Jésus-Christ nous en avertit, en disant : « Veillez, parce que vous « ne savez quand le Seigneur viendra, le soir ou « à minuit, au chant du coq ou au matin. » Et il n'y a point de doute que, si nous en usons de la sorte, Dieu nous visite quelquefois dans l'éclat de sa majesté : et alors il faudra le prier instamment qu'il accomplisse en nous, de la manière la plus parfaite, l'ouvrage de la grâce qu'il a accoutumé d'accomplir en ses saints.

Mais afin que nous n'y apportions aucune résistance de notre part, il faut prendre du loisir, et

un temps et un lieu convenables pour y correspondre. A l'égard des autres actions qui se font durant le jour, nous devons toujours tourner de ce côté-là les yeux de notre cœur, avec des désirs, et des élans amoureux, afin que nous n'ayons au fond de notre âme d'affection que pour Dieu seul. Si par hasard notre sensualité voulait se porter ailleurs, s'occuper et prendre plaisir à quelque autre chose, il faut la réprimer aussitôt, jusqu'à ce que la raison, qui est sa gouvernante intérieure, la rende plus sage et plus modérée. Il faut aussi, au commencement de chaque œuvre, de chaque parole et de chaque exercice, rentrer en nous-mêmes, voir si notre conscience nous les permet, si nous devons les omettre ou les exécuter, et croire que ce que nous faisons ou omettons de la sorte, après avoir consulté notre intérieur, est agréable à Dieu.

Lorsque nous mangeons, nous devons, à chaque morceau que nous portons à la bouche, former un désir de recevoir autant de fois de la main du Père éternel le sacrement auguste de l'Eucharistie. Il ne faut jamais chercher aucune sorte de plaisir dans le boire et le manger, mais il faut obéir seulement aux nécessités de la nature, et à mesure que nous faisons descendre les viandes au fond de notre estomac, il faut aussi faire descendre le nom vivifiant de Jésus-Christ au fond

de notre âme, en disant : « O sang aimable et pré-
« cieux de Jésus-Christ mon Sauveur, qui avez
« été répandu par l'embrasement de son amour
« excessif, coulez sur la dureté et la sécheresse
« de mon cœur, qui a plus grand besoin d'une
« nourriture céleste et spirituelle pour être
« soutenu, que ma chair n'a besoin d'une nourri-
« ture terrestre et matérielle pour subsister ! »
Ainsi, vous élevant à Dieu par des désirs secrets autant de temps que vous mangez, pensez plutôt à nourrir l'homme intérieur qui doit toujours vivre, qu'à entretenir une chair corrompue qui périra bientôt. En vérité, quiconque vivra de la sorte, s'il le désire de toute l'étendue de son cœur, éprouvera en soi-même cette génération divine dont nous avons parlé, et surtout il recevra de Dieu les faveurs singulières que nous allons marquer.

La première est le mépris de l'homme extérieur et corruptible, et le peu de soin des commodités du corps et des sens, et des plaisirs qu'on prend aux choses passagères ; en sorte qu'on ne songera ni aux honneurs, ni aux avantages de cette vie, ni à la délicatesse du boire et du manger, ni à la satisfaction du corps, ni aux faveurs, ni aux disgrâces, ni à l'amour, ni à la haine, ni à la louange, ni au blâme, ni à ce qu'on lui donne, ni à ce qu'on lui ôte ; mais il pourra

dire avec l'Apôtre : « Je n'ai estimé toutes les choses du monde que comme de la boue, afin de gagner Jésus-Christ. »

La seconde est qu'à chaque moment il s'approchera de Dieu en esprit, toujours de plus en plus, et Dieu deviendra plus présent à son âme que les choses corporelles ne sont présentes à ses sens, étant toujours prêt à s'élever à Dieu de nouveau autant de fois qu'il respirera, à le connaître par quelque sorte nouvelle de science et d'expérience.

La troisième est qu'il obtiendra la paix véritable dans ce monde, et qu'il méritera d'avoir quelque sorte d'avant-goût de cette paix éternelle dont il jouira à jamais, et qu'il possédera avec tant d'assurance qu'il n'y aura personne qui soit capable de la lui ravir. Soit que tout ce qui est au monde se renverse et périsse, soit que toutes les choses visibles meurent, il gardera toujours un repos inaltérable au fond de soi-même, parce qu'il se plongera avec toutes ces choses dans la profondeur de la volonté divine, qui lui est très agréable, et qui le conservera dans une tranquillité parfaite tant qu'il agréera tout ce qu'elle ordonne.

La quatrième est un discernement parfait de toutes les choses qui lui sont nécessaires, tant au dedans qu'au dehors, et une lumière si abondante

qu'il puisse aisément connaître la source de ses mouvements et de ses inclinations, et voir si les uns et les autres viennent de l'esprit ou de la nature. Il découvrira encore plusieurs vérités secrètes qui éclatent tant en lui que hors de lui, et il acquerra un grand nombre d'autres discernements très purs.

La cinquième est que dans l'homme qui vit de la manière que j'ai dite, le Père éternel accomplira sans cesse sa génération éternelle, j'entends celle de son Verbe éternel qu'il engendre sans commencement dans son propre sein, et qu'il commencera pourtant d'engendrer aussi parfait en cet homme qu'en son éternité. L'esprit de celui à qui il fera cette grâce sentira dans cette génération un certain changement, une élévation, un ravissement dans la jouissance singulière d'un repos éternel, dans la séparation des créatures périssables, et il commencera à avoir du dégoût pour toutes les choses qui ne viendront point de cette source, ou qui, en étant venues, n'y retourneront point : en sorte que tout ce qui est en lui changera de nature, selon qu'il s'unira à cette génération éternelle dans le fond de son âme, et toute la multiplicité qui pourrait être en lui sera réduite à l'unité.

Cette conduite est figurée dans un endroit d'Isaïe, où ce saint Prophète voit deux Séraphins

qui ont chacun six ailes, et les entend crier l'un à l'autre : Saint, Saint, Saint le Seigneur Dieu des armées ! car les Séraphins nous représentent ceux qui sont brûlants de charité, et les âmes embrasées de l'amour divin qui doivent avoir six ailes.

La première est la figure du mépris et de l'horreur qu'on doit avoir pour ce monde et tous ses attraits, suivant cette parole de Jésus-Christ : « *Personne ne peut servir deux maîtres dont les commandements sont opposés, ni obéir à Dieu et au monde tout ensemble, puisqu'ils sont si contraires l'un à l'autre.* »

La seconde, c'est le violent amour qu'on doit avoir pour les biens éternels et immuables, et le plaisir qu'on doit prendre à considérer la céleste patrie, la joie des Esprits bienheureux : en sorte que, suivant l'expression de l'Apôtre, tout notre entretien soit dans les cieux.

La troisième signifie qu'on doit se quitter, s'abandonner et se renoncer sans faire aucune sorte de réserve, se souvenant de ce précepte du Seigneur : « *Que celui qui veut venir après moi, se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix tous les jours et qu'il me suive.* »

La quatrième est qu'on doit avoir soin de conserver la pureté d'une bonne conscience, en s'occupant particulièrement à la rendre toujours

libre, nette et exempte de toute sorte de défauts, et en retournant à Dieu comme à son principe, par un renouvellement continuel.

La cinquième, qu'il faut veiller infatigablement à observer les ordres de la volonté divine, ne souhaitant autre chose que de les exécuter à toute heure et à tout moment, quand on les reconnaît en soi-même.

La sixième, qu'il faut souhaiter ardemment d'être délivré de toute attache trop naturelle aux choses périssables et mortelles, fût-ce même son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, etc., de son corps même, le considérant comme une triste prison, dans le désir pressant de voir Dieu, et soupirer après la mort en s'écriant avec l'Apôtre : « Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un avantage. Malheureux que je suis, qui me délivrera des liens de ce corps mortel, afin que je puisse être avec Jésus-Christ ! »

L'âme remplie de charité s'envole avec ses six ailes comme les Séraphins qu'Isaïe nous assure avoir vus jusque sur le trône glorieux de la Trinité, chantant avec ces bienheureux Esprits : Saint est le Père en sa toute-puissance ; saint est le Fils dans sa sagesse infinie ; saint l'Esprit du Père et du Fils dans l'amour très ardent de sa bonté.

Certes, toute âme qui s'est ainsi élevée au-

dessus du temps, qui est morte à tous les plaisirs, qui a renoncé à soi-même, qui brûle d'une ardente charité pour son Créateur, est semblable à ces Esprits séraphiques, dans l'ordre et dans la compagnie desquels étant reçue, elle jouira éternellement de la clarté bienheureuse. Elle entrera par son amour incomparable dans la possession de l'essence divine, et le feu de sa charité la consumant peu à peu, elle se dissoudra et s'écoulera pour ainsi dire dans les abîmes de la Divinité. Je prie le Père éternel, le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs, de nous accorder à tous cette grâce !

CHAPITRE XXXIV

COMMENT NOUS DEVONS CHERCHER DIEU EN NOTRE AME, Y REMARQUER SA PRÉSENCE, ET NOUS CONFIER EN LUI. — QUELQUES OBSERVATIONS SUR L'ESPRIT HUMAIN

Lorsque quelqu'un se sent tellement privé de la présence de Dieu, qu'il ne l'aperçoit aucunement en soi, qu'il ne se donne ni repos ni relâche jusqu'à ce qu'il ait mérité par ses pieux empressements de trouver dans son âme celui qu'il cherche, n'est-ce pas une chose honteuse à

un homme de bien de passer seulement une heure sans avoir quelque assurance que son Dieu est présent en lui ? Mais ce qu'il doit estimer de plus indigne de lui et de plus blâmable, c'est de prétendre trouver de la consolation dans les créatures mortelles ou de chercher quelque chose hors de Dieu ; car c'est seulement en le retenant enfermé dans son cœur et en l'y conservant fidèlement, qu'il peut aller partout en sûreté, et que le bonheur et la prospérité accompagnent toutes ses actions ; au lieu que, sans lui, il n'y a point de lieu ni de personnes qui le puissent mettre un seul moment en assurance.

Le Seigneur a coutume de se cacher quelquefois, pour ainsi dire, et alors, si nous le mettons en oubli, si nous nous abandonnons à la poursuite de quelque créature, il se retire loin de nous, il nous prive longtemps des douceurs de sa présence, et à peine nous accorde-t-il quelques instants de consolation. C'est donc lui seul qu'il faut chercher ; c'est lui qu'il faut suivre : on ne saurait regarder Dieu quand on regarde autre chose. Ce ne sont ni ses dons, ni sa grâce, ni tout ce qui peut nous enrichir que nous devons principalement rechercher en lui ; quand on le possède, on a tout : dons, grâces, pardon de péchés, recouvrement de temps perdu, et généralement tout ce qu'on peut imaginer et désirer ;

mais pour cela il faut sans délai retourner à lui, nous abandonner entièrement à sa divine conduite, et nous accoutumer sans cesse à le connaître, à le sentir toujours présent, non seulement dans nos pensées, mais aussi dans le fond de notre âme.

Que si nous tombons dans quelque faute par négligence, le plus tôt que nous pouvons recourir à Dieu, c'est le meilleur. C'est pourquoi n'attendons pas que nous ayons trouvé l'occasion de nous confesser, de nous mettre en prières, ou de pratiquer quelque action de pénitence ; mais, immédiatement après notre chute, élevons notre esprit à Dieu, et quoique nous n'ayons pas tout ce qui nous serait nécessaire, ayons toujours recours à lui, et puis confessons notre faute au prêtre, dans le temps propre et favorable pour cela. Dieu ne s'irrite point pour ces sortes de manquements de notre nature affaiblie, qui ne peut rien par elle-même. Recourons donc à lui, et nous y présentons au moins avec notre impuissance et notre néant. Plus nous nous en approchons souvent, mieux nous reconnaissons l'excès de sa bonté et la grandeur de notre misère. Nous ne devons point craindre de nous rendre importuns par nos retours fréquents. Il trouve toujours bon que nous retournions à lui pour implorer son aide, et c'est cette bonté si

pleine de clémence avec laquelle il nous reçoit tant de fois, qui doit allumer en nous une charité plus ardente et y faire naître des sentiments d'une humilité plus profonde. Pourrions-nous n'être pas touchés en voyant que nous avons besoin si souvent d'éprouver les effets réitérés de sa miséricorde et de sa grâce, et que nous ne nous précipitons pas dans le péché par nos paroles et par nos actions seulement, mais encore par notre nonchalance, notre négligence dans les exercices que nous sommes obligés de pratiquer, et notre mépris pour un nombre infini de biens dont l'omission nous est entièrement préjudiciable ?

Quittons-nous donc nous-mêmes, et nous retirant en Dieu, n'ayons plus de volonté propre. Lorsqu'une personne tâche de faire tout ce qui est possible, il ne faut point douter que Dieu n'opère avec elle, et que si elle tombe sous le poids de son infirmité, la grâce ne vienne pour la relever et la soutenir. Il ne faut point qu'on s'étonne d'être si fragile et si enclin au péché : c'est un des apanages de notre condition et de notre nature de n'être rien et de ne pouvoir rien ; car si Dieu, par un effet de sa bonté, ne nous conservait sans cesse, nous retournerions aussitôt dans notre premier néant. Il permet ordinairement que ses plus chers amis soient toujours

enclins à quelques défauts, comme, par exemple, la pente à la colère et à l'émotion, afin qu'ils se connaissent eux-mêmes et qu'ils se fassent connaître aux autres, et que la grâce qu'il verse en eux soit conservée, comme le feu s'entretient et se conserve sous la cendre qui le couvre. C'est de là qu'il arrive quelquefois que nous avons une connaissance de Dieu si claire et si évidente, qu'il semble que nous ne connaissions rien aussi parfaitement que lui ; tandis que d'autres fois cette connaissance se perd et s'évanouit tellement, que pour la recouvrer, nous avons besoin d'être secourus de toute sa grâce. Or Dieu permet cette vicissitude par un effet de son amour, parce qu'alors notre foi, n'étant confirmée par aucune jouissance sensible, devient plus pure, et plus elle est pure et sincère, plus elle est utile et méritoire.

Oh ! si nous voulions dans cette pauvreté d'esprit ne nous appuyer que sur Dieu seul, et nous détacher de nous-mêmes avec un peu plus d'espérance et moins de science ! Certes, pendant que nous jouissons d'une santé parfaite, nous devrions nous exercer dans la véritable confiance envers Dieu, afin que quand le temps de la maladie sera arrivé, nous nous soyons fait, par l'usage, une sainte habitude de cette confiance devenue alors nécessaire, puisque, à la dernière

heure, elle sert infiniment, et fait mourir en repos ceux qui se sont accoutumés à la pratiquer, et ont appris par un exercice fervent et continuel à n'espérer qu'en Dieu seul. Ce sentiment précieux, acquis par tant de peine et de travail, est bien plus utile et plus considérable que cette disposition commune qui fait que nous n'osons espérer en Dieu dans la pauvreté autant que dans l'abondance, quoiqu'en réalité notre confiance ne dût être ni plus ni moins grande dans les accidents fâcheux que dans les événements favorables, puisque les uns et les autres viennent également de la bonté et de l'amour de Dieu, et que celui qui les pourrait recevoir de sa main avec égalité d'esprit serait aussi heureux dans l'indigence que dans la richesse. Si lorsqu'une âme passe d'une grande connaissance de Dieu et d'une grande satisfaction intérieure à une ignorance, à une sécheresse désolante, elle se résignait de bon cœur, elle ferait en peu de temps un grand progrès dans la vertu ; et si elle s'abandonnait alors tout entière à Dieu, son avancement deviendrait en quelque façon tout divin. Il ne faut pas, du reste, oublier que si le progrès de ces âmes parfaites est plus avantageux et plus admirable, il est vrai aussi que leur négligence est plus dangereuse et plus déplorable.

Enfin, tout ce qui vient de dehors dans l'âme

est inconstant et passager ; mais tout ce qui procède du dedans est stable et permanent. Dieu, par sa toute-puissance, y a choisi et préparé pour lui une place qui n'est autre que l'essence ou l'esprit même d'où découlent les puissances supérieures, et qu'il rend d'une excellence si sublime et si élevée, qu'il n'y a point de créature qui en ait jamais approché ni qui puisse par elle-même parvenir à un si haut degré de perfection. L'image de Dieu y éclate avec une telle ressemblance, qu'en voyant celle-ci on connaît celui-là. Dieu y est toujours présent, et y engendre sans cesse son Fils : car partout où est le Père, il faut qu'il engendre et produise naturellement son Fils. Mais, bien plus ! il nous engendre aussi nous-mêmes, et nous fait, par la grâce de l'adoption, ses enfants adoptifs. C'est de ce fond que procèdent la vie, l'action et le mérite que Dieu opère lui-même dans l'homme, et qui demeurent en lui aussi longtemps qu'il demeure lui-même dans la grâce, soit qu'il mange ou qu'il dorme, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, enfin quoi qu'il fasse, pourvu que ce ne soit rien d'incompatible avec la grâce.

Or, si quelqu'un veut découvrir en soi-même cette génération, cette présence de Dieu, et en retirer un grand fruit, il doit faire retourner et réfléchir ses puissances vers leur origine, et re-

monter jusqu'à l'essence de l'âme pour y trouver Dieu présent. Ses facultés, dans cet état, tombent comme en extase et deviennent toutes divines : d'où il suit que toutes les actions qui en procèdent sont aussi divines et semblables au principe qui les produit. Mais, entre toutes ces actions, la plus noble et la plus sublime c'est l'abnégation, le renoncement à soi-même et le détachement de toutes les choses particulières, c'est-à-dire de tout ce qui n'est point Dieu. La plus utile de ces actions, celle qui sert davantage à ce fond intérieur, c'est de quitter toutes les choses qui nous dissipent par les sens, et qui sont passagères et périssables.

Mais tout cela ne suffit pas encore, si on ne le fait pour l'amour de Dieu purement, si l'on ne soupire après lui, si l'on ne s'y attache, si on ne le prie ardemment de nous faire avancer de plus en plus. Il faut aussi prendre garde soigneusement qu'il ne vienne du dehors dans l'esprit rien qui lui puisse faire obstacle, ni qu'il y ait aucune volonté restreinte à ceci ou cela, puisque tout ce qui est ainsi particulier n'est sûrement pas Dieu.

De plus, cette vie intérieure ne souffre point d'interruption, elle n'est point oisive. Les autres arts demandent un peu de relâche et de repos ; celui-ci est un art et une science céleste où il faut

que l'homme donne tout son temps : car, partout où elle se rencontre, elle y est seule ou bien elle n'y est point du tout. Elle ne peut point souffrir d'amour-propre ; elle ne veut point qu'on cherche un autre objet et une autre fin que Dieu seul, qui est présent à toutes choses, en tous lieux et en tout temps, qui se rencontre dans les êtres les plus petits comme dans les plus grands, parce qu'il ne souffre ni accroissement ni diminution, étant tout en toutes choses. D'où il est évident qu'agissant en lui, par lui, et avec lui, nous faisons toujours en chaque œuvre ce qui est le meilleur, puisqu'il ne lui manque aucun bien, et que, de plus, nous y trouvons un doux repos, un agréable délassement, comme dit le prophète : « C'est là mon repos dans les siècles des siècles. »

Mais on dira peut-être : Puisque Dieu est si proche de nous, qu'il fait sa demeure au fond de notre âme avec tant d'éclat et de majesté, pourquoi nous est-il si inconnu, et d'où vient qu'il nous paraît si éloigné? La réponse est facile : il faudrait s'en prendre à notre langueur et à notre négligence. Nous devrions premièrement apporter un soin et une exactitude extrêmes à conserver le sentiment de sa présence, et lorsque nous venons à le perdre et que nous sommes dissipés au dehors, il faut nous armer d'une foi plus vive et en faire tout notre appui : car il n'y a rien

qui nous puisse plus aisément faire tomber dans l'infidélité que cette sorte d'égarement et de dissipation. Que l'âme fidèle commence donc par recourir à Dieu et rentrer en soi-même avec lui : alors elle aura Dieu entre elle et les créatures, comme il dit lui-même : « *Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit.* » Tous nos efforts ne doivent donc tendre qu'à faire en sorte que le Dieu tout-puissant soit le commencement, le milieu et la fin de toutes nos œuvres et de toute notre vie.

Il faut encore remarquer soigneusement les trois maximes suivantes :

La première, que nous agissions toujours avec la même ferveur que si nous ne faisions que de commencer : cela réveille la langueur et dissipe la paresse.

La seconde, que nous nous conservions toujours dans la familiarité secrète de Dieu : c'est le moyen d'avoir le calme, le repos et la joie dans la conscience.

La troisième, que nous recevions toutes choses de la main du Seigneur avec les mêmes sentiments, et nous jouirons d'un repos continuel.

Que chacun se résigne, s'offre et s'abandonne à Dieu aussi souvent et avec autant de ferveur; qu'il apprenne à commencer avec lui de la même sorte que s'il ne devait plus rien faire ensuite de

tout cela, et que la récompense de son salut éternel fût attachée à chacune de ses œuvres. C'est ce qu'on peut faire mille fois le jour, et recommencer toujours en quelque état qu'on se trouve. C'est pourquoi, si quelqu'un croit avoir perdu tout son temps, et se persuade que tout son zèle et toutes ses actions ne lui serviront de rien, parce qu'elles n'ont pas été bien faites, qu'il recommence de nouveau sans différer, qu'il s'offre à Dieu sans réserve, qu'il s'élève à lui avec autant de ferveur que s'il voulait, par ce seul retour vers Dieu, réparer la perte de mille années, comme véritablement il le pourra faire s'il ne manque de diligence ni d'affection. Une seule conversion de cette sorte, faite comme il faut, est préférable à cent autres.

Une chose est nouvelle lorsqu'elle est près de son commencement, et plus elle en est proche, plus elle est nouvelle. Une chose est entière lorsqu'elle n'est point divisée par parties, comme le renouvellement dont nous parlons. Les Anges acquièrent une grande béatitude par un seul acte d'amour ; mais parce que nous n'en pouvons pas faire de même, et que notre conversion ni nos œuvres n'ont pas autant de force que les leurs, nous sommes obligés de renouveler et de réitérer souvent les nôtres, jusqu'à ce que cette multiplication d'actes et de retours vers Dieu produise en

nous cette essentielle et véritable conversion qui nous attache fixement à lui. Il est, à la vérité, toujours également auprès de nous, mais il y a divers obstacles qui nous empêchent d'être toujours également auprès de lui. C'est pourquoi opposons-nous, autant qu'il nous est possible, à tout ce qui est capable de nous en éloigner, et passons au travers pour le joindre. Chaque action que nous rapportons à Dieu, en nous abandonnant nous-mêmes, nous fait faire des progrès admirables, ne serait-ce que la moindre pensée ou la plus petite oraison, fût-elle aussi courte que la prière du Seigneur. Enfin, quelque œuvre que ce puisse être, pourvu qu'on la réitère souvent avec la même intention, contribue à notre avancement.

Ceux qui veulent apprendre un métier, quoique d'abord ils soient fort ignorants et fort grossiers, doivent s'essayer tant de fois à en reproduire les chefs-d'œuvre, qu'enfin ils s'y rendent maîtres par l'exercice et acquièrent l'habitude de cet art. Il faut observer la même chose dans cette sorte de science. Or, on peut connaître qu'une personne possède Dieu, si elle est contente de tout ; si elle n'a point de peine à se dépouiller, à se passer, pour l'amour de Dieu, des choses qu'elle chérit le plus ; si elle est également satisfaite dans la jouissance ou dans la privation de ces choses ; si elle goûte partout une paix égale,

à la campagne comme à la ville, dans la solitude comme dans la plus douce compagnie, dans les réjouissances comme dans l'affliction, dans le bonheur comme dans la disgrâce, dans la douceur comme dans l'amertume. Il est vrai que cette âme peut aimer tous les autres biens, selon qu'il convient à son état, mais sans s'y attacher, puisqu'en possédant Dieu, toutes choses lui sont bonnes et contribuent à son repos.

Enfin, la marque qui nous apprendra si une personne se conduit dans la vie active comme il faut, c'est si elle reçoit sans émotion de la part de Dieu tous les événements qui lui arrivent ; et le moyen de le pouvoir faire, c'est de ne se point mêler de beaucoup de choses et de fuir l'embarras de celles dont on peut se passer. Ainsi nous nous mettons en état de prendre soin de nous-mêmes, et la réflexion que nous faisons sur nous nous tient dans un recueillement qui ne s'interrompt jamais. Surtout il ne faut point que nous ayons de choix ni de volonté particulière ; mais quand nous serions présentement les plus élevés, il faut être tout prêts à nous voir les plus abaissés, ou au contraire passer de la dernière place au plus haut degré d'élévation, nous accommodant avec tant de simplicité à tout ce qui nous arrive, que nous soyons persuadés que nous ne pouvons désirer mieux.

CHAPITRE XXXV

DES PENSÉES SUR LESQUELLES NOUS DEVONS MÉDITER, ET LE MOYEN DE PARVENIR A LA VÉRITABLE PAUVRETÉ D'ESPRIT, EN REJETANT TOUTES LES IMAGES QUI SERVENT DE MATIÈRE A NOS MÉDITATIONS

Quelqu'un me demandera peut-être s'il faut bannir toute sorte d'images, et s'attacher à Dieu par un acte d'entendement pur et dégagé de toute imagination. A quoi je réponds : qu'on peut, pour s'appliquer purement à Dieu, se dépouiller de toute image en deux manières, dont l'une est utile et l'autre nuisible : car, si je dissipais les images qui sont bonnes avant de les bien connaître, ce serait agir imprudemment et sans raison, parce que ce serait dérober à ma connaissance la vérité qu'elle pouvait acquérir par le moyen de ces images. Mais me direz-vous : Enseignez-nous à reconnaître celles qui sont utiles ? Premièrement, que l'homme considère avec un repentir amer et une forte aversion sa vie passée et celle qui s'écoule encore si mal à présent ; secondement, qu'il s'efforce de connaître la vie et la conduite de notre Sauveur ; troisièmement,

qu'il tâche, autant qu'il est en lui, de pénétrer sa Passion rigoureuse et la mort qu'il a endurée par son amour ineffable. Voilà des images et des conceptions qui sont utiles, et celui qui ne les aura pas considérées avec beaucoup de sagesse aura peine à monter plus haut.

Mais quelles sont les plus sublimes de ces images et de ces idées ? Ce sont celles qui nous marquent : 1° l'union profonde et incompréhensible de la nature divine avec la nature humaine ; 2° la noblesse, l'excellence et les richesses de l'esprit humain ; 3° le corps précieux du Sauveur. Si on s'applique à considérer ces choses, on connaîtra que les images en sont extrêmement relevées.

Mais quelles sont enfin les images les plus pures et les plus nobles ? 1° Ce sont celles que la foi nous donne sujet de former de la Trinité adorable, des trois Personnes ; 2° de la génération éternelle du Fils, et de son existence dans le Père qui l'engendre : comme aussi de la procession du Saint-Esprit, qui émane de tous les deux, du Père et du Verbe, et qui demeure en eux ; 3° l'essence de la Divinité simple et infinie tout ensemble. C'est en pensant à ces objets divins, autant que notre foi obscure en est capable, que nous nous formons des idées et des images qui surpassent toutes les autres en pureté.

Que si l'on veut savoir pourquoi l'âme parvenue à un certain état doit renoncer à toute sorte d'images, c'est qu'elles ne sont que des moyens pour nous conduire à la vérité toute simple et toute nue. Si je veux donc arriver à cette vérité, il faut que je laisse après moi, peu à peu, le chemin qui m'y conduit ; il faut que je parcoure par ordre toutes les pensées qui m'y guident, commençant par les plus basses et passant ensuite à celles qui tiennent le milieu, pour m'élever enfin aux plus sublimes, afin de ne pas perdre un seul point de la vérité que je cherche : car une des plus nobles occupations de l'homme pendant cette vie, c'est de se transporter par la raison dans les idées qui représentent la Divinité.

Au reste, il y a trois marques qui nous font connaître quand il faut raisonnablement rejeter ces images, afin que nous ne les chassions pas à contretemps et que nous ne les retenions pas plus qu'il ne faut : 1° lorsque nous avons du dégoût pour tout ce que nous concevons et pour tout ce que nous entendons dire ; 2° lorsque rien de ce qui entre en notre pensée, qui frappe notre ouïe, ne nous cause aucun plaisir ; 3° lorsque nous sentons en nous une soif et un désir ardent pour le souverain bien, où nous ne saurions nécessairement atteindre, ce qui nous fait dire dans l'ardeur qui nous presse de plus en plus : Mon Sei-

gneur et mon Dieu, je ne puis avancer davantage ! c'est à moi de vous adresser mes prières, et à vous de les exaucer. Lorsqu'une personne se sent pressée de la sorte, non seulement elle peut, mais même elle doit avec raison se dépouiller de toutes les images, quoique saintes, dont nous venons de parler.

Mais on ne manquera pas de me dire : A quoi donc s'attache l'esprit, s'il rejette ainsi toute sorte d'images ? Il ne s'attache à rien du tout, et il demeure entièrement nu et dégagé ; car, s'il s'appuyait sur quelque chose, il faudrait nécessairement que cela même fût quelque image. Il prend donc pour partage les souffrances et la croix de l'amour dont il désire de n'être jamais délivré, à moins que son Créateur ne l'en délivre lui-même, et il dit avec Job, cet homme si saint : « Mon âme a choisi la souffrance. »

On peut faire ici cette question : Quelle est cette croix d'amour sur laquelle l'âme juste est attachée ? Voici ce qui la compose : une partie qui se présente à l'âme sans être appelée, et qu'elle rejetterait, si elle suivait la pente de la nature; mais elle désire l'autre partie de toute l'étendue de son cœur, sans la pouvoir obtenir : c'est la vision et la jouissance de Dieu. Elle est attachée à cette croix par toute sorte de liens. Le premier est le pur amour de la Divinité; le

deuxième, ce sont les désirs saints et sincères; le troisième, l'intention pure et toute de Dieu. Les trois colonnes qui soutiennent cette croix sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Enfin, si l'on veut savoir quel est celui qui est vraiment pauvre et crucifié, c'est celui qui, s'exerçant sincèrement et de tout son pouvoir dans ce que son esprit peut comprendre de plus relevé, ne laisse pas d'être abandonné sans consolation de Dieu et de toutes les créatures : en sorte qu'il ne peut recevoir aucun soulagement, ni de lui, ni d'elles, ni de soi-même, jusque-là qu'il est tellement délaissé qu'il ne saurait à qui avoir recours, ni au dedans, ni au dehors de soi. Et certes, on ne pourra jamais jouir intérieurement de la vérité essentielle, si l'on ne s'accoutume et si l'on ne s'exerce à se voir privé de Dieu, c'est-à-dire des douceurs de sa présence, avec la même liberté et le même dégagement qu'on doit le désirer et le chercher. Ce qui caractérise surtout un homme véritablement résigné, c'est de n'avoir aucune propriété, et d'être en cette façon privé de Dieu, de soi-même, de toutes les créatures, et de vivre en lui-même dans une pauvreté entière autant de temps qu'il plaît à Dieu.

CHAPITRE XXXVI

COMMENT ON PEUT CONNAITRE SI LA PROPRE VOLONTÉ EST ENTIÈREMENT DÉTRUITE ET TRANSFORMÉE EN CELLE DE DIEU

Comme, dans les chapitres précédents, nous avons amplement traité de la parfaite résignation et du renoncement de la volonté propre, qui sont les véritables voies pour nous conduire à la perfection et à la sainteté, nous nous contenterons d'ajouter ici quelques points par lesquels chacun pourra facilement connaître si sa volonté est entièrement détruite et transformée en celle de Dieu.

1° S'il ne veut consentir à aucun péché, soit grand, soit petit; mais si, en évitant le mal et y résistant sans cesse, il en détourne sa volonté : car tout homme qui vit selon sa volonté propre, ne peut pas être sans péché.

2° S'il se trouve disposé à pratiquer toutes les vertus auxquelles il est obligé, et que Dieu demande de lui; et nul ne peut avoir cette disposition par soi-même.

3° Si, n'ayant aucune appréhension des tour-

ments ni de la mort, il est prêt à endurer toutes choses pour l'amour de Dieu.

4° S'il renonce à toutes les choses, corporelles et spirituelles, qui pourraient empêcher son union avec Dieu.

5° Si sa volonté est conforme à la volonté divine ; s'il a continuellement pour objet et pour fin, dans tout ce qui lui arrive, l'honneur et la gloire de Dieu, n'ayant d'affection ni d'attache que pour ce qui est le meilleur et le plus propre à honorer son Créateur ; car, lorsque quelqu'un est poussé d'un tel désir qu'il ne souhaite rien autre chose que de voir triompher partout la gloire et la volonté de Dieu, et de voir détruire et fouler aux pieds la sienne propre, déjà son âme est remplie de la lumière et de la clarté des Bienheureux. En vérité, il est bien aisé de dire : Je souhaite et je désire que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi et en toutes les créatures. Mais de ne travailler que pour cela par des exercices continuels et de le mettre en pratique, c'est ce qui est très difficile, et il n'y a que les parfaits qui en soient capables : car, étant entièrement morts à eux-mêmes, ils demeurent toujours, dans toute sorte d'événements, dans la prospérité ou dans l'adversité, dans l'indigence ou dans les richesses, dans la vie ou dans la mort, contents et immobiles dans l'essence immuable de la Vérité.

6° Si, persistant ainsi dans cette vérité essentielle, il se retire sans cesse dans la volonté cachée, céleste, et inconnue de son Dieu, et s'y dépouille tellement de la sienne propre qu'il n'en ait plus du tout, autant qu'il lui est possible de n'en point avoir, en sorte que dans ce dénuement il ne veuille quoi que ce puisse être au monde. Alors la volonté humaine, n'exerçant aucun vouloir, laisse à Dieu de faire ce qu'il veut, et c'est là l'union suprême de la volonté humaine et de la volonté divine, et comme l'anéantissement de l'une dans l'autre. Or tous ces avantages ne s'acquièrent que par la Passion de Jésus-Christ, dans laquelle l'âme se lave et se purifie de tout ce qui est hors de Dieu. Elle s'attache et s'unit d'une façon parfaite et accomplie à ce souverain Être dans ce trésor inestimable caché dans les souffrances du Sauveur, et monte ainsi au plus haut degré de la perfection, où elle peut aisément obtenir tout ce qu'elle demande à Dieu, et répondre en toutes choses à ce que Dieu exige d'elle. C'est ce qui fait que Dieu ne peut rien refuser à ses demandes, puisqu'il ne refuse jamais rien à celui qui accomplit parfaitement ses ordres ; car, lorsque la capacité du cœur est remplie de bonne volonté, la main du Créateur tout-puissant ne s'épuise jamais et elle y répand tous ses dons et toutes ses grâces.

CHAPITRE XXXVII

COMBIEN LES AMIS SECRETS DE DIEU SONT UTILES ET FONT DE FRUITS DANS CE MONDE; LE MOYEN DE LES CONNAITRE

Tous ceux qui sont devenus tels que je viens de le dire, quoique cachés et inconnus au monde, sont les véritables amis de Dieu, lesquels, par la ferveur de leurs prières, appuient et soutiennent la religion chrétienne. Ils sont touchés d'une si grande compassion envers tous les pécheurs, qu'ils seraient tout prêts à endurer la mort pour eux, s'ils pouvaient par ce moyen les ramener à Dieu. Et pour quel sujet croyez-vous que ce juste Juge tolère si longtemps les pécheurs et n'en tire pas vengeance sur-le-champ, si ce n'est que ces personnes saintes, étant toujours attachées en esprit aux plaies du Sauveur, y puisent une grâce abondante dont elles se servent pour remonter à Dieu et le fléchir à l'égard des pécheurs? Or, comme la grâce les fait prier et les rend obéissantes en tout aux ordres de Dieu, elles l'obligent aussi, pour ainsi dire, à leur tour, à les exaucer et à condescendre à leur volonté.

Comme dans l'Ancien Testament, sous la rigueur de la Loi, la grâce ne découlait pas avec une si grande abondance des plaies de Jésus-Christ que dans la Loi nouvelle : la vengeance divine ne manquait point de poursuivre les criminels immédiatement après leur crime. Mais maintenant, dans la Nouvelle Alliance, il coule un ruisseau parfait de la grâce de Jésus-Christ, qui, arrosant tous les cœurs purs et les obligeant par amour à s'attacher à leur Créateur, engage Dieu réciproquement à faire la même chose à l'égard de la créature.

Oh ! si quelqu'un était éclairé d'une assez grande sagesse pour pouvoir connaître ces hommes si parfaits dont nous parlons, ces secrets amis de Dieu, et entrer dans leur familiarité, ils ne manqueraient pas d'accomplir aussitôt tout ce qu'il souhaiterait d'eux, car ils obtiennent sans peine tout ce qu'ils demandent à Dieu ! Mais il n'y a que ceux qui leur ressemblent qui les puissent bien connaître ; parce que leur sainteté est comme un or caché dans le sein de la terre qui ne paraît point, et que ceux dont le cœur est accablé du poids des choses de ce monde ne sauraient découvrir. Tous leurs trésors sont enfermés dans le fond de leur âme ; les yeux charnels ne les sauraient apercevoir. Leur sainteté est au-dessus des fantômes et des images : c'est pourquoi

ils ne peuvent être connus de ceux qui ne voient les choses que par ces sortes d'images. Ils ont pris dans les plaies de Jésus-Christ tout ce qu'ils possèdent, et ceux qui n'ont pas puisé dans les mêmes sources ne peuvent comprendre leur vie. Ils conservent tout ce qu'ils ont dans un état paisible et tranquille, sans qu'il sorte de leur bouche une seule parole d'emportement : d'où il arrive que ceux qui sont travaillés d'inquiétudes et de pensées impures ne les connaissent point. Ils ne sont attachés à aucune dévotion, ni à aucune pratique particulière : c'est pourquoi ils sont inconnus à ceux qui se plaisent à ces particularités ; et c'est ce qui fait que ces personnes très pieuses, selon la vérité, passent pour méprisables aux yeux du monde, parce qu'on ne peut pas aimer ce qu'on ne connaît point. Enfin, leurs exercices sont au-dessus de toute sorte de discours, et ceux qui veulent juger de leur vie par leurs paroles se trompent souvent. Il n'appartient qu'à une grande sagesse de pénétrer ces personnes, et cette vertu ne s'apprend point dans les écoles de la science, mais dans la Passion du Sauveur. Tous ceux qui savent y entrer, se rendent savants dans la sagesse divine.

Mais quoique ces amis de Dieu soient inconnus et méprisables au monde, ils ne laissent pourtant pas de le connaître, de savoir les vices qui le do-

minent, et le jugement effroyable dont il est menacé s'il ne sort de ses désordres. C'est là le sujet de leur plus sensible compassion, c'est ce qui les tourmente le plus, c'est leur affliction et leur croix la plus fâcheuse. Surtout, ils ne pensent qu'au moment présent, sans s'inquiéter par des soins immodérés du passé, ni de l'avenir ; mais ils adorent Dieu dans les moindres choses comme dans les plus grandes. Enfin ils n'agissent point comme étant assujettis au joug de la loi ; car ce que les autres font à regret, comme y étant forcés par l'obéissance due à l'Église sainte, ceux-ci l'exécutent par un sentiment d'amour et par une résignation volontaire, avec beaucoup plus d'humilité et d'abaissement. Mais c'est à quoi on n'arrive guère qu'après avoir consumé toutes ses forces, parce que le long exercice de la mortification atténue le corps et le dessèche jusque dans la moelle des os.

Ceux donc qui viennent en cet état de langueur observent les coutumes et les pratiques de l'Église, plus ou moins à proportion de leurs forces. Toute leur action consiste dans l'assujettissement, et ils ne font autre chose que de conserver leur volonté libre, dégagée, et tout appliquée à observer ce que Dieu demande d'eux. Ils entrent de fait en société avec les autres hommes, mais c'est sans en graver l'image dans leur esprit

pour s'en occuper; ils les aiment, mais sans avoir pour eux d'attache; ils compatissent à leurs misères, mais sans s'abandonner eux-mêmes au chagrin ni à l'inquiétude; ils se confessent des défauts qu'ils remarquent dans leur charité, et cette confession est bien plus noble que celle qu'on fait des fautes ordinaires. Pendant qu'ils prient, ils tiennent tous leurs sens dans le recueillement, car Dieu est esprit, et ils prennent bien garde de ne point mettre de séparation entre eux et lui, en se cherchant eux-mêmes de quelque manière que ce puisse être. Alors une certaine lumière, se répandant dans la partie supérieure de leur âme, leur fait connaître que Dieu leur tient lieu d'essence, de vie et d'action, et qu'ils ne sont rien autre chose que ses adorateurs. Ils mangent, ils boivent et dorment extérieurement; mais leur esprit ne s'occupe point à ces actions animales, et leur sommeil, leur boire, leur manger, tout en eux se rapporte à la gloire de Dieu, qui est leur fin en cela aussi bien qu'en toute autre chose. Ils ne pratiquent pas beaucoup d'exercices extérieurs, parlent très peu, font tout dans une grande simplicité, gardent la bienséance dans la conversation, et l'on peut dire que tout ce qu'ils font vient d'eux, sans eux; leurs sens sont exempts de trouble. Ils ne vivent pas tous d'une même manière : leur conduite ex-

térieure est différente suivant la diversité des circonstances et des événements ; le fond de leur âme, leur intérieur, le centre de leur esprit, pour ainsi dire, demeure toujours le même. Lorsqu'ils s'arrêtent à eux-mêmes, ils y trouvent des opinions incertaines et des pensées douteuses ; mais sitôt qu'ils retournent à Dieu, tous leurs doutes s'évanouissent, parce que dès lors ils connaissent avec certitude la vérité même, et ne s'attribuent la propriété d'aucune chose. Mais c'est assez parler de cet état ; aussi bien ce n'est pas par la multiplicité des paroles qu'on y arrive, mais par une foi sincère, une humilité profonde et une ardente charité.

Comme rien n'empêche les amis de Dieu de se recueillir en lui à toute heure, ils conservent aussi toujours une union libre et entière avec Dieu par leur amour, et se tournent sans cesse vers lui, tandis que plusieurs se perdent misérablement en s'occupant à des objets frivoles et inutiles, et en se causant une perte qu'ils ne peuvent jamais réparer. En effet, celui qui vient à se relâcher de cette application amoureuse et de cet attachement à Dieu, fait une perte plus considérable dans les biens spirituels pendant une heure seulement, que s'il perdait l'empire de tout le monde ; bien plus, quand quelqu'un posséderait toute l'Écriture Sainte, et quand, en l'enseignant

aux autres, il les conduirait à la vie éternelle; quand il soulagerait l'indigence de tous les hommes, tout cela lui servirait à bien peu de chose s'il se séparait de Dieu, s'il demeurait le maître et le propriétaire de soi-même, s'il était ainsi empêché de retourner à Dieu, de se résigner en lui et de se consacrer à son honneur, puisque toute l'Église sainte ne nous a point été donnée à d'autre intention que celle de nous apprendre à être et à demeurer toujours dans le sacrifice intérieur et vivant que Dieu veut de nous.

CHAPITRE XXXVIII

DE LA PRÉPARATION POUR RECEVOIR DIGNEMENT L'EUCHARISTIE; LES GRACES ET LES AVANTAGES QU'ELLE RENFERME

De tous les exercices que l'on peut pratiquer, je crois qu'il n'y en a point de plus excellent, de plus divin et de plus assuré pour acquérir le souverain bien et nous unir étroitement à lui, que de recevoir souvent, avec un cœur plein de foi et brûlant d'amour, le sacrement du Corps du Seigneur. Une personne demandant à Dieu, par la prière, qui pouvait s'approcher d'un si redouta-

ble mystère, et quand et comment on le pouvait, voici ce que Dieu lui fit connaître : celui qui n'a point ce qu'il doit avoir, qui désire ce qu'il ne possède pas encore, et qui trouve bon tout ce que je fais, me peut recevoir quand il le juge à propos, et il n'est pas absolument nécessaire d'attendre qu'il se trouve rempli de l'abondance d'une dévotion sensible ; mais qu'il prenne garde, et qu'il considère soigneusement combien est grande sa volonté, son zèle et son amour envers moi. Je le dis encore une fois, qu'il ne se mette pas beaucoup en peine de ce qu'il sent, mais de ce qu'il veut et de ce qu'il désire.

Celui donc qui souhaite de s'approcher avec assurance de ce Sacrement doit, avant toutes choses, avoir la conscience pure et nette de tout péché ; il doit ensuite porter sa volonté, son affection et ses désirs vers Dieu, en sorte qu'il ne cherche, qu'il ne souhaite, qu'il ne poursuive que Dieu seul et sa grâce. Enfin il renoncera à tout ce qui déplaît à Dieu, en soumettant humblement sa volonté à la volonté divine, qui lui doit être plus chère que toute autre chose. Chacun pourra connaître combien il est proche de Dieu ou combien il en est éloigné, parce qu'il sentira que son amour et son respect envers cet auguste Sacrement s'augmenteront par l'usage fréquent de la communion, et que sa crainte filiale ne

diminuera en rien. Celui qui trouvera ces dispositions en lui fera d'autant mieux qu'il s'en approchera plus souvent, et se laissera moins facilement priver d'une si grande grâce : car les délices du Dieu tout-puissant sont de demeurer avec les enfants des hommes.

Mais si quelqu'un se sent dans la tiédeur et dans la négligence, sans dévotion et sans désir de prendre cette nourriture divine, qu'il ne s'en abstienne pas pour cela, pourvu que sa conscience ne soit tourmentée du remords d'aucun péché ; car c'est alors qu'il a un plus grand besoin de ce don précieux et de ce secours céleste dans lequel il trouve le comble de la sainteté, de l'amour, et généralement de tout ce qui lui est nécessaire, s'il s'en approche et s'il le reçoit avec un cœur libre et dégagé de toutes les choses du monde, et qui soit uni et appliqué uniquement à Dieu. C'est proprement aussi dans ce Sacrement adorable qu'on trouve la grâce avec plus d'abondance que partout ailleurs, d'autant que les sens et les puissances de l'âme, qui étaient dissipées, s'y ramassent et s'y réunissent par la vertu agissante de la présence corporelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ceux principalement que leur faiblesse fait tomber plus facilement sont relevés et ramenés à eux-mêmes ; ils sont délivrés des embûches de toutes les

choses de la terre ; ils sont embrasés du désir de celles du ciel ; ils sont excités à la pratique des choses saintes par Dieu même, qui habite en eux. Enfin leur corps est renfermé et renouvelé dans le corps adorable de Jésus-Christ. Il faut ajouter à cela que ce Sacrement nous transforme en Dieu, et nous unit heureusement à lui, en sorte que nous devenons maîtres de tout ce qui lui appartient, et que son corps et son cœur ne font plus qu'un même corps et un même cœur avec le nôtre. Nos sens, nos membres, notre amour, notre volonté, toutes nos puissances, tous nos désirs lui sont tellement soumis et se rapportent si immédiatement à lui, que nous le sentons dans toutes les facultés de notre âme et de notre corps. Lors donc que quelqu'un se trouve plein de misères et chargé du poids de ses péchés, qu'il coure, avec une humble connaissance de sa bassesse et de son néant, à ce trésor rempli de toute sorte de richesses, à cette source féconde de délices, et il éprouvera sans doute en soi-même qu'elle est capable de l'enrichir et de suppléer abondamment à toute son indigence. Qu'il fasse cette réflexion, et qu'il dise ainsi en lui-même en s'en approchant : « Mon charitable Seigneur et « mon Dieu ! voilà que la multitude de mes ini- « quités est venue à un tel excès, que je ne puis « plus les effacer ; c'est pourquoi je désire rece-

« voir votre Fils bien-aimé et vous l'offrir pour « mes péchés, lui qui s'est offert lui-même à « vous comme une hostie parfaite sur l'autel de « la Croix, afin de satisfaire pour moi à votre « justice ; puisque vous n'avez rien de plus cher, « ni dans la terre ni dans le ciel, et qu'il n'y a « que lui seul qui soit capable de faire ma paix « avec vous par cette satisfaction. Je veux aussi « recevoir, ô Père céleste ! ce même Fils bien- « aimé, afin de vous rendre par lui des actions de « grâces, et de vous l'offrir pour tous les dons, « toutes les faveurs et toutes les grâces dont « vous m'avez comblé, moi qui suis un pauvre « pécheur indigne, et qui ne puis jamais recon- « naître tant de bienfaits. »

Qu'il reconnaisse ensuite combien il a de pente au mal et combien il est lent à faire le bien, et qu'il dise : « O Père éternel ! je veux recevoir « votre Fils bien-aimé pour vous en faire un « sacrifice, afin de surmonter par lui le monde, « la chair et le démon, mes ennemis mortels. Je « désire aussi, ô Père de miséricorde, recevoir « ce même Fils, afin que ses richesses suppléent « à mon indigence, que sa bonté infinie dissipe « ma malice, et que sa Divinité incompréhensible « répare les pertes de mon humanité, soulage sa « faiblesse, remplisse son vide, et lui commu- « nique la perfection qui lui manque. Enfin, ô

« Père de consolation ! je désire de recevoir ce « même Fils qui est l'objet de votre amour, afin « que vous m'affermissiez aussi solidement en « vous que vous avez permis qu'il fût attaché « fixement à la Croix, d'où il n'a point voulu « descendre jusqu'à ce qu'il m'eût pleinement « racheté, et qu'il m'eût réconcilié avec vous. Je « vous prie, par l'excès de sa charité infinie, de « me faire la grâce de demeurer toujours si forte-« ment attaché à vous et de persévérer dans « cette union avec tant de fermeté, que je ne « puisse jamais vous quitter, quand je vous « verrais abandonné de tout le monde. Je vous « fais aussi cette prière, mon Dieu ! pour tous « ceux pour lesquels j'ai une obligation parti-« culière de vous prier, et même pour tous les « vivants et les morts. »

Après cela, qu'il médite profondément sur la grandeur de celui qu'il va recevoir, et combien il est indigne de loger en son sein le Dieu de majesté, lui qui mériterait plutôt de servir de victime aux flammes éternelles ; qu'il se souvienne que Marie, cette vierge sainte et très digne mère de Dieu, qui n'avait jamais péché, fut saisie de crainte lorsque l'Ange lui porta la nouvelle qu'elle devait concevoir le Fils de Dieu ; qu'il pense comment saint Jean, le précurseur de Jésus-Christ, trembla lorsqu'il fut obligé de

toucher de ses mains l'humanité sainte du Sauveur, et de la plonger dans les eaux du Jourdain. Avec combien plus de raison, nous qui sommes de malheureux et abominables pécheurs, devons-nous apporter le plus de respect, de crainte et d'amour qu'il nous est possible en recevant le Dieu de gloire !....

Quiconque donc désire de se détacher et se délivrer de tous les vices et de tous les défauts, qui veut être paré magnifiquement des grâces et des vertus, s'efforce de retourner à sa première origine, et mène une vie qui le rende digne souvent de participer au Sacrement adorable du corps du Seigneur, par lequel il sera uni à notre grand Dieu aussi intimement qu'une petite goutte d'eau avec le vin quand on la verse dans un grand vase plein de cette liqueur ; de telle sorte que toutes les créatures ensemble ne sachent rien trouver qui divise et qui sépare de Dieu une âme parvenue à cet état. Si elle ne sent pas cette union au dedans de son cœur, elle ne doit pas perdre courage pour cela ; mais elle doit avoir une ferme confiance aux paroles de Dieu, puisque, si elle croit plus fortement lorsque le sentiment de Dieu est moins en elle, sa foi lui méritera une récompense plus abondante. A ces marques on est forcé de reconnaître qu'il n'y a presque personne parmi nous qui ait une foi ferme, constante et véritable.

Quelqu'un me dira sans doute : Mais comment pourrais-je espérer d'accomplir quelque chose de grand, moi qui me sens si défectueux, si fautif et si fort enclin au péché? Que chacun distingue deux choses en soi, qui ont aussi été en Jésus-Christ, la partie supérieure et la partie inférieure de l'âme. La partie supérieure du Sauveur était continuellement occupée dans la possession et la jouissance véritable du bonheur éternel, quoique la partie inférieure fût accablée en même temps d'un grand nombre d'afflictions, et fût obligée de lutter, pour ainsi dire, avec les travaux et les souffrances; et cependant l'une de ces parties n'empêchait point l'autre de se porter vers son objet, ni de faire sa fonction. C'est de la sorte que nous en devons user. Il faut que les puissances supérieures de notre âme s'élèvent à Dieu et s'attachent fortement à lui, tandis que les puissances inférieures seront avec le corps dans l'affliction et dans les tourments. Oui, il faut que l'esprit se porte à Dieu avec beaucoup d'effort et de courage, et y demeure dans la simplicité et le dégagement : car la puissance supérieure n'a rien de commun avec la puissance inférieure ; et cette dernière, qui communique avec les sens, est souvent trop sensible aux impressions qu'elle reçoit, telles que la faim, la soif, le froid, la frayeur, la fatigue, et les autres choses de

cette nature qui sont agréables ou fâcheuses.

Au reste, plus le combat que ces ennemis nous livrent est rude, plus la victoire que nous remportons sur eux est honorable; plus l'attaque des vices que nous surmontons est violente, plus notre vertu est ferme et agréable à Dieu. Si nous voulons donc recevoir dignement le Sacrement auguste du corps du Seigneur, prenons garde que nos puissances supérieures soient tournées vers Dieu, que notre volonté le cherche; voyons si ce que nous aimons et ce que nous désirons en lui vient d'une intention pure, quelle est la mesure de la fidélité qui nous attache à son service, et examinons toutes ces choses dans la sincérité de notre cœur. Certes, celui qui est disposé de la sorte ne reçoit jamais, durant cette vie, le Sacrement du corps du Seigneur qu'il n'y trouve des grâces toutes singulières; et plus il le reçoit souvent, plus est grand l'accroissement des grâces qu'il y trouve : jusque-là même que quelqu'un, qui auparavant aurait été destiné à demeurer dans le dernier ordre des Anges par sa disposition moins parfaite, pourrait, en s'en approchant une seule fois avec un amour brûlant et une intention parfaitement pure, mériter, par cette ferveur si violente et si épurée, de passer non seulement à un degré au-dessus, mais même d'être élevé jusqu'à la huitième et neuvième hié-

rarchie. D'où il arrive que si deux personnes passaient leur vie tout entière dans une perfection et dans une sainteté égales, et que l'une cependant s'appliquât plus souvent à communier dignement, elle en recevrait cet avantage de briller éternellement au-dessus de l'autre comme un soleil lumineux, et d'être unie à son Dieu d'une façon toute particulière et tout admirable.

Au reste, ces fruits précieux du corps de Jésus-Christ ne se communiquent pas seulement dans la communion visible et extérieure, mais bien davantage dans celle qui est invisible et intérieure, et qui consiste dans une sorte d'étanchement de la soif ardente de l'âme altérée des douceurs de ce Sacrement. Or chacun pourrait ainsi communier en esprit en quelque rencontre que ce pût être, soit en santé, soit en maladie, et même mille fois le jour et davantage, avec une foi si pure, que Dieu le comblerait de plus de grâces que tous les hommes ensemble. Mais cependant nous devons communier sous les espèces du Sacrement autant que notre ferveur nous y porte et que les ordonnances de l'Église le permettent. Et si nous ne nous y sentons point excités, ne laissons pas de nous y disposer de tout notre pouvoir, menant une vie qui serve à nous y préparer. Ainsi nous acquerrons dans le siècle présent la vraie sainteté qui nous fera trouver un

bonheur éternel dans le siècle à venir : car la sainteté consiste à suivre et à imiter Dieu, et la béatitude à le posséder parfaitement.

CHAPITRE XXXIX

DOUZE GRANDS ET INEFFABLES DONS QUE LA MISÉRICORDE DIVINE ACCORDE A CEUX QUI COMMUNIENT DIGNEMENT

L'homme spirituel et intérieur trouve dans la participation du corps de Jésus-Christ douze fruits excellents que presque tout le commun des hommes, et même beaucoup de religieux, ignorent entièrement.

Le premier, c'est que la force et la vertu de ce Sacrement si auguste lui donne non seulement le pouvoir, mais même la facilité d'abandonner toutes les choses terrestres et périssables, en sorte qu'il puisse dire avec l'Apôtre : « Je regarde toutes choses comme des ordures, afin de gagner Jésus-Christ. » Car celui qui n'a rien et qui ne désire rien est sans doute plus riche que celui qui, possédant toutes choses en abondance, ne laisse pas d'en désirer toujours davantage, et a encore besoin de quelque chose de plus. Or il y a

cinq vérités, dont la considération sérieuse et attentive nous fera trouver du dégoût et de l'amertume dans toutes les choses du siècle.

La première, c'est que le plaisir qu'on prend dans la créature obscurcit la connaissance que l'entendement a de Dieu ; car, tandis qu'on trouve de la satisfaction dans les choses terrestres et passagères, on ne peut connaître ni aimer celles qui sont célestes et éternelles. Mais lorsque les hommes parfaits sont obligés d'agir et de parler selon la partie inférieure de leur âme, la supérieure n'est point empêchée pour cela de contempler la vérité, parce que cette portion suprême se tenant élevée par-dessus tous les temps jusque dans l'éternité, elle s'y connaît aussi elle-même et y voit toutes choses. C'est dans cette élévation de l'âme au-dessus des sens, que sa partie subalterne, qui est éloignée de cet état sublime, ni aucune des créatures, ne peuvent rien sur la partie supérieure, soit pour l'aider ou pour l'empêcher dans son action. Si cette partie si élevée s'applique à comprendre dans soi-même la vérité avec cette discrétion qui est requise, en se rabaissant et se mêlant aux actions et aux ouvrages de la partie inférieure, elle souffre quelque empêchement dans sa fonction propre : car, afin que les actions de cette partie qui lui est soumise se fassent dans l'ordre, elle en doit être

le guide et la modératrice. Or, pendant que la partie suprême de l'âme est occupée à régler et conduire ces actions extérieures, elle ne peut pas aussi bien vaquer à la conduite et au règlement de l'intérieur.

La seconde, c'est que l'amour des choses périssables affaiblit et diminue celui qu'on doit avoir pour Dieu : car plus on est passionné pour la créature, moins on aime le Créateur qui leur a donné l'être à toutes. D'où il suit nécessairement qu'il faut entièrement déraciner de l'âme toute affection terrestre et humaine dont Dieu n'est point la cause et l'origine. Il n'y a point de créature qui renferme en soi toute sorte de perfections ; et lorsque l'âme ne les trouve pas toutes dans un seul être créé, elle les va chercher dans un autre, et elle ne demeure jamais satisfaite et en repos jusqu'à ce qu'elle ait rencontré toutes les perfections inséparablement unies dans cet être entièrement simple et parfait qui est toutes choses en tous ceux auxquels il se donne, ce qu'on ne trouve qu'en Dieu seul. C'est pourquoi, quoique nous invoquions les Saints et qu'ils puissent nous aider beaucoup par leurs prières auprès de Dieu, puisqu'ils ne font qu'un même esprit en lui et avec lui, il ne nous est pas permis néanmoins de nous reposer en eux comme dans notre dernière fin, qui ne peut être autre que Dieu.

La troisième est que le plaisir des créatures est ordinairement mêlé d'une amertume d'autant plus grande au dedans, qu'elle ne se fait point sentir au dehors. Et certes, il nous devrait être bien moins difficile d'endurer quelque blessure dans le corps, que de supporter les reproches de notre conscience après que nous avons commis un péché.

La quatrième, c'est que ce même plaisir est partagé, et qu'il ne se rencontre pas tout à la fois dans une seule créature. Par exemple, la satisfaction qu'on trouve dans les habits propres et recherchés n'est pas la même que celle du boire et du manger : ce qui arrive pareillement dans les choses spirituelles, où le plaisir de la prière est différent de celui de la dévotion. Et certes, il est avantageux à l'homme qu'une simple créature ne renferme pas toute sorte de perfections, parce que s'il pouvait trouver en elle le sujet d'une joie parfaite, il ne chercherait jamais son Créateur.

La cinquième, c'est que les créatures nous causent aisément de l'ennui ; car il n'y en a point, pour si charmante qu'elle soit et quelque consolation qu'elle nous apporte, qui ne nous donne du chagrin et du dégoût, si nous en avons tant soit peu longtemps l'usage et la vue. Celui-là donc seulement qui est tout à fait libre et affran-

chi de tout ce qui est hors de Dieu, se trouvera parfaitement heureux dès ce monde par l'avant-goût précieux de la vie éternelle, et dans la céleste patrie, par la jouissance d'un bonheur qui ne finira jamais : c'est la présence de la lumière divine qui se répand dans l'âme par la participation de l'Eucharistie, et qui chasse et dissipe toutes les ténèbres des créatures périssables.

Le second fruit d'une communion sainte est l'avancement dans les choses qui servent pour l'éternité. Dieu attire l'homme en quatre manières : 1° par les douceurs de sa bonté, que sa sagesse a communiquée à toutes-les créatures, afin de mener et de conduire l'homme, qui les surpasse toutes en excellence, à la connaissance du Dieu tout-puissant et tout bon qui est le souverain bien et auquel nous arrivons par la voie des créatures. C'est ce qui a fait dire à un saint : « Vous admirez la hauteur du ciel et l'étendue du firmament ; mais, ô mortel, vous êtes encore plus élevé que tout cela, vous qui recevez dans le corps de Jésus-Christ ce qui est au-dessus de toute hauteur, ce qui surpasse toute étendue, ce que le ciel et la terre ne peuvent comprendre ! » 2° Dieu gagne les âmes par la promesse de l'éternelle béatitude, ainsi que le remarque l'Apôtre par ces paroles : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et l'esprit de l'homme n'a ja-

mais compris ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » Celui qui mériterait de goûter en vérité la moindre partie de ces délices dès ici-bas pourrait bien dire assurément avec saint Augustin : « Je n'estime rien de toutes les choses qui « sont au monde, en comparaison de l'amour « pour cette céleste demeure. » 3° Dieu fait venir l'homme à lui par l'exemple des Martyrs. Je me souviens d'avoir ouï dire qu'il y avait des Bienheureux plus élevés dans la gloire que ces martyrs ; mais pour moi, dans l'ardeur dont le Saint-Esprit nous anime, je dis hardiment qu'entre tous les chastes amours, je chéris principalement celui des Martyrs, qui est si parfait et si généreux. Car, plus on connaît la bonté et le mérite de la cause de celui qu'on aime, plus on conçoit aussi d'amour et de zèle pour lui ; et cette considération me fait aisément croire que nul ne surpasse les saints Martyrs en charité, puisque nul n'a mieux connu qu'eux la juste cause et la valeur inestimable de celui pour lequel ils ont donné leur vie. Je trouve néanmoins qu'on peut encore monter plus haut d'une certaine façon singulière, lorsque l'esprit s'envole par-dessus le temps jusque dans l'éternité, où, s'unissant à Dieu, il devient une même chose avec lui. Par cette union, il connaît, il aime, non pas ce qui est le plus ou moins noble, mais toutes choses en

toutes choses, les considérant dans cet objet infiniment noble toutes réunies d'une façon très éminente et dans un égal degré de noblesse. C'est là proprement que l'esprit, après s'être élevé au-dessus de tout, se surpasse soi-même, et demeure inébranlable dans un certain repos éternel, où, plus il connaît et aime l'éternité, plus il s'y affermit et y devient lui-même comme éternel. 4° Enfin, Dieu attire l'âme par le riche présent qu'il lui fait de son corps précieux en lui donnant sa chair pour viande et son sang adorable pour breuvage, et en nous exhortant à le recevoir lorsqu'il dit : « Mangez et buvez, mes amis ; « enivrez-vous, mes bien-aimés, afin que vous « mettiez en oubli toute tristesse. »

Le troisième fruit de l'Eucharistie, c'est l'enlèvement de l'âme au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu ; car alors le Seigneur la met dans un transport de joie qui surpasse tous les autres plaisirs du corps et de l'esprit, et lui faisant part des douceurs de sa Divinité, il la fait mourir entièrement au plaisir des créatures. Il dissipe aussi tout ce qui pourrait la troubler dans la contemplation de la vérité divine et dans la jouissance de cette joie suréminente qu'elle ressent : ce qui fait qu'elle est obligée de se faire violence pour aller chercher les choses dont la faiblesse humaine ne se peut passer ; car, les biens de

l'esprit étant plus excellents que ceux du corps, le plaisir que nous y trouvons est aussi plus abondant et plus pur, et la peine que nous souffrons en est d'autant plus grande lorsque nous venons à passer des occupations de l'esprit à celles du corps. Ainsi l'âme ne voudrait jamais se séparer de cette pureté où elle trouve tant de douceur, et lorsqu'elle en est privée, elle ne souffre pas moins que si elle se voyait chassée du paradis et repoussée de la porte de la gloire. Je ne sais pas même si les souffrances de l'enfer, pour un temps, lui sembleraient plus rigoureuses et plus sensibles que la privation des chastes délices qu'elle goûte en cette occupation sainte, et du plaisir si pur et si doux qu'elle éprouve dans la contemplation de la vérité divine.

Dieu élève aussi l'âme au-dessus des images terrestres et de toutes les choses qui passent ; car pendant que l'image de la moindre des créatures est attachée à l'âme, qui y met son affection, le Créateur ne s'unit jamais à elle ; mais lorsqu'elle se trouve une fois unie à lui de cette sorte, il n'y a point de passé ni d'avenir à son égard, rien ne peut lui donner ni chagrin ni joie immodérée, et elle possède toutes choses en ce moment incommutable de l'Éternité, qui n'est autre que Dieu. Dans cette union bienheureuse, elle perd le souvenir de tout ce qui est hors de

Dieu et elle s'oublie elle-même. Enfin, Dieu élève cette âme au-dessus de toute action intérieure et extérieure, et dans cette élévation qui la met au-dessus de toute créature, elle produit toutes ses actions, non par la vue de quelque intérêt ou de quelque avantage qu'elle en attend, mais par les seuls mouvements de l'amour qu'elle porte à Dieu. L'homme est peu de chose pendant qu'il ne s'élève pas au-dessus du reste des créatures et de soi-même ; plus il monte au-dessus d'elles, plus il devient pur et dégagé du commerce et du mélange de la terre, et à mesure que la pureté croît en lui, il devient plus propre à recevoir la splendeur et la gloire de l'Éternité, qui est Dieu même.

Le quatrième fruit de l'Eucharistie, c'est de rendre l'âme forte et vigoureuse, pour pratiquer toute sorte de bien : car Dieu lui fait perdre le souvenir des choses humaines, et la confirme tellement dans la pensée des spirituelles dont il la nourrit, que l'homme en est presque réduit à l'oubli de sa propre nature, jusque-là qu'elle agit le plus souvent sans qu'il s'en aperçoive ; mais agissant de cette sorte sans aucune réflexion ni mouvement libre et volontaire, il ne pèche ni ne mérite aucunement. Or cet oubli de soi-même tire son origine de trois causes : la première, c'est la grâce même ; car, de s'oublier ainsi soi-même, c'est un des plus riches présents de la miséri-

corde divine, et toutes les créatures ensemble ne le sauraient mériter pour un autre. Aussi ceux qui possèdent cette faveur doivent plutôt passer pour des anges visibles sur la terre que pour des hommes, puisqu'ils ont, en quelque manière, la pureté et l'éclat de ces bienheureuses intelligences, en ce que leur nature opère indépendamment de leurs sens, et que leurs propres pensées ont plus pour objet les choses spirituelles que les corporelles. La seconde cause, c'est le soin qu'on a de donner peu à la nature ; car, ainsi que le même feu qui dévore, qui consume et qui convertit tout en soi-même, étant couvert de cendre, conserve à peine quelque chose de sa chaleur et de sa lumière, de même plus on retient la nature dans l'austérité et dans la discipline, moins sent-elle les infirmités et les besoins ordinaires. La troisième cause, c'est le plaisir que l'âme prend à méditer sur les choses spirituelles ; et c'est ce qui affermit tellement l'esprit dans les bonnes pensées, qu'il ne peut s'occuper de rien que de bon : car s'il voulait en user autrement, il ne le pourrait pas sans se faire violence.

C'est pourquoi il est d'une extrême importance que chacun apprenne à recueillir ses pensées en lui-même, et j'admire comment plusieurs peuvent s'arrêter à tant de pensées déraisonnables, ou du moins inutiles. En effet, plus l'esprit en est

rempli, moins il est capable de pénétrer la vérité ; au lieu qu'il la connaît d'autant mieux, qu'il est moins agité de toutes ces illusions. Enfin Dieu arrête et fixe tellement la mémoire et les puissances de l'homme dans la méditation des biens spirituels, qu'il tombe presque dans l'oubli de soi-même, néglige et méprise tout le reste, pour ne désirer que le Ciel et l'Éternité.

Le cinquième fruit de l'Eucharistie, c'est l'illumination de l'entendement et de la raison dans la connaissance de Dieu même et de tout ce qui se voit dans le miroir de l'Éternité : car alors l'esprit connaît toutes les créatures par les idées qu'elles ont dans l'entendement divin ; il voit Dieu en Dieu même, où tous les êtres sont en un certain sens la même chose que lui, sans accroissement ni diminution ; savoir dans cette Éternité immuable qui n'est autre que Dieu, n'étant sujets que dans le temps aux altérations qui les font croître et décroître.

Au reste, plus on connaît parfaitement chaque chose en Dieu, plus aussi l'aime-t-on parfaitement en lui ; et la jouissance qu'on a de toutes les perfections et du bonheur de Dieu en est plus parfaite et plus accomplie. Autant, dis-je, nous connaissons parfaitement toutes choses en Dieu, autant sommes-nous enrichis de toute sorte de perfections, et plus nous avons ici-bas d'amour

et de connaissance de Dieu, plus aussi nous y goûtons comme les prémices de la félicité future, en attendant que nous en possédions la plénitude dans le ciel pour toute l'éternité.

Cependant Dieu élève quelquefois ici-bas l'âme au-dessus d'elle-même, afin de lui faire obtenir par grâce tout ce qu'il a lui-même par nature; et ce Soleil de justice la pénètre si vivement de la clarté de ses rayons, qu'elle en reçoit l'éclat de toute sorte de vertus et de sainteté durant tout le cours de sa vie; et comme la lumière visible luit au milieu des ténèbres et est commune aux bons et aux méchants, de même ces personnes éclairent également tout le monde, selon que chacun est capable de supporter les impressions de la lumière divine. Je dis plus, cet éclat merveilleux de la Divinité rend l'âme non seulement toute divine, mais en quelque façon elle devient Dieu par grâce, demeurant néanmoins dans son être de créature, puisque dans cette essence infinie et inaltérable il ne se rencontre autre chose que Dieu en Dieu même. Enfin, cette divine lumière qui surpasse tout ce qu'il y a d'agréable, étant la vie éternelle, comble l'âme de joie et d'allégresse; elle reçoit la vie intérieure de toutes les créatures raisonnables, dont le plaisir et le bonheur est d'autant plus abondant, que la connaissance qu'elles en ont est plus parfaite.

L'âme surtout, qui est heureusement transformée, trouve des charmes tout extraordinaires dans la contemplation de cette vérité simple qui est Dieu même.

Le sixième fruit de l'Eucharistie, c'est l'embrasement et l'ardeur de l'amour divin. Il n'y a que Dieu à qui toutes choses soient dues; il s'aime lui-même à cause de lui-même par sa charité, et l'âme qui est embrasée de son amour le doit aussi aimer, et lui-même et toutes choses en lui et par lui, d'une manière toute divine et toute pure. Dieu est effectivement charité, et la charité est véritablement Dieu. Celui qui demeure dans la charité, demeure très certainement en Dieu, et Dieu demeure en lui, non seulement comme le conservateur de sa vie (car il conserve ainsi par son être l'essence de tout le reste des créatures), mais comme un ami demeure en celui qu'il aime : car l'un découvre à l'autre ses plus secrètes pensées, et Dieu révèle aussi, et avec beaucoup de tendresse, tous ses secrets à ses amis, qui sont ses bien-aimés, et il n'a rien de si caché dans son essence qu'il ne découvre à l'âme juste autant qu'elle en est susceptible, pourvu seulement qu'elle soit préparée pour recevoir les influences de sa grâce, dont la moindre participation donne à tous ceux qui méritent de l'obtenir du mépris pour eux-mêmes et pour toutes les choses qui

sont hors de Dieu. Un ami se plaît aussi dans la compagnie de son ami ; mais Dieu seul est constant et invariable dans son amitié, lui qui nous assure qu'il nous a aimés et qu'il nous aime encore de sa charité éternelle qui n'a ni commencement ni fin, et qui demeurera avec nous jusqu'à la consommation des siècles.

En vérité, ce Sacrement auguste donne de grandes consolations à tous les gens de bien, et celui-là est parfaitement heureux qui peut s'en approcher souvent avec un cœur pur et une conscience sans reproche, puisqu'en participant de cette sorte au corps du Seigneur, il en reçoit la vertu qui l'établit dans une sainteté parfaite. Alors l'âme demeure en Dieu par la connaissance et par l'amour ; car il faut croire qu'elle demeure plus dans la chose qu'elle aime que dans celle qu'elle anime. « L'amour, comme dit saint Grégoire, n'est jamais oisif, et s'il est dans une âme, il y produit de grandes choses ; s'il y était sans action, il ne serait plus ce qu'il est. » Or l'amour agit dans l'âme avec mesure et sans mesure. Il agit avec mesure, parce qu'il fait supporter patiemment à l'homme toutes choses pour l'amour de Dieu, ce qui n'est presque rien si l'on considère la majesté et la grandeur divine, pour qui l'on n'est pas moins obligé de supporter que d'abandonner toutes choses. Il agit sans mesure,

parce qu'il transporte l'âme dans l'éternité au-dessus des temps, où elle produit des actions qui surpassent la portée de ses forces.

Le septième fruit de l'Eucharistie, c'est l'accomplissement de tout ce qui cause notre béatitude. Le grand saint Denis dit : « Que la sainteté est une perfection, une pureté et un dégagement. » Or c'est Dieu qui opère dans l'âme toute pureté et toute perfection : en sorte qu'étant ainsi purifiée et parfaite, elle n'a plus aucun attachement ni aucun commerce avec la créature. Par exemple, on dit que l'eau est pure lorsqu'elle n'est altérée par aucun mélange ; si on la mêle avec du vin, elle perd sa pureté par ce mélange, et l'excellence de cette liqueur ne la lui saurait conserver. C'est ainsi qu'il faut que l'âme soit pure et séparée du mélange de toute créature, tant spirituelle que corporelle, et il est absolument nécessaire qu'elle mette en oubli jusqu'aux Anges et aux Saints pendant ce moment bienheureux où Dieu, qui surpasse toute pureté, l'attire et l'unit à lui avec toutes ses puissances. Mais ce moment heureux ne peut pas durer beaucoup pendant cet exil. On connaît distinctement dans ce miroir très lumineux les images des créatures ; or ce miroir de l'éternité du Père n'est autre que son entendement, dans lequel il imprime sa propre image, qui est son Fils et son

Verbe, et dans cette image vivante, c'est-à-dire dans son Fils, sont renfermées et connues les idées et les images de toutes choses. Mais cela se passe d'une façon qui surpasse l'effort et le pouvoir de la nature, n'y ayant rien dans cette façon de connaître que Dieu en Dieu même.

Secondement, Dieu, par sa liberté infinie qui est son essence même, dégage l'âme de toute propriété ; car elle ne peut être en repos jusqu'à ce qu'elle s'envole au-dessus de ce qui est hors de Dieu, et qu'elle acquière une liberté toute divine dont rien ne pourra interrompre l'exercice. Cela se peut faire en tant qu'elle devient elle-même éternelle, en se fixant dans cette éternité immobile qui est Dieu même.

Il faut remarquer que j'appelle libre celui qui n'est lié ni attaché à aucune chose, et avec qui rien de tout ce qui est hors de Dieu n'a de liaison. L'âme donc, en ce sens, est parfaitement libre lorsqu'elle se met au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu, et qu'elle n'a d'affection ni pour elle ni pour aucune créature, mais qu'elle les renvoie toutes à Dieu, qui seul mérite tout notre amour. Le Seigneur perfectionne aussi l'âme par sa divine ressemblance, qui est son Fils Jésus-Christ notre Sauveur ; et plus cette image substantielle de la Divinité est souvent et vivement imprimée dans une âme, plus cette

âme devient semblable au Père éternel en toute sorte de perfections. Elle est enfin au comble de sa grandeur lorsqu'elle est arrivée à cette unité paisible où elle ne forme plus aucune ressemblance, ni de Dieu, ni des choses divines, ni d'aucune perfection, ni des degrés différents qui se trouvent dans le bien, parce qu'elle ne rencontre en Dieu aucune distinction entre toutes ces choses. L'âme qui est en cet état ne se perfectionne plus, étant entièrement parfaite en Dieu, qui est la souveraine perfection.

Le huitième fruit de l'Eucharistie est le trésor de toutes les richesses : car Dieu enrichit l'âme du don de sagesse qu'il verse sur elle, afin qu'elle ne fasse jamais rien dont elle se repente après. La sagesse en Dieu est cette lumière immortelle et inaccessible à la créature, par laquelle il se connaît lui-même ; et l'âme est unie à Dieu, et Dieu à l'âme, ni plus ni moins qu'elle est avancée dans la connaissance et dans l'amour divin. Dans cette union du divin amour, l'âme est non seulement Dieu par grâce avec Dieu, mais elle est même, pour ainsi dire, Dieu en Dieu par la grâce : ce qu'il faut toutefois entendre sainement. Certes, celui dans qui la sagesse réside est comme le temple du Dieu tout-puissant qui habite en lui ; car Dieu aime ceux en qui cette vertu se trouve, et il remplit leurs désirs, parce

qu'il est lui-même la sagesse et qu'il se connaît et s'aime en toutes choses. C'est là cette sagesse qu'on recommande à tout le monde, comme étant non seulement l'origine de toute la béatitude, mais la béatitude même ; et Dieu ne peut rien donner à l'homme de plus grand ni de plus souhaitable, puisque c'est le comble de la joie et du bonheur dont jouit éternellement la Trinité sainte et adorable.

Tous les hommes désirent naturellement la sagesse, mais il y en a peu qui l'obtiennent effectivement pendant un seul moment, ou même pendant un moindre espace de temps, s'il y en peut avoir ; car si quelqu'un la possédait durant cet intervalle plus court qu'un moment, il la posséderait sans doute tout entière, parce qu'il n'y a point en elle de plus ni de moins. Elle est en elle-même, et en tous ceux à qui elle se découvre. C'est Dieu même qui est la sagesse, et nous n'entrons en la jouissance de Dieu qu'à proportion de la connaissance que nous avons de la sagesse qui nous fait ainsi trouver Dieu en Dieu et nous rencontrer nous-mêmes en lui.

Le neuvième fruit de l'Eucharistie, c'est l'allégresse continuelle de l'âme. « L'esprit content, la conscience satisfaite, dit le Sage, est comme un banquet continuel ; » parce qu'une conscience pure, qui n'est souillée par le mélange impur

d'aucune créature, remplit le cœur d'une joie parfaite. Celui dans qui elle est se trouve joyeux dans la privation comme dans l'abondance, dans la disgrâce comme dans le bonheur, et ses entrailles s'épanouissent de joie dans le Dieu vivant; il est assuré de changer dans une paix éternelle et inaltérable toutes les afflictions qui lui arrivent, et il goûte même par anticipation ce plaisir ineffable dont il jouira dans la vie bienheureuse, sans crainte de le perdre. Plus cet avant-goût des délices du ciel sera fréquent et abondant en cette personne, plus sa béatitude en sera accomplie; et il est certain qu'il possédera en cette vie et dans le siècle à venir toutes les perfections divines, avec d'autant plus d'abondance, qu'il aura eu dans celui-ci le cœur plus pur et plus sincère. Certes, quand on amasserait ensemble tout ce que Dieu a jamais donné de joie à toutes les créatures, ce ne serait rien en comparaison du moindre sentiment d'allégresse qu'on éprouve dans cet avant-goût de la vie éternelle.

Enfin, lorsque l'homme est assuré d'être dans cette vie immuable qui est Dieu même, qu'il s'y conforme et s'y rende semblable selon son pouvoir, dans le degré suprême de toute la perfection : c'est alors seulement qu'il est arrivé au meilleur état où l'on puisse être dès ce monde,

se trouvant dans une si sainte et si heureuse disposition envers ce bien souverainement estimable, qui n'est autre que Dieu. Et c'est là un bonheur qui n'est jamais interrompu dans les gens de bien : la majesté du Seigneur est sur leur langue comme un rayon de miel ; elle est dans leurs oreilles comme un concert d'instruments harmonieux, et dans leur cœur comme un transport de joie ineffable et un inaltérable ravissement. Toutes les créatures ensemble ne pourraient pas donner pour un moment cette sublime perfection et cette joie indicible que l'âme pure ressent de la présence adorable de Dieu tout bon et tout-puissant dans l'Eucharistie.

Le dixième fruit de ce Sacrement est une certitude et une sécurité bienheureuse. Il y a trois sortes de certitudes. La première vient de la foi, qui nous fait croire des choses entièrement inconnues à nos sens ; et cette vertu surnaturelle rend tous les gens de bien certains et convaincus de la vérité par la force de cette même vérité qu'elle embrasse. Toutes choses sont possibles à celui qui croit, et nous sommes exaucés dans nos prières suivant la mesure de notre foi. Il est certain que c'est par la force de cette vertu que tous les Saints ont fait les prodiges et les merveilles que nous apprenons qu'ils ont opérés ; mais pour notre Sauveur, il opérait toutes ses œuvres

merveilleuses par l'efficace de la Vérité, qui n'est autre que lui-même. Autant avons-nous de foi, autant agissons-nous efficacement par cette foi; et autant il se trouve en nous de vérité, autant d'œuvres faisons-nous par sa vertu. La seconde vient d'une révélation véritable des choses futures qui se fait à l'esprit. Il y a des personnes à qui il n'arrive presque jamais rien dont elles n'aient auparavant un pressentiment dans leur cœur. C'est, à la vérité, un avantage, mais ce n'est pas le plus grand de tous : car l'idée des choses qu'elles connaissent est comme une espèce de milieu et de séparation entre Dieu et elles. La troisième certitude appartient à la vie éternelle, et à cette félicité que toutes les créatures raisonnables et bienheureuses possèdent par la continuelle jouissance d'un bien qui, étant Dieu même, est sa propre béatitude et celle aussi de toutes les créatures dont il est le Dieu. Cette certitude ne s'acquiert que dans la plus haute connaissance et le plus parfait amour de Dieu, et dans la plus étroite union avec lui. Ceux qui l'ont une fois obtenue peuvent dire hardiment avec l'Apôtre : « Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni quoi que ce puisse être au monde, ne me pourra jamais séparer de l'amour de Dieu. » Or personne ne peut mériter par soi-même ce don excellent, et tout le mérite même de tous

les hommes ensemble ne serait pas capable de le procurer à une seule personne. C'est une faveur qui ne se fait qu'à ceux que Dieu a choisis pour cela de toute éternité, et qui sont dans le détachement d'eux-mêmes et de toutes choses. Elle commence dans cette vie, et continue dans la suite infinie de tous les siècles.

Le onzième fruit de l'Eucharistie est une paix parfaite qui commence ici dans les Élus, et qui durera éternellement dans le Ciel. Tout homme de bien devrait jouir d'une triple paix : la première avec le prochain ; car celui-là n'aura jamais la paix avec Dieu, qui ne l'aura pas avec son frère autant qu'il sera en son pouvoir. Le Seigneur même, le créateur de toutes choses, observait une si grande concorde et une si parfaite correspondance avec ses disciples, qu'ils ne souhaitaient rien davantage que de pouvoir toujours demeurer auprès de lui. Il faut que cet exemple nous apprenne à vivre de telle sorte, que tous ceux avec qui nous vivons soient bien aises d'avoir notre compagnie. Au reste, quoique ce soit un bien de conserver la paix à l'égard de nos semblables, il n'est pas néanmoins très considérable, car il est fort naturel à la ressemblance de causer la paix. Mais de l'entretenir avec nos ennemis et ceux qui nous sont opposés de sentiment, comme il n'y a que le seul amour

de la Divinité qui le puisse faire, on ne doit point douter que ce ne soit une vertu très rare et très excellente. La seconde est la paix d'une conscience pure, qui jouit au dedans et au dehors d'un repos continuel : or, la pureté de la conscience consiste dans l'union et l'accord mutuel de Dieu et de l'homme. Deux choses conservent l'homme dans cette paix et dans ce repos : la première, c'est la fuite perpétuelle de tout ce qui est contraire à Dieu et à la conscience, soit grand, soit petit. La seconde est l'usage et l'exercice continuel de tout ce qui regarde l'honneur de Dieu et l'utilité du prochain et de l'Église, à quoi chacun doit travailler suivant sa vocation, conformément à son état et dans son ordre : car tout ce qui se fait avec ordre et mesure est toujours louable, et, quelque petite que soit une action, si on la fait dans l'ordre et de la manière qu'il faut, elle apportera toujours du repos au dedans et au dehors, soit qu'on s'en aperçoive ou qu'on ne s'en aperçoive pas. La troisième sorte de paix est un entier éloignement de tous vices et de tous péchés. Pour la posséder, il faut être dans l'heureuse impuissance de nuire à personne, et de recevoir aucun dommage par qui que ce soit. Prenant la paix en ce sens, il n'y a que Dieu seul qui jouisse de cette paix, et plus l'homme se rend semblable à lui en l'imitant,

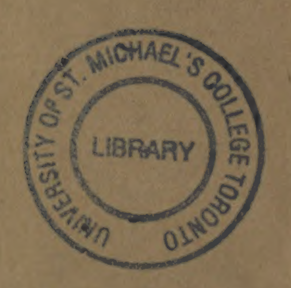
plus il obtient par grâce ce que le Seigneur possède par nature. C'est ainsi qu'on acquiert heureusement cette paix éternelle qui est Dieu.

Le douzième et dernier fruit de l'Eucharistie, c'est l'union inséparable de l'âme et de Dieu. L'effet de cette admirable union est de faire participer l'âme à toutes les perfections divines, et de la remplir si abondamment de toutes ces richesses qui sont Dieu même, qu'elle ne soit plus touchée du désir d'aucune autre chose, possédant dans cette union bienheureuse tout ce qu'elle aime, c'est-à-dire Dieu, et toutes choses en lui. Cette union de l'âme avec Dieu est comme l'heureux commencement de la béatitude dont elle jouira à jamais lorsque, étant au-dessus des choses temporelles, elle possédera Dieu éternellement dans la gloire ; de même que cette union si merveilleuse renferme tout ce que les créatures raisonnables posséderont de perfection dans leur éternelle félicité. Enfin l'âme, ainsi unie à son Dieu dans cette vie passagère, y reçoit déjà quelque goût de la grâce, précieux commencement de ce nœud divin qui la doit lier heureusement avec le Seigneur dans l'éternité de son règne. Tous les hommes ensemble ne pourraient pas expliquer pleinement par leurs paroles et par leurs écrits l'utilité, les avantages et les délices ineffables que l'âme sainte trouve en recevant dignement le

Corps du Seigneur. Il faut prier ardemment la divine Miséricorde, avant et après la communion, de nous faire la grâce d'en recevoir tous les fruits.

TABLE DES MATIÈRES

BESANÇON. — IMPRIMERIE JACQUIN.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

